

Année - No 1

Janvier 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

POUR LA PATRIE

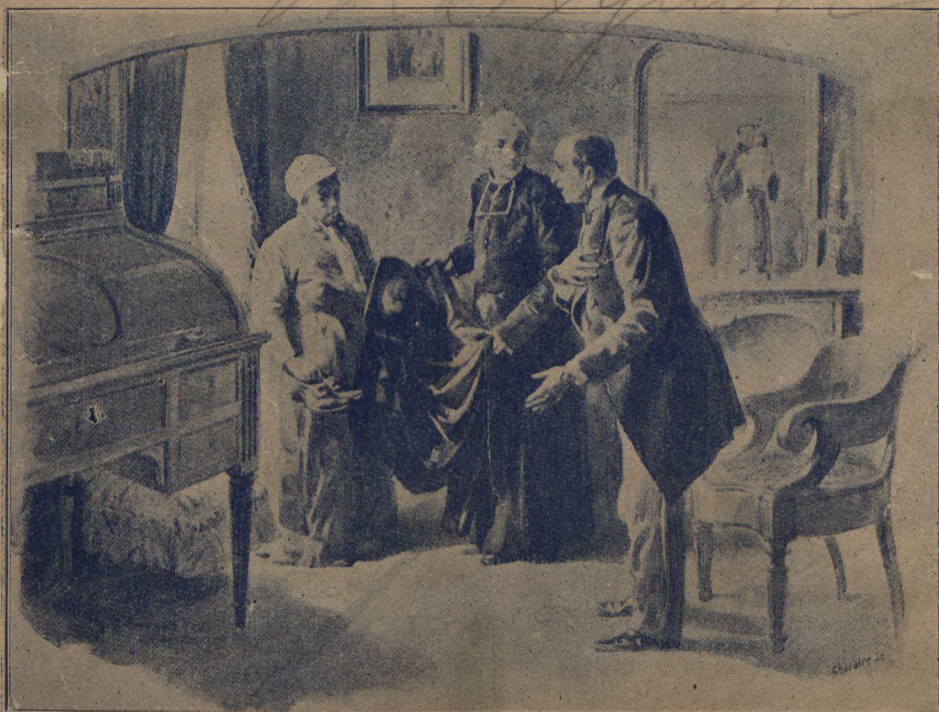
Par JACQUES DARCY.

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. L. Leguier

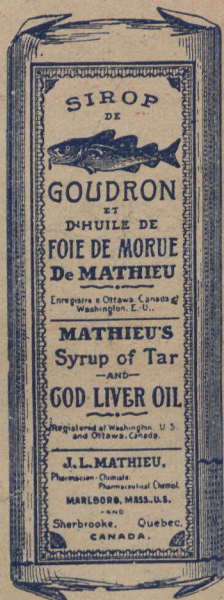


UNE VEILLE DE JOUR DE L'AN (Voir intérieur)

maire: D'Argenson: Notre quatrième année; E.-Z. Massicot.:
apeamanie au Canada; Mistigris: La tournée de l'Enfant-
s (Scène du Rang du Bord de l'Eau); G. T. de L.-D.: Le festin
ème merveille du monde; Frollo: de la carte de visite; Une veille
bolt; Pierre
cé

Toux REBELLES

Le plus léger Rhume, lorsque vous le négligez, favorise le développement de la Consommption; à plus forte raison,



convient-il de soigner sérieusement une Toux Rebelle aux remèdes simplement calmants et de faire prendre régulièrement aux malades

LE

Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et

autres Extraits Médicinaux, qui soulage immédiatement, soutient, remonte l'organisme et hâte la guérison de toutes les Maladies de Poitrine.

EN VENTE PARTOUT

GUERISSEZ votre MAL DE TÊTE, MIGRAINE, NEURALGIE avec les **POUDRES NERVINES DE MATHIEU**, exemptes d'Opium, de Chloral et autres Drogues dangereuses.

25 cts la Boîte de 18 Poudres Nervines

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRES
SHERBROOKE, P.Q.



Un Buste
Bien Dessiné

fait valoir la
beauté, la
grâce de
la Taille

Les Pilules Persanes

de Tewfik Pa-
cha de Téhé-
ran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

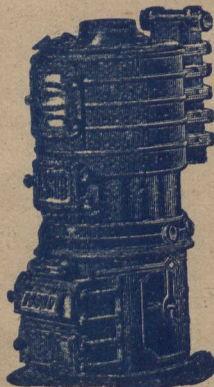
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 1031,
Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

ENTREPRENEUR PLOMBIER



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaudé

Réparations de toutes sortes une spécialité.

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.



NO 442,
RUE RACHEL EST,
(Entre St-André et St-Hubert)

Doc. 4 me 1



GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU
GLACÉ OU SUÈDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE
PARTOUT

The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



La Vieille Année

Pauvre reine découronnée,
Sur le point de fermer les yeux,
Comme on oublie, ô vieille année,
Tes dons les plus délicieux!

La foule ingrate qui salue
Le nouvel an, son jeune roi,
Ne doit pas venir, tête nue
Et pleurant, suivre ton convoi.

Ne te plains pas, c'est le partage
Sur la terre de bien des morts,
Dont on recueille l'héritage
Et qu'on délaisse sans remords.

Du moins, sur ton visage pâle,
Comme sur un front adoré,
Quand s'échappe ton dernier râle,
Si tu sentais qu'on a pleuré!

Mais non, on rit, on chante, on joue.
Pendant tes suprêmes adieux,
Et l'on va présenter la joue
A ton successeur radieux.

Je veux montrer plus de justice
Et tristement mener ton deuil:
Puisque tu m'as été propice,
Je chanterai sur ton cercueil.

Toi, vieille année à l'agonie,
Un pied déjà dans le tombeau,
Lègue pour moi qui t'ai bénie,
Ta bienveillance à l'an nouveau.

Hippolyte LUCAS.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Étranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Éditeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 1, Montréal, Janv. 1911.

Notre Quatrième Année

EH bien oui, la **Revue Populaire** entre dans sa quatrième année. Déjà? parfaitement. Il semble que c'est hier qu'elle risquait ses premiers pas sur le sol si glissant de la publicité. Or, elle n'a pas fait de chute; elle a aujourd'hui la démarche assurée et alerte. Ce qui ne l'a pas empêchée de bedonner, de s'épaissir la taille. N'a-t-elle pas monté de 100 pages à 116? Et (ceci entre nous) elle atteindrait bientôt à 132, que je n'en serais pas surpris plus qu'il ne faut.

Il faut s'en féliciter, vous et nous. De notre côté, nous avons mis à l'œuvre tout notre pouvoir; du vôtre est venu l'encouragement constant et progressif.

Vous remarquerez que dans ce numéro, il y a un roman complet qui, en volume, ne coûterait pas moins de cinquante cents. Vos étrennes, quoi! D'ailleurs, nous nous appliquons depuis quelque temps à allonger nos romans complets, l'augmentation du format nous aidant. Nous continuerons.

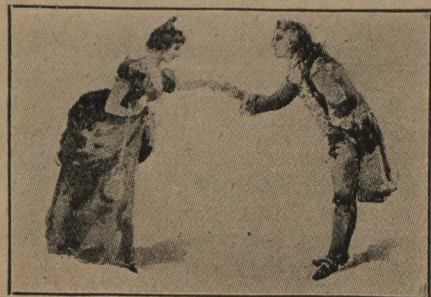
De même nous continuerons à varier, à perfectionner, à innover. La place donnée aux écrits canadiens a considérablement augmenté au cours des derniers douze mois; il ne sera pas diminué en 1911, au contraire.

Bref, c'est avec confiance que nous entrons dans notre quatrième année, car nous avons confiance, à la fois, en vous et en... nous-mêmes.

Pour la troisième fois, j'ai la tâche charmante de vous souhaiter: Bonne et Heureuse Année. Je le fais au nom de tous ici et en toute franchise et cordialité. Viennent les clientèles gaies, heureuses et contentes? Les journaux s'en ressentent de toutes façons. Il y a, vraiment, comme un bien moral et télépathique entre le journaliste et ses lecteurs. Qu'il vous soit donc propice et généreux, 1911.

Je suis sûr que vous ne nous ménagerez pas le réciproque. Oh! ne croyez pas que ces souhaits sont absolument paroles en l'air ou vœux stériles. Il en reste quelque chose. Et puis, si vous persistiez à croire que ces souhaits restent en somme peu de chose, au point de vue pratique, ajoutez-y un peu de propagande en faveur de notre revue. Si celle-ci est bonne pour vous, elle l'est pour d'autres. Et ce sera tout profit pour vous et pour nous.

D'Argenson.



La Drapeaumanie au Canada

Par E.-Z. Massicotte

(Illustrations par Mme E.-Z. Massicotte)

PUISQUE tout citoyen a le devoir de vanter les supériorités de son pays, la tâche m'incombe de signaler que le Canada détient, en ce moment, le record de la drapeaumanie.

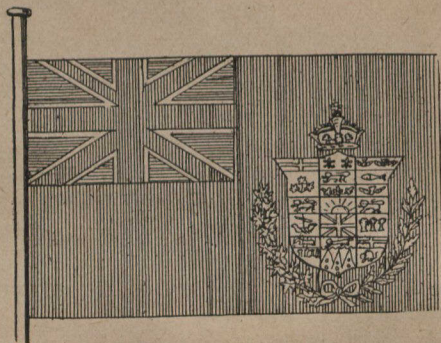


Fig. 1. Le d. officiel du Dominion

Ce vocable n'est peut-être pas très respectueux, mais il caractérise si bien notre état d'âme que je vous demande la permission de l'employer.

Nous avons la manie de faire des drapeaux. Ceux que nos pères nous ont légués, ou que les circonstances nous ont imposé ne nous suffisent plus. Tourmentés par la passion de faire mieux—sinon de changer—nous créons, créons, créons, comme autrefois, certain vieillard compilait, compilait, compilait.

Il ne se passe guère d'année, sans qu'apparaisse un nouveau morceau d'étamine, une gravure, ou du moins une simple description, dont le but avoué est la découverte du symbole qui réunira tous les suffrages, ralliera toutes les opinions. Et combien d'autres restent à l'état embryonnaire — morts avant d'avoir vu le jour?

Mais trêve de badinage. Sous l'as-

pect légèrement comique que présente cette question, il y a, en réalité, le désir de matérialiser une idée pleine de sens commun.

Deux courants d'opinion se sont frayé un chemin: l'un veut doter nos compatriotes d'un étendard qui sera notre marque distinctive, l'autre veut procurer le même avantage au Canada entier.

Ce second courant étant plus futile, et moins opportun que le premier, j'en disposerai en premier lieu, afin d'accorder, ensuite, au drapeau canadien-français toute l'attention qu'il mérite. (1).



En fondant la Confédération cana-

(1) Pour remplacer les couleurs dans les dessins qui illustrent cet article, l'artiste a employé les signes conventionnels or-



Fig. 2. Projet pour le Dominion

dinaires: le bleu ou azur est rendu par des traits horizontaux; le rouge par des traits verticaux; le vert, par des traits diagonaux et le jaune par le pointillé.

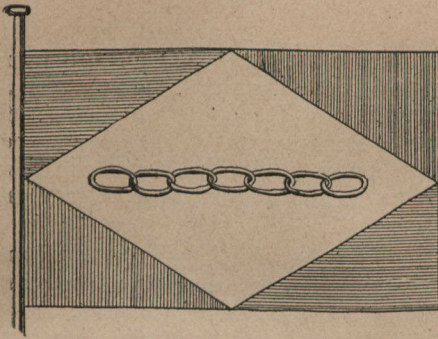


Fig. 3. Projet pour le Dominion

dienne, il y a quarante-trois ans, le nouveau Dominion adopta un drapeau qui devait servir surtout à sa marine marchande.

Ce drapeau est rouge. Dans un coin supérieur, près de la hampe, figure l'Union Jack et dans le coin opposé s'étalent les armoiries du Canada, lesquelles sont formées des armes de chaque province, d'une guirlande de feuilles d'érable et d'une couronne royale, (fig. 1).

Petit à petit, ce drapeau a conquis une grande popularité, et bien qu'il s'élève des doutes au sujet de son usage sur terre, il n'en reste pas moins acquis qu'il a une existence légale à côté de notre véritable pavillon officiel : l'Union Jack.

Aussi, Lord Stanley, un de nos gouverneurs généraux, a-t-il pu dire, en parlant du drapeau canadien, qu'il "est reconnu comme l'emblème du Dominion, sur mer et sur terre."

Mais la drapeaumanie ne pouvait le respecter. Voulant, sans doute, exprimer visiblement que le Canada est un pays presque autonome et bilingue, on s'est ingénié à chercher. Jusqu'à présent, les résultats ont été déplorables, au point de vue esthétique.

Par ailleurs, nous ne sommes qu'une colonie, ne l'oublions pas, et tant qu'il en sera ainsi, nous ne pouvons songer à un pavillon différent de celui qui flotte sur nous, actuellement.

Aussi, ces projets ne sont-ils que des façons de montrer ce qu'on pourra

faire. Ils n'ont qu'un intérêt documentaire.

C'est au moment où la fièvre produite par la proposition de plusieurs drapeaux canadiens-français sévissait dans toute son intensité que naquirent les drapeaux du Dominion. Quand on prend du galon, et quand on se met en frais de tout bouleversé, la masse n'y va jamais à demi.

Le premier de ces projets a pour auteur un étudiant en médecine, de Montréal, et il date du mois de mai 1903. Il est formé de quatre triangles, deux rouges et deux bleus. Au centre, est un espace blanc dans lequel sont une feuille d'érable, un castor et une chaîne formée d'autant d'anneaux qu'il y a de provinces dans la Confédération, (fig. 2).

Jugé trop chargé, sans doute, on enleva la feuille d'érable ainsi que le castor, puis l'on plaça la chaîne au centre. Sous cet aspect les étudiants libéraux de Laval l'adoptèrent, au mois de décembre 1903, (fig. 3).

Deux ans plus tard, en 1905, M. H. Léger fait "breveter" à Ottawa, un autre drapeau du Dominion. Celui-ci est vraiment original, pour ne pas dire cocasse. Lisez-en une description fort abrégée: "L'Union Jack qui nous protège est placé au coin, au-dessus de l'arbre de la Confédération la souche duquel contient la devise H. L. D. P. : Honneur, Liberté, Défense, Patrie avec

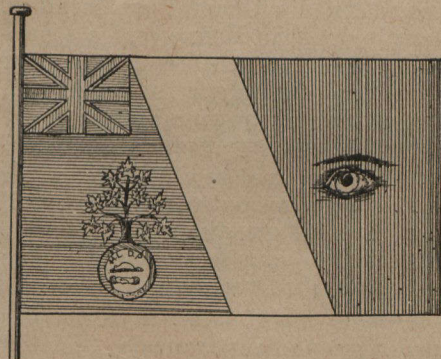


Fig. 4. Projet pour le Dominion

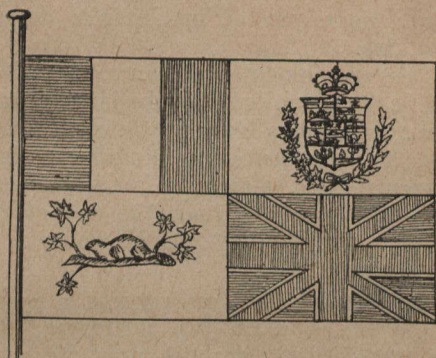


Fig. 5. Projet pour le Dominion

nos emblèmes nationaux. Le tout sur champ tricolore. L'œil de Dieu, sous l'égide duquel nul peuple ne saurait retrograder, occupe l'endroit le plus saillant du drapeau, (fig. 11).

L'auteur en a fait confectionner des "exemplaires" et il a réussi à en placer quelques-uns dans diverses villes, mais il n'aura jamais de vogue. Le premier mérite d'un emblème national est d'être simple et celui-là pêche amplement par excès contraire.

Mil neuf cent huit nous apporte deux autres drapeaux canadiens. Le premier lancé au mois de mars, se composait d'un tricolore français, de l'Union Jack, des armoiries du Canada et d'un castor sur feuilles d'érables, (fig. 5).

Le mois suivant, un M. G.-R.-E. Kennedy, de Sherbrooke, soumettait le même projet légèrement modifié, à l'Association des Champs de Batailles.

Dans le drapeau Kennedy, les armoiries du Dominion sont remplacées par une feuille d'érable sur fond rouge, le castor est beaucoup plus gros et il est également sur champ rouge, (fig. 6).

Cet étendard ne semble pas avoir ému l'Association outre mesure, car il n'en a plus été question.

Et ceci clot, pour le moment, la liste des pavillons du Dominion.

Abordons, maintenant, la série des drapeaux canadiens-français. Ici, la moisson est abondante et plus intéressante.

L'idée d'un drapeau spécial pour les Canadiens-Français ne date pas d'hier. Elle a été émise et réalisée à diverses époques, mais jamais encore, faute d'entente, de diplomatie, de concessions, on n'a pu arriver à un résultat pratique.

Essayons de démêler les aspirations de chaque groupe ainsi que les arguments principaux, pour et contre.

Tout d'abord, il est naturel de se demander quel était notre drapeau sous la domination française? celui sous lequel nos aïeux ont ouvert ce pays à la civilisation, celui, sous lequel ils ont peiné et versé généreusement leur sang.

Donnons la parole à une autorité: "Avant 1760, dit M. Benjamin Sulte, le drapeau était blanc, semé de fleurs de lis d'or: il y en avait généralement trois, posées au centre. Le bleu était employé également, mais formait un drapeau à part, car on ne mettait pas ces deux couleurs ensemble sur une même enseigne"...

Donc, "lorsque nous aurons à exprimer les souvenirs antérieurs"... au régime anglais "on devra choisir les fleurs de lis avec fond blanc ou bleu."

Personne n'ignore qu'après la scandaleuse administration de Bigot greffée au non moins scandaleux règne de Louis XV, la Nouvelle-France passa à la Grande-Bretagne, dont elle devint une des plus précieuses colonies.

Désormais notre sort est lié à l'em-

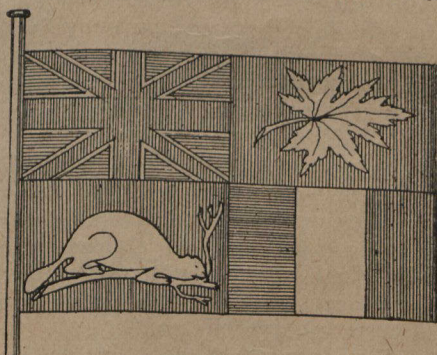


Fig. 6. Projet pour le Dominion

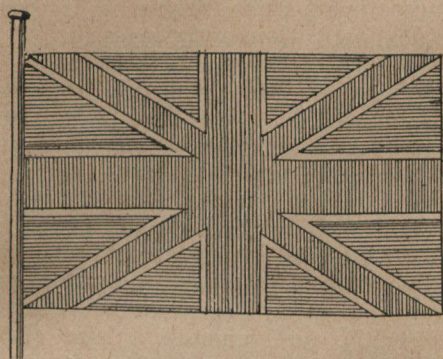


Fig. 7. Drapeau britannique

pire britannique, et la race française d'Amérique, "née dans le lis, grandira dans les roses", suivant la poétique expression de M. Ernest Gagnon.

L'enseigne fleurdelisée est remplacée par l'"Union Jack" ou mieux encore l'"Union Flag" (1), que l'on traduit communément par "drapeau britannique". Il n'est pas hors de propos, ici, de signaler que ce drapeau a varié depuis deux siècles. Jusqu'au XVIIIème siècle, l'Angleterre n'arborait que le drapeau de Saint-Georges. Après son union avec l'Ecosse, en 1707, on ajouta la croix de St-André, enfin, ce n'est qu'en 1801, lors de l'Union avec l'Irlande que l'Union Flag prit l'aspect actuel. Il se décrit comme suit: Croix de Saint-Georges, rouge sur champ blanc; croix diagonale de Saint-André,

(1) A propos de l'expression "Union Jack" il paraîtrait, d'après la dernière édition (1910) du grand dictionnaire de Webster, qu'elle ne veut pas dire un drapeau spécial à la Grande-Bretagne. Jack dérive du mot français Jacques. Il a une foule de significations, entre autres, celle-ci: pavillon hissé sur le beaupré d'un navire, ou servant à faire des signaux. Quant au mot Union, il serait synonyme de "canton" ou "canton du chef dextre" qui, en termes de blason, indique la partie gauche supérieure d'un écu ou d'une enseigne. Le même auteur ajoute que les Etats-Unis ont aussi leur "Union Jack" formé de la partie étoilée de leur drapeau.

blanche sur champ bleu; croix diagonale de Saint-Patrice, rouge sur champ blanc, (fig. 7).

Pendant soixante-quinze ans, les Canadiens-Français se contentèrent de l'Union Jack et le premier essai d'un drapeau distinctif germera avec la Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, en 1834.

En effet M. J.-A. Papineau, nous apprend qu'en fondant cette société, nos compatriotes adoptèrent comme emblème un drapeau officiel, composé de trois bandes horizontales, couleurs verte, blanche et rouge, (fig. 8).

Il figura dans beaucoup d'assemblées publiques de cette époque tourmentée jusqu'à la Rébellion de 1837. (Bulletin des Recherches Historiques I, 43.)

Durant la Rébellion, les patriotes de St-Eustache et de St-Benoit arboraient un drapeau fait par la mère de notre ex-concitoyen, M. Damien Masson. Ce drapeau manque d'élégance. Il est parvenu jusqu'à nous, car c'est le collectionneur bien connu, M. P.-N. Breton, qui le possède maintenant, (fig. 9).

Le tricolore canadien-français de Montréal, ne disait rien probablement à nos compatriotes de Québec, puisque ceux-ci, en fondant leur société Saint-Jean-Baptiste, en 1842, décidèrent que leur drapeau officiel serait bicoloré: vert et blanc. Ils l'ont conservé jusqu'en 1888 (Bull. des Rec. His. I, 73).

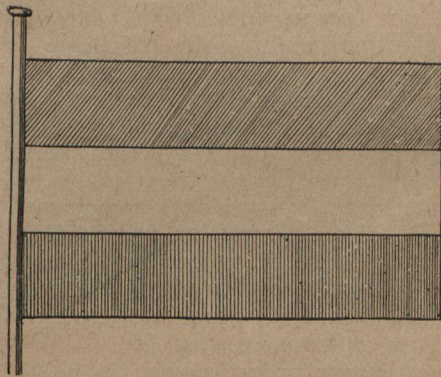


Fig. 8. Le tricolore .C-F.



Fig. 9. D. des patriotes

Voilà qui explique pourquoi on trouve dans les Fleurs de la poésie canadienne, une poésie de M. de Puibusque dont le titre étonne beaucoup les jeunes générations. En effet, elle est intitulée: Les couleurs du Canada, et il n'est question dans les strophes que de vert et de blanc.



La scène change. L'Institut canadien se fonde à Montréal (1844). Il deviendra rapidement un foyer d'idées démocratiques, républicaines, annexionnistes mêmes. La France contemporaine sera son idéal, et la plupart de ses adeptes pousseront à l'adoption du tricolore français.

En 1849, dans un concert à Montréal, l'apparition du tricolore accompagné du chant de la Marseillaise, causera une catastrophe, dans laquelle s'engloutira la plus belle hôtellerie de la métropole, le Donegani Hotel.

Puis l'alliance de la France et de l'Angleterre se produit, ces deux puissantes nations tombent le colosse Russe. Les Anglais arborent le tricolore et l'Union Jack. Arrive la "Capricieuse" (1855), c'est le premier navire français qui pénètre dans nos eaux depuis 1760, Crémazie salue les trois couleurs. Fréchette suivra bientôt, avec des strophes enflammées, (fig. 10).

Le tricolore prend racine. On le fait

figurer dans les processions, on le hisse sur des institutions religieuses.

En 1884, dans une convention plénière, tenue à Miscouche, Ile du Prince-Edouard, les Acadiens adoptent, comme drapeau officiel, le tricolore français avec une étoile jaune au centre de la partie blanche, (fig. 11).

L'année suivante, si je me rappelle bien, les Métis déploient un drapeau insurrectionnel composé du tricolore républicain et de l'emblème irlandais. Etait-ce là, un hommage à leur chef Louis Riel qui par son ancêtre descend des O'Reilly d'Irlande, ou un souvenir de sa participation à l'agitation féminine? Qui élucidera ce point?

Le sort en est jeté, croirait-on. Le bleu, blanc, rouge, a gagné la partie. Erreur, on sent poindre de l'opposition.



Un groupe des nôtres n'est pas satisfait. Le tricolore français a une origine qui lui répugne. C'est le drapeau d'une France qui n'a plus la même orientation que l'ancienne.

Déjà, vers 1884, l'honorable F. X. A. Trudel cessait de l'arborer et sur l'édifice de l'"Etendard", flottait, aux jours de réjouissances, le pavillon fleurdelisé.

Ici et là, des nôtres, tel Fréchette, suggèrent qu'on ajoute au tricolore quelque signe: une feuille d'érable, par exemple, pour indiquer, que ce dra-

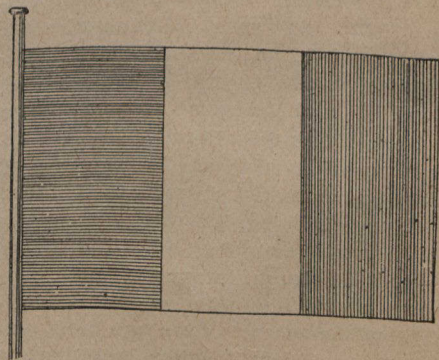


Fig. 10. Tricolore français

La Drapeaumanie au Canada

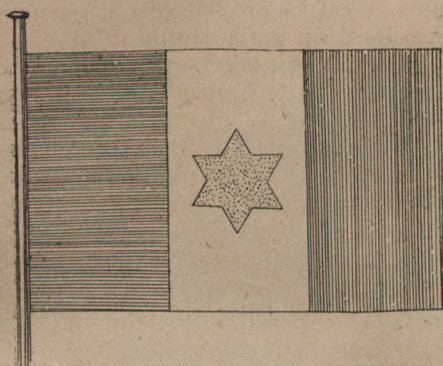


Fig. 11. Drapeau des Acadiens

peau n'est pas celui des Français de France.

L'opposition ouverte éclate. En 1901, M. l'abbé F.-A. Baillargé, annonce qu'il a créé, pour les Canadiens-Français, un drapeau qui est en accord avec leur origine et leur mentalité et dans une série d'articles concis, il établit quels doivent être les éléments du drapeau national.

Voici la description de celui qu'il suggère: "Azur, fleurdelisé, marqué d'un castor, de feuilles d'érable et des armes de notre province avec l'inscription: je me souviens." (fig. 12).

Ce drapeau a belle apparence. Il figura "dans la procession nationale, à Québec, en 1902" et fut applaudi.

Violamment attaqué d'un côté par les partisans du tricolore, il dut "fermer son aile" devant une objection sérieuse, à savoir que les armes qui y figuraient en faisait le drapeau des Canadiens-Français d'une province, plutôt que celui des Canadiens-Français de partout, ainsi que M. Tardivel le remarqua dans la "Vérité".

Enfin, le 26 septembre 1902 flottait, sur le presbytère de Saint-Jude, comté de St-Hyacinthe, l'emblème qui devait obtenir le plus vif succès et faire couler des flots d'encre, (fig. 13).

Il avait pour auteur, l'abbé Elphège Filiatrault.

Le nouveau drapeau s'appelait "Carillon", et on le décrit dans les termes suivants: "Champ bleu, orné de qua-

tre fleurs de lis et traversé d'une croix blanche".

Il fut accueilli avec enthousiasme. Habilement annoncé, favorablement accueilli, il semblait en train de détrôner tous autres emblèmes, lorsqu'une erreur de jugement vint mettre un obstacle à sa marche triomphale. Une foule nombreuse des adhérents du "Carillon" voulut lui ajouter un Sacré-Coeur, entouré de feuilles d'érable.

Du coup, le "Carillon-Sacré-Coeur", ainsi qu'on le nomma, rencontra des adversaires acharnés, irréductibles. Quantité de Canadiens-Français n'ont pas vu d'un bon oeil, cette modification.

Toujours, quoiqu'on fasse, il répugnera à certaines personnes de voir une "bannière religieuse" flotter sur toutes sortes d'édifices et dans toutes sortes de lieux, car c'est le sort d'un drapeau. Il y a là une question de dignité et de respect dont l'oubli semble révoltant.

Cet entêtement à méconnaître les sentiments, disons les scrupules, d'une partie de ceux qui étaient prêts à accepter le "Carillon", a stimulé davantage les partisans du tricolore et depuis l'on a vu des écrivains distingués ainsi que des journaux quotidiens se prononcer avec éloquence en faveur des couleurs de la France actuelle.

Mais il faut avouer que les arguments invoqués n'ont pas toujours été

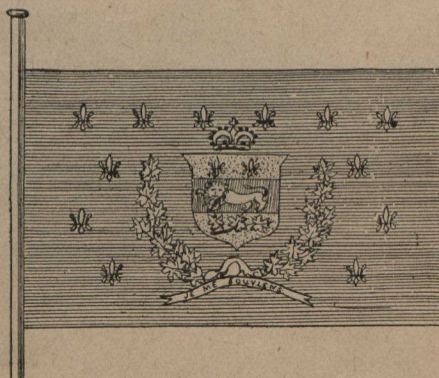


Fig. 12. Projet pour les C.-F.

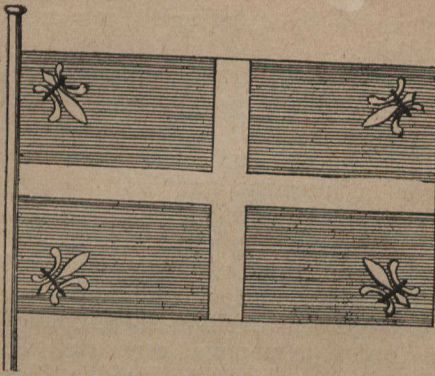


Fig. 13. Le d. de Carillon

heureux. Il arriva même à l'honorable L. O. David de laisser échapper cette phrase au cours d'un plaidoyer en faveur de l'emblème de son choix :

“Et puis, il peut venir un jour où pour protéger les droits qui nous ont été garantis par des traités, nous serions heureux d'arborez le drapeau de la France et d'invoquer son secours. N'aurait-elle pas le droit de nous dire qu'en rejetant son drapeau, nous avons renoncé à sa protection?”

On le conçoit, sous la plume d'un sénateur canadien, un tel argument parut étrange. Aussi, fut-il relevé. Son auteur en a tenté une explication, mais, comme l'a dit Gambetta, “certains arguments sont des armes dont la pointe est tournée vers soi et la poignée vers les adversaires.”



D'autre part, au nombre des objections qu'on a soulevées contre le tricolore, s'il y en a plusieurs qui sont futiles, il en est d'autres, par exemple, qui méritent d'attirer notre attention. Classons-les :

1o Le tricolore est le drapeau de la

France, c'est sa propriété et il ne peut être celle d'un autre peuple.

2o Qu'une guerre survienne entre l'Angleterre et la France, que fera-t-on du tricolore ?

3o Nous sommes les enfants du Canada, la France n'est que notre aïeule. Notre drapeau doit rappeler la France d'autrefois.

Et la question en est là.

Mais elle va se réveiller, car M. l'abbé Baillargé n'a pas dit son dernier mot.

Cette année même, il va soumettre un nouveau drapeau. Très simple, très expressif et gracieux, plus essentiellement canadien que le “Carillon”, il devrait être populaire et avoir sa place entre le tricolore et le “Sacré-Coeur.”

Ce nouveau pavillon se décrit ainsi. Azur, au centre trois fleurs de lis entourées d'une guirlande de feuilles d'érable, avec castor sur croisillon, (fig. 14).



Quoi qu'il en soit, l'idée d'un drapeau canadien-français est née et elle vivra : on ne tue pas une idée raisonnable.

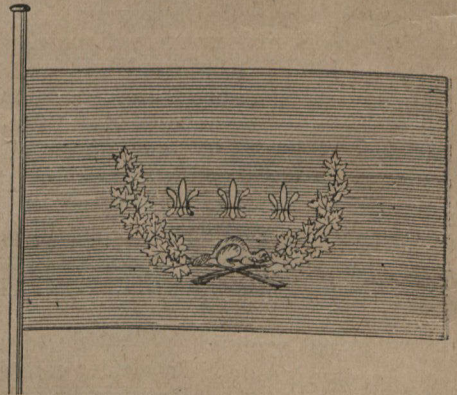


Fig. 14. Projet pour les C.-F.





LES BONS AMIS

Quelques Chats Notoires

Par Jean Frollo

DE la dernière expédition Wellman, il restera tout au moins l'histoire du chat porte-bonheur, racontée par tous les journaux, et que nos descendants retrouveront, n'en doutons pas, dans les ouvrages anecdotiques à l'usage de la jeunesse.

Nos lecteurs savent de quoi il s'agit. Au moment de se mettre en voyage, l'aéronaute tint absolument à emporter un chat noir à son bord, persuadé qu'il était que cet animal chasserait la guigne qui, depuis si longtemps accompagne ses diverses tentatives.

On en peut rire, mais c'est une croyance fort répandue dans beaucoup de pays, et tout particulièrement en Amérique, que le chat noir a le pouvoir de conjurer le mauvais sort. Personne n'éprouva donc l'envie de se moquer de Wellman, et tout le monde, au contraire, jugea qu'il avait bien raison de se garantir contre le destin.

Seulement, à peine le ballon avait-il quitté la terre, à peine planait-il au-dessus des flots, que le chat, peu familiarisé avec le genre de locomotion qu'on lui imposait, franchit d'un bond le bord de la nacelle et fit un formidable plongeon dans l'Océan. Le malheureux nageait avec l'énergie du désespoir, et poussait des miaulements terribles, ce qui ne devait pas l'empêcher de se noyer, quand un des compagnons de Wellmann eut l'idée de lancer à la mer un sac attaché à une longue corde. Le chat, exténué, comprit ce qu'il fallait faire. Sans hésiter, il entra dans le sac et fut hissé jusqu'au ballon, où de bons soins lui enlevèrent tout désir de s'enfuir de nouveau.



Ceci n'est pas un conte. Ce chat n'a rien d'un canard. La ville de New-York a pu le contempler, ramené triomphalement par Wellman. Je n'ai donc pas tort de dire que cette histoire figurera plus tard dans les recueils de récits singuliers, curieux ou amusants.

Elle y prendra place à côté de celle du chat célèbre de Whigtinton, lequel fit la fortune de son maître, le récompensant ainsi de ce qu'aux jours de sa pire détresse il n'avait pas voulu l'abandonner. Et, en effet, ce pauvre Whigtinton était dénué de tout, quand il se présenta, portant son chat, devant le capitaine d'un navire en partance pour les Indes, lui demandant de l'emmener et offrant de payer son passage en travaillant comme simple matelot.

Le jeune garçon était de physionomie sympathique et franche. Le marin l'accueillit avec sa bête, et tout alla bien jusqu'au moment où un horrible ouragan jeta le vaisseau sur des écueils où il se brisa. Ces écueils bordaient un pays de cannibales qui se proposaient déjà d'accueillir Whigtinton à la meilleure sauce locale, quand le chat, apercevant des rats et des souris, engeance qui désolait la contrée, sauta hors des bras de son maître et se mit à faire un épouvantable carnage des susdits rongeurs.

Les sauvages, émerveillés, acclamèrent Whigtinton et son chat, les portèrent en triomphe, et leur roi fit du jeune Anglais son premier ministre. Dix ans plus tard, possesseur de richesses immenses, l'ancien déshérité put revenir à Londres, et l'on sait qu'il y fut lord-maire. On le nomma mylord Cat,

Quelques Chats Notoires

et l'image du chat prit place dans les armes de sa famille.



Passons à une autre époque. Une vieille histoire, datant de près de six cents ans, et mentionnée dans la "Chronique de Saint-Denis", par le continuateur de Nangis, nous montre qu'il n'est pas prudent de mal se conduire envers un minet couleur de suie.

Au mois d'avril 1323, d'honnêtes bourgeois de Château-Landon furent effrayés par des cris étranges, ressemblant à des miaulements, et qui paraissaient sortir de terre. Ils se dépêchèrent de fouiller le sol, et découvrirent une assez grande cassette, dans laquelle était enfermé un chat noir. On s'imagina sans peine tout le bruit que, en un temps d'ignorance et de superstition, put causer une semblable trouvaille, étant donné surtout que le chat noir passait pour être mêlé à toutes les opérations de sorcellerie et de magie.

Une enquête fut ouverte, et de nombreux malheureux, soupçonnés pour des raisons diverses, remplirent les cachots parisiens. Par bonheur pour eux, une indiscretion fit connaître la vérité. Un abbé de Cîteaux et ses moines avouèrent qu'ils étaient les auteurs de l'enfouissement du chat, mis en terre avec trois jours de vivres, au bout desquels il devait être retiré de son tombeau provisoire, afin de servir à une opération magique ayant pour but la recherche heureuse d'objets précieux, volés précédemment au couvent.

On ne plaisantait pas à cette époque sur un pareil objet. Deux moines furent condamnés au bûcher, et deux autres à la prison perpétuelle.

Moncrif, qui ne raconte pas ce drame dans son "Histoire des Chats", où il a

pris grand soin de faire figurer l'admirable aventure de Whigtington, cite, en revanche, le fameux testament de cette demoiselle Dupuy, que nommait Bayle, quand il parlait de la reconnaissance que nous devons aux animaux qui furent pour nous d'affectueux et fidèles compagnons.

Mlle Dupuy jouait de la harpe dans la perfection. Or, aussi souvent qu'elle prenait son instrument favori, son chat venait s'asseoir devant elle, et ne tardait pas à marquer par des signes évidents, le plaisir qu'il prenait à écouter sa maîtresse. Il paraît qu'il n'était pas insensible aux nuances, et que sa contenance changeait selon le caractère du morceau exécuté.

A sa mort, dit Moncrif, Mlle Dupuy "voulut donner à son chat une marque convenable de sa reconnaissance; elle fit un testament en sa faveur; elle lui légua une habitation très agréable à la ville, et une à la campagne; elle y joignit un revenu plus que suffisant pour satisfaire à ses besoins et à ses goûts; et, afin que ce bien-être lui fût fidèlement procuré, elle légua en même temps, à plusieurs personnes de mérite, des pensions considérables, à condition qu'elles veilleraient sur les revenus de cet aimable légataire, et qu'elles iraient une quantité de fois marquées par semaine lui tenir compagnie".

Ce testament causa du scandale. Les héritiers naturels de Mlle Dupuy l'attaquèrent avec vigueur, et, après une longue suite de procès, qui entraînaient des frais énormes, le malheureux animal fut privé de ses deux maisons, de ses rentes et de ses réceptions.

On aime à penser que l'aéronaute Wellman, s'il ne dote pas richement son camarade de voyage, ne l'abandonnera jamais, lui assurant un bon abri et des repas confortables jusqu'à son heure dernière.



La Maîtresse de Piano

Q UI de nous n'a connu quelqu'une de ces jeunes filles, auxquelles la destinée impose de lourds devoirs et qui s'en acquittent allégrement, avec une résignation et un courage admirables? Je ne puis dire quelle estime m'inspire cette humble créature qu'on appelle la "maîtresse de piano". Il n'en est pas, je pense, de plus vaillante et qui mérite davantage d'être honorée. Je ne parle pas ici des artistes en réputation, chez lesquelles l'on fait anti-chambre et que l'on paye royalement, mais de celles que le besoin oblige à solliciter des leçons. Quelle existence!

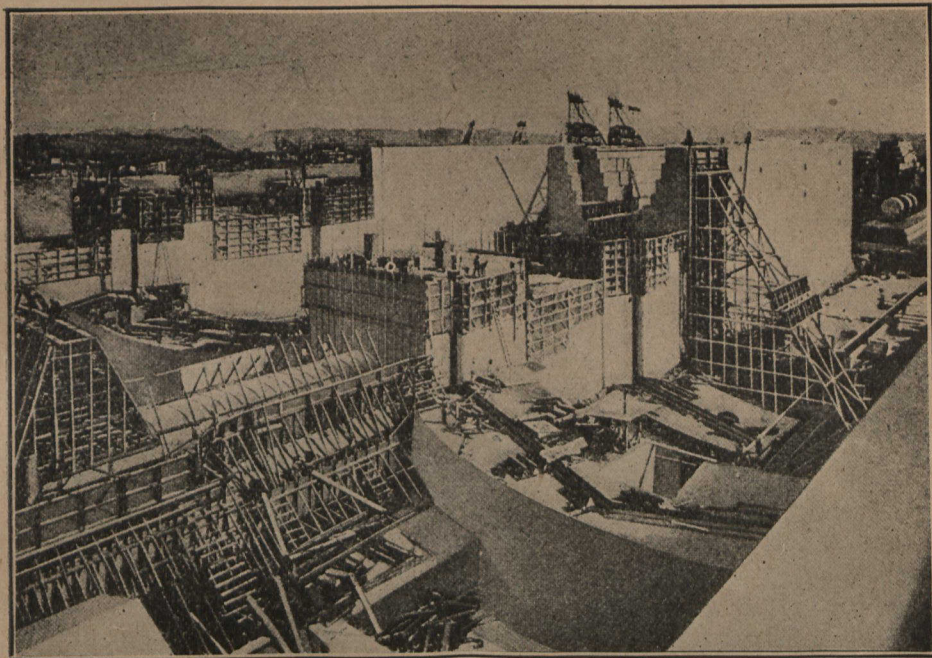
A six heures du matin, été comme hiver, la maîtresse de piano est sur pied. Il faut qu'à telle heure précise, elle soit rendue à l'autre bout de la ville. Elle se hâte, grignotant un petit pain, pressant le pas, pour s'épargner la dépense d'un omnibus. Elle traverse la ville pour gagner quarante sous. A six heures du soir, elle rentre exténuée. Elle a essuyé la mauvaise humeur ou la pitié dédaigneuse de ses élèves. Et, à son retour, elle est accablée par d'autres soucis. Souvent, elle a à sa charge des parents, un père, une mère infirmes, des frères et des soeurs qui ont besoin d'être soutenus. C'est le loyer, le boucher, le médecin, le pharmacien. Ce sont mille tracas et mille dépenses. Heureuse encore quand elle n'est pas accueillie par de mauvaises paroles. Les caractères s'aigrissent dans la détresse, les mots injustes montent aux lèvres. Il lui faut refouler ses larmes et continuer de gravir son calvaire. Il ne lui est pas permis de se reposer, ni même d'être malade. Une semaine d'interruption, et ce serait la ruine, la catastrophe irréparable. La martyre se raidit

contre la fatigue. Elle poursuit sa tâche. Et, prématurément, les roses de ses joues pâlissent, sa taille s'affaisse, des rides sillonnent son front, ses cheveux grisonnent. La jeune fille est devenue, sans s'en apercevoir, une vieille fille. Et un amer désenchantement lui emplit le coeur, le regret des joies qu'elle n'a pas éprouvées, la mélancolie des années perdues et des bonheurs ignorés...

Elle se remémore les efforts qu'elle a dû accomplir, son enfance laborieuse, les gammes, les exercices, les difficiles examens, les émotions du concours, la rivalité des camarades, la dureté des professeurs. Que de peines, et pour parvenir à quel résultat! Et elle regarde monter, dans l'avenue, des femmes maquillées qui l'éclaboussent avec leurs voitures. Et elle se demande si, vraiment, elle n'a pas été dupes de ses scrupules, s'il n'eût pas été plus sage de choisir une voie agréable qui l'eût conduite à la fortune. Parfois, elle ouvre l'oreille à ces suggestions, le plus souvent elle les repousse, et, par droiture naturelle ou par timidité, ou par embarras, elle demeure fidèle au devoir, jusqu'à ce que l'âge la vienne délivrer des tentations mauvaises...

Tel est le sort qui atteint beaucoup de maîtresses de piano, celles qui n'ont pas—comme la Catherine d'Henri Lavedan—la chance de rencontrer un prince Charmant... Plaignons-les. Et réjouissons-nous qu'elles existent. Elles sont la preuve que notre société moderne n'est pas aussi gangrenée que la littérature pessimiste se plaît à le proclamer, et que la vertu n'y est pas abolie, non plus que l'esprit de sacrifice...





LE CANAL DE PANAMA

AU commencement de novembre dernier, le président des Etats-Unis s'est rendu en personne à Panama pour juger, par lui-même, des progrès des travaux de creusage et de construction du canal. Après inspection et consultation, il a dit que le premier essai du canal pourrait être tenté le 1er juin 1913.

Les experts qui accompagnaient le président à titre de correspondants des grands journaux, ont partagé son opinion, en constatant de quelle façon les ingénieurs avaient réglé la difficulté du barrage à Gatun (barrage dont nos deux gravures font voir les écluses principales; en constatant également qu'on avait pu forcer le passage à travers la région de Calebra, vraie muraille en roc solide contre laquelle s'étaient épuisés les ingénieurs français au service de l'infortuné de Lesseps.

Donc, on voit poindre à l'horizon très rapproché la date où le monde

apprendra la nouvelle officielle du parachèvement définitif de ce qui est déjà appelé la huitième merveille du monde. Le gouvernement américain est maintenant presque assuré que le coût ne dépassera pas 375 millions de dollars.

Toutes les difficultés sont vaincues; il ne reste que de l'excavation relativement facile et, surtout, le bétonnage. Pour ce travail, les constructeurs emploient 35,000 hommes (à qui ils paient en salaires \$2,000,000 par mois), 100 pelles à vapeur, 347 locomotives, 56 wagons à passagers, 5626 wagons à fret, 18 dragues, 39 barges et 16 marteaux-pilons.

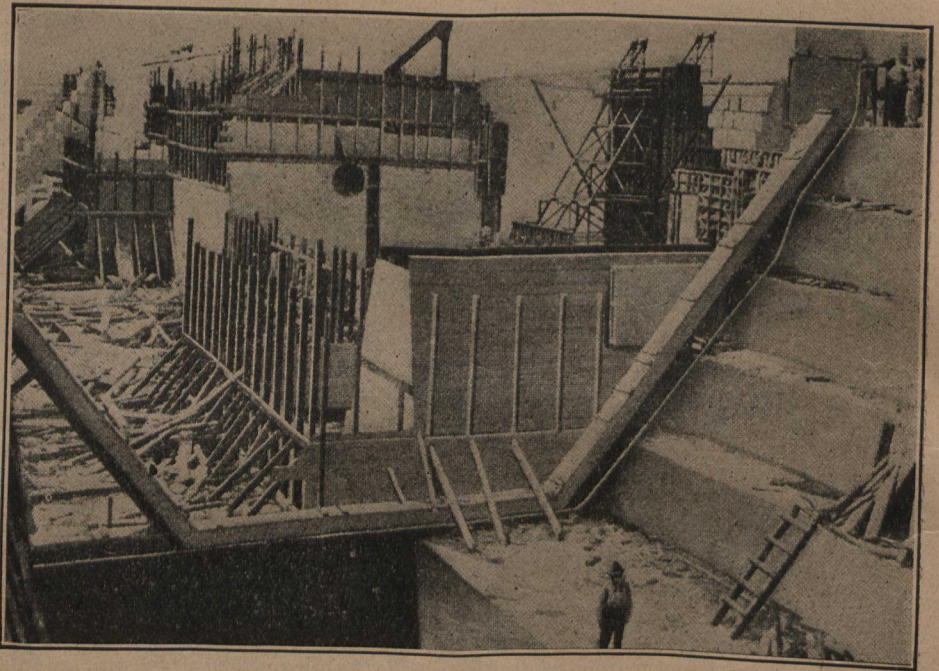
L'ingéniosité des constructeurs et de leurs aviseurs se révèle de bien des manières, mais tout particulièrement en ceci, qu'ils ont tiré leurs matériaux de construction des matières mêmes que le creusage faisait sortir de terre.

La région de Culebra constituait le

grand empêchement. Les Américains disaient en en parlant: "It is the lion in the pathway." C'est le lion qui ferme le chemin. Le lion a été terrassé. La montagne de roc a vu ses cent pieds d'altitude s'abaisser au niveau voulu.

Au cours des six années finies le 6 avril dernier, près de 55 millions de verges cubes de matières ont été déplacées à la Culebra. Il faut en enlever

1826, Guillaume de Nassau fit faire des explorations. Plus tard, des ingénieurs français, envoyés sur les lieux par le ministre Guizot, se prononcèrent contre l'entreprise. Jusqu'en 1875, le projet fut très souvent repris et abandonné. Cette année-là Ferdinand de Lesseps entra en scène. Après de nombreuses études sur place, il entreprit "un canal à niveau et à ciel ouvert". Le canal actuel est à écluses et à tun-



encore près de 30 millions, mais l'opération n'offre plus de doute quant au succès.

Le projet de creuser l'isthme de Panama fut pour la première fois exposé en 1528, par le Portugais Galvao à l'empereur Charles-Quint. En 1809, de Humboldt établit cinq plans. En

nels. La compagnie organisée par de Lesseps avait un capital de 300 millions de francs. On dut bien tôt venir au système d'écluses. L'argent manquait. Une émission de 750 millions ne fut pas souscrite, des bruits fâcheux furent répandus et le tout aboutit à la fameuse Affaire du Panama qui ruina beaucoup de gens et faillit tuer la république française. De Lesseps fut condamné à 5 ans de prison. Mais il avait pris la fuite.

Roman complet :

POUR LA PATRIE

par Jacques D'Arcy

PREMIERE PARTIE

I

On dansait chez la colonelle de Mauzé; les rumeurs populaires d'un jour de mi-carême s'étaient depuis longtemps éteintes dans la petite ville de Chérizy; et aux clameurs bruyantes des rues succédaient les réceptions closes, dont la plus charmante, à coup sûr, était le bal offert par la comtesse et le colonel de Mauzé aux officiers du régiment, à leurs femmes et à leurs enfants.

Vraie fête de famille, la dernière de la saison, où aucun habit noir ne s'était égaré parmi les brillants uniformes du 20^e hussards.

Le cotillon allait commencer, et le bal était arrivé à ce point d'abandon et de gaieté où les invités, ayant secoué la rigide cérémonie des premières heures, n'ont plus nul besoin de l'empressement et de l'amabilité de leurs hôtes pour s'amuser franchement et sans aucune arrière-pensée.

Depuis quelques instants déjà, le colonel avait déserté la salle de bal pour rejoindre dans le fumoir les joueurs de poker ou de bridge, et Mme de Mauzé,

se reposant sur les conducteurs de cotillon du soin de son organisation, et profitant de l'inévitable désordre que cause l'installation des chaises et des accessoires, s'était retirée dans un angle du salon où, comme un général, elle avait l'oeil à tout et sur tous.

Très belle encore malgré la cinquantaine approchante, la comtesse de Mauzé gardait sous ses cheveux blancs, que par une coquetterie exquise elle poudrait à frimas, un air juvénile accentué encore par le regard expressif de ses yeux noirs.

Restée mince, avec une taille bien prise, d'une extrême élégance, elle était de ces femmes auxquelles l'âge mûr, et même la vieillesse, laissent toujours un charme séducteur.

Non seulement elle était aimable, mais bienveillante et bonne, voyant toujours le beau et le meilleur côté des choses; elle s'était fait aimer de tous au 20^e hussards, où elle était un peu la grande amie, la confidente des jeunes du régiment, qui volontiers lui racontaient leurs petits secrets.

Depuis quelques instants, le regard de Mme de Mauzé se faisait anxieux et fouillait les groupes de jeunesses sans

y découvrir ce qu'elle cherchait; elle eut même un geste d'impatience, puis ses yeux s'arrêtant sur le commandant Dorsanne, qui causait à l'écart avec plusieurs camarades, elle se levait, dans l'intention de le rejoindre, quand soudain un essaim de jeunes filles l'entoura et entrava sa marche: elles parlaient toutes à la fois, réclamant son avis; et, étourdie, un peu étouffée, Mme de Mauzé se boucha les oreilles.

—Faites absolument à votre idée, mes enfants, vous avez carte blanche pour le cotillon.

Puis apercevant enfin ce qu'elle cherchait, elle écarta doucement le groupe gracieux qui la cernait, changea de direction et se dirigea vers une haute fenêtre dont les rideaux à demi baissés cachaient la plus étrange créature de la réunion.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années: de taille moyenne, elle paraissait grande étant donnée la sveltesse de son corps souple comme un roseau; elle avait le teint mat, un peu bistré, les cheveux aussi noirs que l'aile d'un corbeau, le nez fin et busqué, les lèvres rouges et volontaires; et ses yeux bleus extraordinairement éclairants sous ses cils noirs, achevaient de donner à cette tête de femme une originalité extrême.

Elle était mise avec une grande sûreté de goût; et toute sa toilette s'harmonisait avec sa personnalité et son type; à l'encontre des autres jeunes filles, elle ne portait pas de fleurs et, seules, de lourdes épingles d'or soutenaient sa chevelure. Sa robe de soyeuse étoffe soufre moulaît son corps gracieux, et dans ce costume un peu austère, aux plis droits et tombants, elle évoquait tout une époque lointaine et disparue.

Certains la trouvaient sans beauté, d'autres, au contraire, d'une grande séduction; mais quelle que fut l'opinion qu'on eut sur elle, son visage était d'une indiscutable attirance.

Pour l'instant, elle était si absorbée, qu'elle ne vit pas venir Mme de Mauzé et tressaillit nerveusement à sa voix toute proche.

—Claude! disait la colonelle, eh bien! Claude!

La jeune fille interpellée leva la tête; et la comtesse put voir dans ses yeux briller quelques larmes.

—Que se passe-t-il, ma chère enfant?

Un nouvel arrivant ne lui donna pas le temps de répondre; c'était le lieutenant d'Arthenay, un fort joli cavalier, l'enfant chéri du colonel et de Mme de Mauzé, qui appréciaient mieux encore que ses avantages physiques, les qualités de son esprit et de son cœur.

Gracieux et correct, il s'inclinait devant les deux femmes.

—Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de danser le cotillon avec moi?

—Hélas! monsieur d'Arthenay, tout à l'heure je vous ai prévenu de chercher une autre danseuse.

La voix lasse et grave de la jeune fille déconcertait un peu au premier abord; mais elle avait une harmonie monocorde qui faisait désirer l'entendre encore.

Le lieutenant répondit:

—Vous, ou personne.

Mme de Mauzé, du bout de son éventail, lui frappa sur l'épaule.

—Voilà bien la jeunesse: vous, ou personne... Au fait, Claude, pourquoi ne dansez-vous pas ce soir?

—Je ne me sens pas bien, madame, et j'allais, lorsque vous êtes arrivée près de moi, faire prévenir mon tuteur du désir que j'ai de partir.

La colonelle, alors, regarda attentivement la jeune fille; elle était plus pâle que de coutume, avec de grands yeux qui se creusaient profondément sous l'orbite.

—Etes-vous réellement malade, mon enfant?

—Malade! non, mais souffrante.

Mme de Mauzé prit le bras de Claude et le passa sous le sien; puis s'adressant à René d'Arthenay:

—N'en veuillez pas à Mlle Mirande, lieutenant, je la sens véritablement fatiguée.

—Lui en vouloir! Vous n'y pensez pas, madame; Mlle Mirande connaît mes sentiments à son égard, ils ne sont faits que de respect et d'affection dé-

vouée.

Claude tendit sa main au jeune homme.

—Merci, voulez-vous dans quelques instants, dire à mon tuteur que je désire quitter la soirée?

—Mais de suite.

—Non, reprit Mme de Mauzé, attendez un peu avant de prévenir le commandant Dorsanne, j'emmène Claude dans mon petit salon bleu où vous lui direz de nous rejoindre.

Le cotillon était commencé, danseurs et spectateurs, absorbés par le plaisir et l'entraînement de la danse, prêtaient peu d'attention aux déserteurs.

Après un rapide coup d'oeil jeté sur ses invités, Mme de Mauzé entraîna avec elle sa pâle petite compagne; sans la faire traverser la salle de jeu, elles passèrent directement par l'antichambre pour pénétrer dans le salon de repos absolument désert.

Quittant le bras de la jeune fille, la comtesse la fit asseoir près d'elle, et brusquement l'interrogea.

—Pourquoi n'épousez-vous pas René d'Arthenay, Claude?

Un peu déconcertée par l'inattendu de la question, Mlle Mirande ne répondit pas de suite.

—Le lieutenant d'Arthenay vous aime profondément, vous le savez, mon enfant; il s'est d'ailleurs ouvert de ses sentiments à votre tuteur.

—Je n'aime pas M. d'Arthenay, madame.

—Vous n'aimez pas... vous n'aimez pas... Est-ce bien utile de délirer d'amour pour se marier, ma chère petite? René d'Arthenay est presque parfait, cela ne se rencontre pas toujours. Croyez-le bien.

Claude essaya de sourire; mais soudain elle éclata en sanglots et voilà son visage de ses deux mains.

—Je ne me marierai jamais! Oh! si vous saviez...

Effrayée du désespoir de la jeune fille, la colonelle l'attira sur son cœur.

—Claude! mon enfant, que se passe-t-il?

—Je n'ose vous le dire, madame...

—N'avez-vous plus confiance en moi? Souvenez-vous que je vous ai bercée toute petite sur mes genoux... Vous me racontiez vos peines... vos chagrins...

—Aujourd'hui, je ne puis pas.

—Claude! vous si raisonnable, vous mettre dans un pareil état!

Mlle Mirande releva la tête, et essayant rapidement son visage ruisseau de larmes, répondit:

—Vous avez raison, à quoi sert de pleurer? C'est une non-valeur; excusez-moi, madame.

—Petite fille autoritaire et gâtée, ne vous croyez pas quitte à si bon marché de la confiance.

Plus sérieusement, la regardant en face, elle interrogea:

—Aimez-vous quelqu'un, Claude?

—Grand Dieu! non, heureusement pour moi, madame!

—Que voulez-vous dire? Expliquez-vous une bonne fois; votre tuteur peut arriver d'un moment à l'autre; et je ne veux pas, entendez-vous Claude, je ne veux pas vous voir partir avec ce gros chagrin sur le cœur. Vous avez vingt-deux ans, croyez-moi, mon enfant il est temps de vous marier.

La jeune fille se leva toute droite, et un éclair brilla dans ses yeux.

—Vous savez donc?...

—Claude, vous m'effrayez, que puis-je savoir?

—Ce que l'on dit...

Et Mlle Mirande tomba à nouveau dans les bras de Mme de Mauzé.

—J'ai entendu ce soir des choses bien cruelles! Je ne vous dirai pas le nom des officiers qui parlaient de moi... ils disaient...

—Ils disaient?

—Que je devais tout au commandant, tout!

—Eh bien! Claude, c'est la vérité, ils ne se trompaient pas.

—Ils racontaient que mon père était mort me laissant sans fortune; et que la dot même que je dois avoir me venait de la générosité du commandant Dorsanne. J'avais toujours cru jusqu'alors n'être pas une charge matérielle à mon tuteur; avec la délicatesse

exquise que vous lui connaissez, jamais une parole de lui n'a pu me faire supposer ma situation exacte. Et maintenant, l'affection si tendre et si reconnaissante que je lui porte est mise en doute, on m'accuse de vivre aux dépens du commandant, d'être une âme vénale et sans dignité. Que n'ai-je pas entendu, Madame! Vous comprenez, désormais je ne puis plus rester sous son toit... habiter avec lui... qu'il faut que je parte... que je gagne ma vie... Je ne sais pas... je ne sais plus!

— Calmez-vous, Claude, voici le commandant.

Henri Dorsanne était, dans toute l'acception du mot, ce qu'on est convenu d'appeler un bel homme; de haute taille, il était resté, malgré ses quarante ans, maigre et alerte. Sous son dolman bleu ciel, on l'eût pris pour un jeune homme, sans sa chevelure toute blanche qui contrastait singulièrement avec sa moustache restée très noire.

En entrant dans le salon, le commandant jeta sur les épaules de la jeune fille la longue pelisse qu'il tenait à la main.

— Claude, ma chérie, on me dit que vous êtes souffrante?

Remarquant les yeux rougis de sa pupille, il se tourna vers la colonelle.

— Qu'y a-t-il? Qu'a-t-on fait à ma petite Claude?

D'un geste, Mme de Mauzé le calma.

— Emmenez cette grande enfant, commandant, elle n'a besoin que de calme et de repos.

Et embrassant maternellement la jeune fille, elle lui dit:

— Revenez me voir demain, Claude; non, pas demain, car il est deux heures du matin, mais cette après-midi, nous aurons à causer ensemble.

II

Il ne fallut que quelques minutes aux purs-sang du commandant Dorsanne pour franchir la courte distance qui sépare la demeure du colonel de Mauzé de la jolie villa qu'il habitait avec sa pupille.

Dans la voiture close, l'officier n'a-

vait pas adressé la parole à la jeune fille, il la devinait nerveuse et vibrante et n'osait rompre le silence, sentant ses larmes toutes proches. De son côté, Claude, enfoncée dans l'angle du coupé, s'était drapée dans sa sortie de bal, elle avait gardé ses lèvres étroitement scellées; et elle avait même fermé les yeux pour ne pas voir penchée sur elle la figure anxieuse de son tuteur.

Son agitation morale grandissait avec les minutes qui passaient; elle essayait en vain, en raisonnant ses sentiments et en les analysant, de les examiner avec calme, mais la constatation de l'affront qu'elle avait reçu lui mettait brusquement une chaleur au visage et une douleur au cœur. Tout un essaim de sentiments confus endormis en son âme, s'éveillaient pour la faire souffrir, et elle en éprouvait une irritation aiguë qui lui faisait désirer âprement le besoin d'une revanche.

Dès qu'avec son tuteur elle eut franchi le seuil de la maison, elle congédia d'une voix sèche, Maria, la servante, qui l'attendait pour la déshabiller, et machinalement suivit le commandant dans son bureau.

Derrière eux, le valet de chambre de l'officier, Bastien, s'était précipité pour faire de la lumière et raviver le feu; mais sentant planer l'orage entre ces deux êtres que depuis plus de vingt ans il servait avec un dévouement de caniche, il s'était vivement retiré, les laissant face à face.

Une minute, ils se mesurèrent du regard; le tuteur avec une angoisse interrogative, la pupille avec une nuance de défi sur son visage glacé.

Enfin, Henri Dorsanne, le premier, prit la parole.

— Claude, m'expliquerez-vous la cause de vos larmes?

Elle baissa la tête, ne voulant pas regarder les yeux pleins de tendresse qui se fixaient sur elle, et pour rester froide et maîtresse d'elle-même.

Elle dit:

— Mon tuteur, je voudrais savoir si mon père en mourant m'a laissé quelque fortune!

Pour la Patrie

—Mais, mon enfant, je vous fais les rentes de cette fortune.

La jeune fille eut un geste d'impatience.

—Répondez franchement, en soldat, en homme d'honneur : mon père m'a-t-il laissé quelque chose ou rien ?

—Ce n'est vraiment pas l'heure d'agiter cette question.

—Oh ! je vous en supplie, pas de tergiversations... Il ne m'a rien laissé, n'est-ce pas?... rien ?

Le commandant eut une minute d'hésitation, puis il répondit :

—Rien, Claude... mais il m'a laissé à moi une richesse : sa fille ! Et j'ai fait jusqu'à présent tout ce que j'ai pu pour lui servir de père.

Un attendrissement passa sur le visage de la jeune fille ; se roidissant pourtant contre toute émotion, elle reprit :

—En sorte que non seulement vous m'avez donné l'asile et le pain de chaque jour, non seulement vous avez pris soin de mon enfance et de ma jeunesse, vous m'avez élevée, instruite, faite ce que je suis ; mais encore, m'illusionnant d'un héritage imaginaire, vous m'en constituez une dot et vous m'en servez les rentes ?

—Je remplace votre père et j'agis en père

Mlle Mirande eut un éclat de rire strident qui vibra douloureusement dans le cœur du commandant.

—Un père!... On voit bien que vous ignorez ce qui se dit au régiment, en ville, partout enfin!... On dit que, sans ressources, sans fortune, sans avenir, je cède, en restant près de vous, à un calcul intéressé... Car vous êtes riche, mon tuteur, très riche, d'après ce que j'ai entendu dire ce soir... mes sentiments les plus intimes et les plus délicats ont été traînés dans la boue ; on m'accuserait presque de désirer votre mort!... Et je ne suis plus aux yeux de tous, qu'un être dont la vénalité a étouffé toute la dignité et l'honneur !

Sous la violence de son chagrin, la jeune fille éclata en sanglots.

Tombée sur un fauteuil, la tête enfouie dans ses mains, elle exhalait sa

douleur en de longs soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée.

Pendant quelques minutes, le commandant Dorsanne respecta son désespoir ; très ému lui-même, il marchait de long en large dans la pièce ; et quand il s'arrêta devant Claude pour lui parler, elle se dressa d'un geste brusque, et lui coupa la parole :

—Pourquoi ne pas m'avoir avertie de ma situation ? Pourquoi m'avez-vous gardée, puisque maintenant il faut que je vous quitte?... Vous êtes un homme, vous ! Vous connaissiez l'existence, vous saviez, vous deviez prévoir tout ce que l'on pourrait dire ou supposer... Mais moi ! Je me croyais riche!... moi ! Je ne savais pas !

—Ma petite Claude, je n'ai jamais eu qu'un seul but dans la vie, vous aimer et vous rendre heureuse.

—Et c'est ainsi que je vous remercie, n'est-ce pas ? Je suis une fille bien ingrate, puisque j'estime que j'ai payé ce soir en une minute de souffrance, tous mes jours de bonheur.

—Claude, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir, je ne pensais pas qu'un jour vous me reprocheriez d'avoir pris soin de vous!... Quels sont les gens qui vous ont insultée ! Nommez-moi ceux qui vous ont fait pleurer, et je vous jure bien qu'ils me payeront cher chacune de vos larmes.

Mlle Mirande répondit avec ironie :

—On m'a bizarrement insultée, mon tuteur ; puisqu'après m'avoir calomniée, cette calomnie essayait de se faire indulgente... on me plaignait presque...

—Claude !

—Je ne suis plus une enfant, commandant, et cette soirée m'a fait femme, indiscutablement femme. car je souffre cruellement.

—Ma pauvre petite fille !

—Ne m'appellez pas ainsi, ce nom sonne étrangement à mes oreilles.

Il dit très doucement :

—Claude, il faut vous coucher, le chagrin vous égare ; votre raison se trouble ; plus tard nous reprendrons cet entretien.

—Soit !

Elle fit quelques pas vers la porte et revint vers l'officier.

—En tout cas, dans quelques jours, j'aurai quitté votre maison, ma place n'y est plus marquée; vous comprenez bien que cette dignité qu'on me refuse s'effarouche au seul souvenir de la honte infligée.

Dans la minute fugitive où elle prononça ces mots, une grande clarté se fit en lui et une souffrance lui traversa le coeur à la pensée de son départ... Il l'aimait! Il l'avait toujours aimée, depuis son berceau jusqu'à l'heure présente!..

Et c'était une passion jalouse, protectrice, tendre, insensée, dont il resterait à jamais déchiré.

Il demanda:

—Où irez-vous, Claude?

Elle eut un geste vague et sa parole devint tremblante.

—Le sais-je!... Vous m'avez faite instruire et courageuse, et de cela je vous remercie infiniment.

Le commandant frémit et poussa un profond soupir; ramenant sa pupille vers lui, il la fit asseoir à ses côtés.

—Claude, vous réfléchirez, vous ne ferez pas ce coup de tête... Avez-vous pensé quelle serait ma vie sans vous?... Ma douce fauvette, n'abandonnez pas votre nid.

—Mon tuteur, il le faut pourtant...

—Pourquoi?... Pour quelques propos méchants?... Non, non, ne dites plus rien à présent, laissez-moi parler. Vous êtes dans ma vie depuis plus de vingt ans, Claude, et nous ne nous sommes jamais séparés! J'ai veillé sur vous comme le plus tendre des pères; et si je ne le suis pas selon la chair, vous êtes bien la fille de mon cerveau et de mon coeur... Vous n'aviez que quelques mois, pauvre bébé abandonné, lorsque j'ai été prendre votre berceau dans un petit village perdu... Votre père!... Mais je vous ai servi de mère!... J'ai vu couler vos premières larmes; j'ai eu vos sourires et les premiers baisers de votre bouche rose... C'est à mon pantalon rouge que vos menottes se sont accrochées pour soutenir vos petits pieds incertains... Vous

souvenez-vous, Claude, des bonnes vacances que nous passions en Bretagne, quand vous étiez enfant?... Je vous appelais ma sauvageonne, lorsque vous arriviez avec vos cheveux noirs au vent, votre petit visage énergique et fier tout embaumé des senteurs des algues marines où vous vous étiez roulée... Vous aimiez passionnément la mer, Claude! Je crois d'ailleurs que vous ne savez aimer que passionnément ou pas du tout. Vous aviez de vos bras enfantins des gestes qui voulaient être infinis pour enserrer l'Océan; et vous disiez, en face du large des flots: "C'est beau! C'est beau!" car votre sensibilité de femme vibrait déjà tout entière dans votre âme d'enfant. Puis soudain, les petits bras qui avaient voulu saisir l'immense horizon, se jetaient à mon cou et s'y suspendaient dans un baiser... Nous étions heureux alors, Claude.

—Et nous sommes bien malheureux maintenant, n'est-ce pas, mon tuteur?

—C'est vous qui appelez le malheur, méchant enfant.

—Je ne veux pas vous faire du mal, cependant!

—Vous aviez l'horreur des pensions, ma petite fille, et je vous ai toujours gardée près de moi; j'ai suivi, aidé vos études, j'ai tâché, en élevant les sentiments de votre esprit et de votre coeur, de vous mettre au-dessus du vulgaire.

—Oui, par dessus tout, vous m'avez donné le sentiment de l'honneur, c'est pourquoi je souffre tant ce soir.

—Et vous voulez partir?... Je n'entendrai plus dans ma maison morose le gazouillis de votre voix?... Plus le frôlement léger de vos pieds glisser sur le parquet des chambres devenues muettes?... Mais Claude, c'est impossible!... Je ne verrai plus votre sourire, vos yeux si brillants et si profonds! Et vous ne me diriez plus jamais, le soir, quand je mets un baiser sur votre front: "Bonsoir, mon tuteur!"... Je ne veux pas, vous êtes mon enfant!... Allez-vous donc me quitter?

—Oui.

Le commandant Dorsanne reprit avec effort:

—Alors, Claude, il n'y a qu'une chose à faire, il faut vous marier.

—On n'épouse pas une fille sans dot.

—Avez-vous conscience de la cruauté de vos paroles ?

Elle dit avec emportement ?

—Cruelle!... moi cruelle!... mais si vous me dotiez à présent j'en mourrais de honte.

—Ne prononcez pas de paroles irréparables, mon enfant.

De plus en plus violente, elle lui cria :

—Si vous me dotiez... l'on pourrait croire que vous vous débarrassez de moi...

Un silence tomba entre eux à ces paroles; puis lentement, sans le regarder, la jeune fille se leva pour sortir; au seuil pourtant, elle se retourna; elle vit alors le commandant debout, tendre vers elle ses deux bras suppliants :

—Claude!... Oh! ma petite Claude!

Toutes les révoltes, les colères, les douleurs de la jeune fille s'anéantirent dans cet élan si tendre de ce cœur de soldat; et elle sanglota éperdument sur sa poitrine.

III

—Basti ?

—Voilà, mademoiselle.

Le plumeau sous le bras, Bastien accourut à l'appel de sa jeune maîtresse.

—Laisse ton plumeau et tes torchons, Basti, et viens causer avec moi.

—C'est que, mademoiselle Claude, Maria me disputera en revenant du marché si le bureau du commandant n'est pas fait.

—Tu la laisseras dire, Nounou.

—Ah! dame, mademoiselle Claude, si vous m'appelez "Nounou!" vous savez que je ne puis vous résister...

—C'est ce que je veux, Basti.

Et Mlle Mirande, enlevant des mains du valet de chambre, torchon et plumeau, lui dit :

—Maintenant, assieds-toi en face de moi et raconte-moi mon histoire.

Bastien, que très affectueusement Claude appelait Basti, se frotta les

mains.

—En effet, mademoiselle Claude, voilà bien longtemps que nous n'avons pas égrené le chapelet des souvenirs. Que voulez-vous que je vous raconte ?

Elle répondit, redevenue grave :

—Tout! raconte-moi tout, Basti.

A nouveau, avec une satisfaction visible, Bastien se frotta les mains.

—Eh bien! Tu commences, Nounou ?

Le domestique fit un "hem" sonore.

—Pour lors, mademoiselle Claude, cela se passait en pleine guerre de Tunisie; nous avions déjà guerroyé pas mal contre les Arabes, et je puis vous dire que le 13^e chasseurs s'était toujours comporté en brave... Ainsi.

Mlle Mirande interrompit le trop proluxe conteur.

—Non, Basti, mon histoire seulement.

Elle ajouta plus bas :

—La mort de mon père.

—Pour lors, c'est le 30 septembre qu'arrivèrent à Souk-El-Arba, les troupes qui devaient renforcer la garnison du Kef; des secours avaient été demandés par le colonel de la Roque; et la colonne de renfort à la tête de laquelle se trouvait le commandant Gerboin, se mit en marche le 1^{er} octobre et arriva sans encombre le même soir à l'ouest de Mellègue, où elle bivouaqua toute la nuit avec la plus grande tranquillité. Ces satanés burnous blancs l'avaient tenue quitte de ses embûches ordinaires. Au point du jour, la colonne quitta son campement et resta en sécurité pendant plusieurs heures; ce fut seulement vers midi que les Arabes attaquèrent les vedettes qui gardaient le défilé de Nebeur.

Le commandant Gerboin avait en vain fouillé de tous côtés et sondé la montagne, n'apercevant pas sur la côte qui aboutit au Dyr, les troupes du Kef, et ne voulant à aucun prix revenir en arrière, il se décida coûte que coûte à aller de l'avant aussi loin que possible. Traquée de tous côtés par les Arabes, en queue et sur les deux flancs, la colonne, qui s'était engagée sur les pentes du coteau du Kef, résista et tint courageusement tête aux multiples attaques.

des Arabes jusqu'à trois heures, moment auquel, arrivée près du Dyr, elle se rencontra avec les troupes venues du Kef pour la renforcer.

Le colonel de la Roque ayant été prévenu que le commandant Gerboin arrivait à Nebeur, avait rapidement fait prendre les armes à la portion mobile de la garnison pour se porter au secours du commandant.

Cette portion mobile se composait de trois compagnies du 122^e de ligne, d'un détachement du 88^e, d'un escadron du 13^e chasseurs et de deux pièces de canon de montagne. Dans l'escadron du 13^e chasseurs, mademoiselle Claude, il y avait le capitaine-commandant de Mauzé, le lieutenant Mirande, le sous-lieutenant Dorsanne et moi, Bastien qui vous parle et qui étais l'ordonnance de mon commandant, qui n'était alors, comme je vous l'ai dit, que sous-lieutenant tout frais émoulu de St-Cyr.

La colonne Gerboin, engagée dans la vallée, était en assez mauvaise situation, essuyant les coups de feu très nourris de l'ennemi qui tirait sur elle du sommet de la montagne boisée. Les Arabes n'avaient pas engagé leur cavalerie, mais ils l'avaient postée près des défilés de Bahara, prévoyant le mouvement tournant de nos troupes.

Alors, nos deux pièces de canon, allongeant leur tir, ouvrirent le feu. Mais au moment où les deux colonnes françaises allaient se rejoindre, l'ennemi reprit l'offensive en arrière de la colonne Gerboin, empêchant ainsi la jonction de nos troupes; il fallut donc changer le tir des canons qui se porta vers le Nord, harcelant l'ennemi, pendant que la colonne Gerboin pouvait enfin croiser et dépasser les troupes venues pour la renforcer, de telle sorte que nous nous trouvions former l'arrière-garde.

Nos derniers coups de canon avaient mis les Arabes en fuite; et nous n'avions jusqu'alors à déplorer que des pertes fort minimales; quand soudain votre père, le lieutenant Mirande s'affaissa sur son cheval: il venait d'être frappé en pleine poitrine d'une balle ennemie.

De suite relevé par ses hommes, le lieutenant Mirande fut couché sur une civière; il n'étais pas mort; mais une écume sanglante montait sans cesse à ses lèvres; et ce fut au prix d'horribles souffrances qu'il put être ramené au Kef, où nous arrivâmes à la tombée de la nuit.

Une longue et étroite amitié d'enfance unissait votre père au sous-lieutenant Dorsanne, et vous pouvez juger de la douleur de ce dernier à la vue de son meilleur ami frappé à mort.

A l'ambulance où il fut conduit, le lieutenant semble se ranimer un peu; mais la balle ne pouvait être extraite; et les heures et les minutes mêmes de ce malheureux officier étaient comptées et dépendaient de l'hémorragie qui ne pouvait tarder à se produire.

Nous avions alors, comme aide-major au 13^e, un bon et brave garçon; près du lit de votre père, il le soutenait, le bras passé sous les oreillers et lui disait:

«—Ne parlez pas! Ne parlez pas!

Le pauvre blessé, pâle comme une statue d'église, faisait au contraire des efforts inouïs pour prononcer quelques paroles; rassemblant ses forces, il put enfin articuler:

«—Allez me chercher le capitaine de Mauzé.

Puis, quand il nous vit tous autour de sa couche, le capitaine, son ami, le major et moi, il nous dit, s'arrêtant entre chaque mot qui sortait péniblement de ses lèvres:

«—Je suis sans famille, mais non pas seule au monde, car j'ai une fille... une petite fille qui va rester orpheline.. Sa mère est morte en la mettant au monde... Henri, mon meilleur ami, mon frère, c'est à toi que je confie ma petite Claude... Elle n'a que dix-huit mois... Promets-moi, Henri, de veiller sur elle...

Le sous-lieutenant Dorsanne sanglotait, agenouillé près du lit.

Il répondit:

«—J'élèverai ta fille, Charles, elle sera mienne; je deviendrai son père et je ne l'abandonnerai jamais, je te le jure, je t'en donne ici devant tous ma

parole d'honneur et de soldat.

Une expression de calme passa sur le visage jusqu'alors torturé de votre père, il pâlit encore et l'écume sanglante rougit encore ses lèvres; le major se pencha sur lui, pensant que tout était fini; mais le blessé ouvrit à nouveau ses yeux vitreux qu'il avait clos et reprit à voix basse et saccadée:

—J'ai voulu te parler devant le capitaine de Mauzé, Henri, afin que l'on sache bien que l'enfant était à moi et que ma pauvre petite Claude ne puisse être dans l'avenir une cause de trouble ou de chagrin pour toi. Tu trouveras dans ma cantine tous les papiers qui concernent ma fille... Mon capitaine, venez me serrer la main, car la mienne est si faible qu'elle ne peut plus se tendre vers vous... major, merci de vos bons soins... Bastien, est-ce toi qui pleure, mon pauvre vieux?

Ah! mademoiselle Claude, quand je pense que si près de la mort, votre père ne m'a pas oublié, j'en ai encore le coeur qui me chavire.

J'ai répondu:

—Mon lieutenant, moi aussi j'aimerais la petite, et si après mon service mon lieutenant veut me garder: foi de Bastien, je serai comme qui dirait sa nourrice à la petiotte; les enfants, ça me connaît, j'ai dix frères et soeurs plus jeunes que moi.

Le lieutenant Mirande me dit encore:

—Merci, Bastien.

Puis à votre tuteur:

—Prends-moi, Henri, c'est dans tes bras que je veux mourir... et souviens-toi!...

En effet, comme s'il eût attendu d'être sur la poitrine de son ami pour rendre le dernier soupir, nous le vîmes pâlir... pâlir... un flot de sang s'échappa de sa bouche: cette fois-ci, tout était bien fini...

A cet endroit de son récit, Bastien s'arrêta; depuis quelques instants, Claude pleurait silencieusement; et sans doute, la douleur de la jeune fille parut à Bastien plus grande qu'elle n'avait été jusqu'alors en l'entendant raconter les événements passés, car il dit:

—Mademoiselle! mademoiselle! calmez-vous, je ne vais plus continuer si vous pleurez de la sorte.

—Si, si, continue Bastien.

—C'est que je ne sais pas si je dois ainsi remuer votre coeur?

—Je le veux, continue.

—Eh bien! mademoiselle, je ne vous raconterai pas la fin de la guerre de Tunisie; vous la connaissez aussi bien que moi; mais je vous dirai que nous eûmes la chance de faire partie de l'escadron qui le premier rentra en France. Au lieu de rejoindre notre ancienne garnison de Lunéville, nous étions envoyés à Auch. Mon jeune chef, qui avait gagné là-bas ses galons de lieutenant sans changer de régiment, demanda de suite un congé pour aller vous voir; et nous partîmes tous deux un beau soir pour Montrevert, un petit village de Meurthe-et-Moselle, où vous étiez en nourrice et où nous débarquions le lendemain matin.

Ah! pauvre chère petite mignonne que vous étiez! Si frêle! Si pâle! Si chétive!

Dix-huit mois! On vous en donnait à peine sept ou huit! Elle ne devait pas vous donner gras à têter, votre nourrice et il était grand temps de vous enlever de cette chaumière où l'on vous laissait mourir de faim.

Mon lieutenant eut vite pris une décision; il prévint le maire, remplit les différentes formalités indispensables, et, le même soir, mademoiselle Claude, nous vous emmenions au régiment. J'avais acheté du lait et un biberon, car vous étiez si faible, si délicate, que vous n'étiez pas fichue de boire au verre; et puis, un biberon, c'était plus commode pour moi, vous comprenez... Et j'ai été vraiment votre nourrice.

Il faut aussi que je vous explique que j'étais de la chasse; mon lieutenant cependant m'avait gardé à son service comme valet de chambre; beaucoup à cause de vous, mademoiselle Claude; bien que fort riche et presque sans famille, le lieutenant Dorsanne eût sans doute organisé sa vie de tout autre façon s'il n'avait pas eu votre tutelle.

Ce n'était pas une petite affaire pour

deux hommes qu'une fille à élever ! Vous étiez si mignonne, si apprivoisée, que tous les officiers du régiment défilèrent vous voir dans la petite maison que nous habitons.

Ah ! vous aviez été si vite métamorphosée à notre cuisine ! Vos joues devenaient roses et rebondies, vous jachiez, vos petites jambes essayaient de se tenir debout ; bref, nous étions tous un peu fous de vous... Cependant, nous ne pouvions guère songer, mon lieutenant et moi, à vous élever comme il le fallait ; Mme de Mauzé s'occupait de chercher une bonne ; mais ces filles ne valaient rien ! Il en passa bien une dizaine à la maison, toutes plus mauvaises les unes que les autres ; enfin, Maria fut arrêtée pour votre service particulier : celle-là était une brave fille, un peu bourrue, un peu grognon ; bonne tout de même puisque je l'ai épousée. Elle vous a bien soignée, mademoiselle Claude, mais, voyez-vous, ça ne fait rien, votre vraie nourrice, allez, c'est moi !

—Oui, c'est toi, mon bon Basti.

—Alors, mademoiselle Claude, vous avez vécu comme un petit soldat ! Vous grandissiez au milieu des uniformes, vous connaissiez toutes les sonneries du quartier, vous battiez des mains quand passait l'étendard ; et dès que vous avez pu causer, je vous ai appris à crier bien fort : "Vive la France !"

Que vous étiez jolie et aimante, mademoiselle ! Je vous vois encore, lorsque mon lieutenant rentrait le soir, courir à sa rencontre de toute la vitesse de vos petites jambes ; il vous prenait dans ses bras, vous emmenait dans son bureau, et vous gardait longtemps sur ses genoux, votre petite tête brune bouclée appuyée sur sa poitrine ; il vous racontait des histoires ; et bien souvent le sommeil venait fermer vos yeux pendant qu'il vous tenait dans ses bras. Ah ! il n'a pas failli à sa promesse, il vous a aimée et vous aime comme le meilleur et le plus tendre des pères ! Que de nuits il a passées penché sur votre petit lit quand vous étiez malade ! Tenez, vous ne saurez jamais tout ce qu'il vous a sacrifié, mademoi-

selle Claude ! Il y a pourtant une chose que je ne vous ai jamais racontée et que je vais vous dire aujourd'hui.

—Quoi donc, Basti ?

—Votre tuteur était capitaine, vous aviez une douzaine d'années et nous étions en garnison dans l'Est, à Nancy.

—Eh bien ! que s'est-il passé ?

—Attendez, je vais vous le dire : en devenant capitaine, votre tuteur changea de régiment et passa aux hussards ; depuis quelques années déjà, les hussards de la vie de garnison vous avaient séparés de M. et de Mme de Mauzé ; et cette séparation fut, je le crois, mademoiselle, votre premier grand chagrin.

—Oui, je me souviens, j'eus une véritable crise de désespoir ; aussi, ma joie fut-elle grande il y a trois ans, quand ce hasard de la vie militaire dont tu parles, nous fit revenir dans le régiment que commandait le colonel de Mauzé... Mais que voulais-tu dire, Basti ?

—Ceci, mademoiselle Claude que le commandant vous a sacrifié une belle jeune fille qu'il aimait et dont il était aimé ; il a renoncé à ce mariage pour n'être exclusivement que votre père. Cela est vrai comme la vérité ! La jeune fille qu'il désirait épouser ne voulut pas admettre qu'il vous gardât près de lui ; et il n'a pas hésité. Il s'est bien un peu brisé le cœur, je pense, mais quand même vous l'avez emporté et il ne se mariera jamais.

Claude répéta :

—Jamais !... Quelle était cette jeune fille ?

Bastien hésita.

—Allons, tu peux dire.

—Aussi bien, depuis longtemps elle est mariée... c'était Mlle d'Oroze.

—Mlle d'Oroze ! Cette jolie blonde ?

Elle murmura :

—Oui, il doit aimer les blondes !

—Mademoiselle Claude, j'ai encore quelque chose à vous dire... à vous demander... C'est peut-être indiscret ; mais vous avez un gros chagrin ? Votre vieux Basti voit bien cela ; on ne trompe pas les yeux d'une nounou, allez !

—Oui, j'ai du chagrin.

—Et vous ne pouvez pas me le dire ?

Je ne puis donc pas vous être utile?

—Non, hélas!

Bastien reprit son plumeau.

—Ça me fait bien de la peine de savoir que vous en avez.

—Tu l'apprendras à quelque jour, mon pauvre Basti.

Soudain, une voix grondeuse se fit entendre, qui les fit tressaillir tous deux :

—Bastien! Bastien! où es-tu? Le bureau du commandant n'est pas fait! Fainéant, va!

Et Maria, faisant interruption dans la pièce où se trouvaient Mlle Mirande et son mari, s'arrêta pétrifiée en leur voyant à tous deux des larmes aux coins des yeux.

—Allons bon! le vaurien de Bastien vous a encore raconté des histoires émouvantes! Aussi, pourquoi l'écoutez-vous, mademoiselle Claude?

—Ne le grondez pas Maria, c'est moi qui l'ai voulu.

Laissant le ménage se mettre d'accord, la jeune fille remonta dans sa chambre attendre l'heure du déjeuner.

—Et puis après, quoi?... quand tu resteras là me regarder, dit Maria, bourrue.

Bastien dédaigna de répondre: il se gratta le front et murmura pour lui seul:

—Il y a quelque chose!... je ne sais pas ce que c'est... Mais pour sûr, il y a quelque chose!

IV

Le déjeuner s'achevait silencieux, et Bastien, qui habituellement remplissait ses fonctions avec la loquacité commune aux serviteurs que vingt années de service ont rendu familiers, Bastien lui-même, gagné par la contrainte qui pesait sur le commandant et sa pupille, n'avait pas ouvert la bouche et avait accompli sa besogne journalière avec le mutisme le plus absolu.

Lorsqu'il fut passé dans son bureau où chaque jour Claude lui servait son café, le commandant Dorsanne alluma un cigare et regarda évoluer la jeune fille.

Gracieuse, elle allait et venait dans la pièce; plus séduisante encore dans sa longue robe blanche d'intérieur qui l'enveloppait de ses plis vagues et onduleux: elle versa le café dans une tasse, le suça et vint l'apporter à son tuteur avec son sourire des meilleurs jours; et lui, qui s'angoissait à la pensée de la scène de la nuit, lui dit:

—Claude!... ma chérie?..

Elle l'interrompit, présentant une nouvelle explication pénible:

—Non, ne me dites rien, mon cher tuteur, rien! J'ai beaucoup réfléchi... et veux réfléchir encore.

—Claude, je lis dans vos yeux limpides que vous avez pris une irrévocable résolution.

Elle secoua négativement la tête.

—Détrompez-vous... Je vais aller chez Mme de Mauzé, vous savez?

—Je le sais, mon enfant, puisse-t-elle toucher votre coeur... mieux que je n'ai pu le faire.

La jeune fille vint s'asseoir près du commandant.

—Je voudrais le mettre à nu, ce coeur que vous accusez, afin que vous puissiez y lire; il est si plein de tendresse et de reconnaissance pour vous, qu'aucun sentiment étranger ne saurait y trouver place. Je savais que vous m'aimiez, mon cher tuteur; mais depuis la nuit dernière je me suis rendue compte combien cette affection est immense, et j'en suis si profondément émue, que je ne puis que bien imparfaitement vous le dire.

—Alors, vous ne me quitterez pas, ma petite fille?

—Le sais-je!... Mon tuteur, est-ce à cause de moi que vous ne vous êtes jamais marié?

—Voilà une étrange question, enfant!

—Vous avez bien dans votre vie aimé une femme que vous avez eu le désir d'épouser?... avouez-le... et... c'est à cause de moi, n'est-ce pas?

Un triste sourire passa sur les lèvres d'Henri Dorsanne.

—Qui vous a si bien renseignée, Claude? Et puis, qu'importe... Tout cela est passé, maintenant je suis vieux.

—Vieux! dit Claude avec indignation, vieux! Vous êtes plus jeune que tous les jeunes du régiment.

—Avec mes cheveux blancs?

—Vous êtes très beau, mon tuteur.

— Merci!... quoiqu'il en soit, je mourrai dans la peau d'un vieux garçon.

—Mais, vous pourriez vous marier encore, et, je dis cela... parce que, si je vous quitte, vous serez bien seul.

La jeune fille s'arrêta, car sa voix devenait tremblante.

—Je serai seul, voilà tout!... je n'aime aucune femme au point de l'épouser.

Joyeusement elle dit:

—Vrai!

Répondant à ses propres pensées plutôt qu'à sa pupille, Henri Dorsanne murmura:

—Si... une, peut-être...

—Alors?

—Alors... c'est elle... mais, que vais-je vous raconter là, Claude; allez plutôt vous habiller pour aller voir Mme de Mauzé.

Câlinement, la jeune fille s'approcha du commandant.

—Je vous aime bien, moi, vous savez!

Un peu d'amertume perça dans la réponse de l'officier.

—Oui, je sais, Claude, vous m'aimez comme un père.

Interdite, elle se leva.

—Comme un père!... je ne sais pas, je n'ai pas connu mon père! Mais je vous aime comme le plus loyal, le plus dévoué, le plus fidèle, le plus tendre des amis; et ma reconnaissance seule égale cette affection.

Elle se pencha vers lui pour qu'il lui mit un baiser au front.

—A ce soir, enfant chérie.

—A ce soir, mon cher tuteur.

Resté seul, le commandant s'assit à son bureau le front pensif: et des minutes passèrent très lourdes sur ses pensées de plus en plus troublantes.

Tout à coup, il leva les épaules d'un geste de fatigue et de mépris; et il dit à mi-voix:

—On se croit un homme fort, résistant et le choc d'une petite main aimée

peut vous tordre le coeur et vous causer une souffrance à hurler!... Et voilà notre virilité!

Il songea encore:

—“Je l'ai faite e qu'elle est: j'ai pétri son coeur, son intelligence; elle est bien mienne; et elle part!... car elle va partir, je le sais... Et dans quelques jours, elle sera aussi lointaine de moi qu'une étrangère... Voilà le résultat des années de dévouement et d'amour!... Elle part!... Est-ce que je l'aime?... Oui, puisque tous mes nerfs se crispent et se tendent à la seule pensée de la perdre!... Et elle?... Elle...”

Ah! la pauvre enfant! Pour elle, je suis le vieil ami, celui auquel un beau matin ou un beau soir elle viendra dire de sa petite voix câline: “J'aime!” Et à celui qui m'aura pris son coeur, je donnerai ma joyeuse fauvette! Je l'aime! Voilà le résultat de mon oeuvre! Il conclut:

—Toute la raison est impuissante contre l'amour, qui est la plus grande force du monde.

Or, pendant qu'Henri Dorsanne philosophait et argumentait contre son propre coeur, que Claude s'habillait pour se rendre chez Mme de Mauzé, cette dernière, enfermée dans sa chambre avec le colonel, avait avec lui un entretien dont la jeune fille et son tuteur faisaient tous les frais.

—Pour conclure, disait le colonel de sa voix brève, je ne vois qu'une manière de sortir de cette impasse: le mariage de Claude.

—Ou son départ.

Le colonel de Mauzé eut un geste de réprobation, car il avait pour Mlle Mirande une grande affection.

—Son départ! Pauvre petite!... vous n'y pensez pas!

—Au contraire, j'y songe très sérieusement.

—Voyons, ce n'est pas possible que Claude n'ait pas un peu d'affection pour René d'Arthenay?

—Elle en a, je crois, une grande, mais elle ne l'épousera jamais.

—Au diable! les femmes les plus simples sont parfois les plus compliquées; elle l'aime et elle ne veut pas l'épou-

ser!...

Comment expliquez-vous cela, chère amie?

—Très simplement, en vous disant que l'amitié n'est pas l'amour.

—Et Claude!

—Ne se mariera que par amour.

—Je vois encore une solution, moi.

—Laquelle?

—Que Dorsanne épouse sa pupille.

—Vous y avez donc songé?

—Souvent, et vous aussi, j'en suis sûr?

—Oui, j'ai pensé, depuis quelque temps surtout, que ce mariage serait le moyen indiqué pour trancher une situation pénible et impossible à se prolonger actuellement.

—Le commandant aime sa pupille, et tout aveugle que je suis, prétendez-vous pour ces sortes de choses, j'y ai vu clair.

—Oui, mais Claude?

—Ah! voilà, Claude!... c'est à vous de la confesser, chère amie, puisqu'elle doit venir nous voir.

Un léger coup frappé à la porte interrompit les deux époux.

Un ordonnance se présenta.

—Mademoiselle Mirande demande si madame peut la recevoir?

—Certainement, faites monter ici Mlle Mirande.

Elle entra de son pas vif et léger; et de suite releva sa voilette, découvrant son visage expressif, sur lequel transparaissait encore un peu du trouble de la matinée; ses yeux, qui avaient tant versé de larmes au récit de Bastien, étaient légèrement rougis; aussi, quand après avoir reçu un baiser de Mme de Mauzé, elle s'approcha du colonel, celui-ci prit la tête de la jeune fille dans ses mains et la tourna en plein jour.

—Pourquoi Claudinette a-t-elle pleuré?

—Claudinette a pleuré parce qu'elle n'est pas raisonnable, colonel, et qu'elle a fait ce matin raconter à Basti les histoires du passé: histoires trop connues et qui ravivent cependant toujours une douleur.

—Petite Claude, à votre âge, ce n'est pas du passé que l'on doit vivre, mais

du présent et de l'avenir.

Elle répondit, devenue plus grave:

—C'est pour cela, colonel, que je suis venue voir aujourd'hui ma protectrice et ma meilleure amie, Mme de Mauzé.

—Je vous laisse donc ensemble; écoutez ma femme, Claude, sans parti pris, et dans toute la sincérité et la loyauté de votre esprit.

—Cela, je vous le promets, colonel.

Lorsqu'elles se trouvèrent seules, Mme de Mauzé prit de suite la parole.

—Je vous ai fait monter ici dans ma chambre, mon enfant, afin que nous ne soyions pas dérangées puis, il m'a semblé que vous m'ouvriez mieux votre cœur dans l'intimité fermée de cette pièce, où je ne reçois presque jamais.

Claude poussa un soupir et répondit:

—Vous savez bien, madame, que vous êtes ma seule grande et respectable amie, à laquelle je n'ai jamais rien caché.

—Alors, mignonne, dites-moi vos pensées depuis hier, ou plutôt depuis cette nuit.

—C'est vrai, quelques heures seulement se sont écoulées depuis le bal, et ces heures m'ont paru à moi une immensité.

—Qu'avez-vous fait, mon enfant?

—En rentrant tout d'abord, j'ai eu une explication avec mon tuteur, et...

—Et?

—J'ai prononcé, je crois, d'irréparables paroles... Je l'ai fait souffrir!... Tant souffrir!

—Pourquoi, Claude?

—Parce qu'il le fallait, madame; et ce qu'il y a de plus irréparable que mes paroles, ce sont celles qui m'ont flétrie cette nuit!

—Claude! esprit passionnel et exalté, comme vous exagérez les choses!

—Non, je n'exagère rien, madame, la calomnie a fait son chemin, elle s'est répandue à droite, à gauche, de tous côtés, et il serait aussi impossible de rattraper toutes ces paroles menteuses, que de vouloir retrouver un paquet de plumes légères dispersées par le vent. Quoique vous fassiez, je suis et resterai toujours une jeune fille discréditée.

—Ma chère petite, il faut ignorer votre nature loyale pour ajouter foi aux vilains propos jetés sur vous : vos amis n'en croiront jamais rien.

—Mes amis, dit amèrement la jeune fille ; mais les autres !... J'ai peu d'amis et l'on ne vit pas exclusivement avec eux.

—Claude, après votre départ du bal, j'ai longuement causé avec René d'Arthenay ; il m'a de nouveau exprimé le grand désir qu'il a de vous épouser ; il voudrait vous rendre heureuse... Il vous aime... Epousez-le, Claude ; avec René, vous aurez la sécurité de la vie entière ; le repos du coeur... Epousez-le.

—Non, madame, non, si je me marie un jour, j'épouserai mon mari par amour... Et je vous le répète, je n'aime pas M. d'Arthenay.

La colonelle regarda Mlle Mirande et lut sur son visage volontaire que toute insistance serait superflu et inutile ; cependant, une question lui brûlait les lèvres, qu'elle n'osait formuler ; en hésitant un peu, elle dit :

—Ma chère enfant, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Eh bien, sondez votre coeur et dites-moi, n'y a-t-il pas en lui une affection cachée ? Vous n'aimez pas le lieutenant d'Arthenay, soit ; mais en aimez-vous un autre ?

—Non, madame.

—Il est parfois difficile de lire en soi ; ma petite fille, réfléchissez : parmi les hommes qui vous entourent... même... moins jeunes que René d'Arthenay, aucun ne vous occupe ?

Etonnée, la jeune fille répondit :

—Aucun... Je vous jure que je n'aime personne... Et si je m'en vais, je ne regretterai que vous, madame, le colonel, et par dessus tout, mon cher et bien-aimé tuteur... puis aussi mon pauvre Basti !

—Pourrez-vous ainsi abandonner le commandant sans remords, Claude ?

—Je le quitterai, brisée de la peine que je lui ferai ; mais vous savez bien, madame, qu'il faut que je parte.

L'accent de Mlle Mirande était sincère ; la comtesse de Mauzé sentit que dans cette voix profonde, troublée par

le chagrin, ne perçait aucun émoi ; elle n'insista plus, comprenant que la jeune fille ne lui avait rien caché. Claude répéta :

—N'est-ce pas qu'il faut que je parte ?

—Je commence à le croire, mon enfant.

—Alors, vous voudrez bien, madame, vous occuper de me chercher un asile, une situation où je puisse librement et honnêtement gagner ma vie... J'aimerais à partir à l'étranger ; je parle, vous le savez, l'anglais et l'allemand également bien... voulez-vous vous occuper de moi, madame ?

—Oui, certainement.

—Et dans le plus bref délai possible.

—De suite.

Claude se leva.

—Je vous remercie, madame, de votre intérêt et de votre très grande bonté dont j'ai toujours senti le rayonnement dans ma vie ; dès les premiers souvenirs de ma toute petite enfance, je revois votre visage si doux me sourire ; et vous êtes l'unique femme dont les paroles de tendresse ont fait battre mon jeune coeur.

—Nest-ce pas naturel, Claude ? Le colonel et moi, aimions et estimions votre père ; sa mort prématurée vous a faite un peu notre fille... Enfin, je n'ai pas eu d'enfants et je vous aime comme telle.

—Je le sais, madame, vous avez été toute ma famille avec mon tuteur.

—Oui, vous êtes véritablement notre petit enfant de troupe... Vous souvenez-vous qu'on vous appelait ainsi au régiment ?

—Je n'ai rien oublié ; toutes ces bonnes choses vécues vivent en moi.

Gagnée par l'émotion qui se manifestait chez Mlle Mirande, Mme de Mauzé l'embrassa et lui dit :

—Eh bien, ma chérie, puisque vous êtes un peu ma fille, au lieu de partir, si je vous gardais près de moi ?

Des larmes jaillirent des yeux de Claude.

—Oh ! madame ! madame ! ne me demandez pas cela ! Et lui, mon tuteur ?... Jamais je ne lui ferais ce chagrin.

—C'est vrai, mon enfant ! C'est vrai !

—Et tenez, madame, encore une faveur : parlez au commandant, car pour moi, nos derniers entretiens m'ont brisée. J'aurais peur de céder à sa douleur, et je ne puis plus rester chez lui : voulez-vous le lui faire comprendre ?

—Oui, ma pauvre chérie.

—Adieu et merci, madame

—Au revoir, Claude, vous êtes une courageuse.

Et la jeune fille partit à travers les rues de la petite ville, l'âme endeuillée sous ce soleil de mars, qui accrochait aux balcons des croisées ses premiers rayons de lumière et de gaieté.

V

Les rues étaient pleines d'ombre. A travers les volets clos des maisons, on percevait de faibles rumeurs, derrière les vitres des cafés s'agitaient des silhouettes d'êtres assoiffés de boissons, de jeu, de passions ou de désirs quelconques ; et la vie était derrière ces volets clos, ces vitres fermées, tandis que dans l'allongée des rues désertes, planait le silence : le silence étouffant comme la mort.

Et dans cette nuit d'avril, sans lune, deux êtres marchaient côte à côte ; c'était Claude et le commandant Dorsanne.

La jeune fille devait partir le lendemain pour la Suisse et elle avait désiré refaire à la nuitée au bras de son tuteur et dans toutes les affres douloureuses d'un départ prochain, la promenade si souvent et si gaiement faite jadis dans les radieux clairs de lune de printemps.

Ils marchaient sans parler, et instinctivement se rapprochaient : la jeune fille passa son bras sous celui de l'officier et se serra frissonnant contre lui ; mais ce rapprochement laissa leurs âmes distantes et séparées ; depuis quinze jours que le départ de Claude était décidé, un grand brisement s'était fait en eux, qui rendait lointains l'un de l'autre leur coeur et leur esprit ; ils le sentaient irrémédiablement, sans vouloir rien faire pour les rapprocher.

Ils sortirent de la petite ville et er-

rèrent dans la campagne où de grands peupliers s'estompaient en brouillard sur la berge de la rivière, une plaine étendait sa terre brunie, qui paraissait sans limite dans le mirage du soir, quand soudain le vent balaya les ténèbres dans le ciel ; et la lune versa sur tout l'horizon une clarté douce et reposante.

Ils s'arrêtèrent ; et le commandant regarda le visage de sa pupille, cet extraordinaire visage aux yeux immenses, où il lut avec l'angoisse de la séparation, la crainte et le vertige de l'inconnu où elle allait tomber.

Tout le flot de paroles qu'il sentait bouillonner dans son coeur se glaça sur ses lèvres devant cette face torturée.

Il dit seulement :

—Claude, mieux vaudrait rentrer, je vous sens trembler sur mon bras ; ces nuits de printemps sont froides, et puis vous partez demain matin ; ménagez vos forces.

Elle répondit :

—Oui, rentrons.

Comme deux êtres mortellement blessés, ils reprirent le chemin de Chérisy, longèrent la même route, traversèrent les mêmes rues étroites où un peu plus d'ombre était descendue ; puis leur maison leur apparut toute blanche, tache pâle au milieu de la brume.

Pensif, Henri Dorsanne s'arrêta à la contempler :

—Qu'elle sera grande désormais pour moi seul !

Un petit sanglot de Claude lui répondit : et une fois encore l'aveu mourut sur ses lèvres.

A quoi bon troubler cette jeune âme, meurtrir ce coeur de vierge qui n'avait rien compris, et que la séparation prochaine n'avait ni ouvert ni fait palpiter.

Déjà, dans l'antichambre, les malles étaient descendues ; et le commandant tourna la tête pour ne pas voir ces caisses closes ainsi que des cercueils, qui recélaient entre leurs planches, tout ce qui vêtirait et parerait loin de lui sa petite aimée.

La jeune fille s'approcha et lui tendit son front :

—Bonsoir, mon cher tuteur.

—Bonne nuit, Claude, dormez en paix une dernière fois sous mon toit!... Couchez-vous vite, ma petite fille, demain la journée sera fatigante et rude, nous partons pour Paris de grand matin.

—Et vous, mon tuteur, n'allez-vous pas dormir?

—Tout à l'heure, un travail encore à faire; quelques instants dans mon bureau, puis je monterai.

—Alors, à demain.

—A demain, Claude.

Une crispation pénible serra la gorge de Mlle Mirande lorsqu'elle entra dans sa chambre de jeune fille, cette chambre où tant d'heures charmantes, tant de nuits paisibles s'étaient écoulées, lui parut morne et déserte, sa personnalité ne s'y reflétait déjà plus, car elle avait enlevé tous ses bibelots préférés: tableaux, vases de fleurs, portraits, etc., ces mille riens futiles qui peuplent de souvenirs et de rêves les lieux que nous habitons.

Tout cela maintenant était enfermé dans les grandes malles sévères et irait parer la chambre nouvelle de la petite exilée.

Claude, avec un frisson découragé, se mit au lit et s'endormit dans un sanglot; tandis qu'à l'étage au-dessous d'elle, le commandant, dans son bureau, assis la tête dans ses mains, prostré dans la même idée lancinante ainsi qu'une douleur physique songeait:

—Elle va partir! Elle va partir!

Mme de Mauzé avait tenu parole à Claude Mirande, avec toutes les délicatesses d'une amie tendre et dévouée, elle avait préparé Dorsanne à l'inévitable séparation: la tâche, d'ailleurs, avait été facile, avec un homme de la trempe du commandant, dont le devoir et l'honneur étaient la base de toute l'existence; le colonel et Mme de Mauzé n'avaient pu qu'admirer la grande âme de l'officier qui, après avoir donné et sacrifié sa vie à sa pupille, lui sacrifiait encore l'amour profond et fidèle de son coeur. Il savait que l'affection de Claude, si grande fût-elle, n'avait rien de commun avec celle qu'il lui por-

taut; mais par un reste de faiblesse touchante chez cet homme fort, il s'en était ouvert devant le colonel et sa femme.

—Claude ne m'aime pas, vous l'avez bien compris, madame?

La comtesse répondit:

—Non, commandant, Claude ne vous aime pas, comme une femme doit aimer son mari, son affection pour vous, cependant, est bien tendre, elle vous aime d'une amitié reconnaissante et passionnée.

—Rien de plus?

—Non, j'ai sondé son coeur.

—Enfin! que diable! Dorsanne, dit le colonel, épousez-la... ce ne sera pas la première jeune fille qui entre de la sorte en ménage... Et puis, l'amour!... l'amour!... il viendra, mon cher... J'ai bien envie de lui parler, moi, à cette petite!

—N'en faites rien, mon colonel, posséder Claude sans posséder son coeur, me serait plus cruel que de la voir partir: si j'avais tendu la main à ma pupille, elle y eut mis la sienne, loyalement, grandement, pour l'infinie reconnaissance qu'elle m'a vouée... Cela ne me suffit pas, mon colonel, je la veux toute, ou je ne la veux pas du tout.

—Ah! mon pauvre Dorsanne, comme vous comprenez mal la vie!

—Peut-être! Et je suis, croyez-le bien, le premier à en souffrir.

Ce fut, à la suite de cette conversation décisive pour l'avenir de Mlle Mirande, que la comtesse de Mauzé se mit activement à lui chercher une situation; par des amis, elle trouva pour la jeune fille une place de demoiselle de compagnie en Suisse, les attributions de cette charge étaient douces et peu nombreuses.

Fraulein Rosenberg, la fille du grand banquier autrichien, installé depuis longtemps à Bâle, cherchait une compagne: souffreteuse, un peu estropiée, Lina, âgée d'environ trente ans, avait renoncé au mariage; sa santé devenue très précaire ne lui permettait plus d'aller dans le monde qu'à de très rares échappées; elle désirait donc avoir près d'elle une jeune fille de bonne fa-

Pour la Patrie

mille, de préférence une Française, avec laquelle elle put faire de la musique, lire, se promener, voyager; une compagne enfin, avec laquelle elle sympathisât assez, pour en faire une amie fidèle, une sorte de soeur d'adoption.

Il y eut un grand nombre de lettres échangées entre Chérizy et Bâle, des photographies envoyées. Enfin, après de nombreux et rapides pourparlers, le départ de Claude pour la Suisse fut résolu.

Alors, commença pour Mlle Mirnade toute une série de jours pénibles et douloureux, précédents inévitables de son changement de situation.

Dès que la résolution de la jeune fille fut connue au 20^e hussards, les visites affluèrent chez la colonelle de Mauzé, qu'on savait étroitement liée avec le commandant Dorsanne et sa pupille.

Avec le tact qui la caractérisait, pour toutes les questions, elle eut à peu près la même réponse :

— Claude ne désirant pas actuellement se marier, son tuteur le premier, et nous-mêmes, le colonel et moi, avons jugé bon, pour cette grande enfant qui est un peu nôtre, de la sortir momentanément du milieu où elle se trouve et qui lui a créé ces mois derniers une situation difficile. Claude, d'ailleurs, ne s'éloigne que pour fort peu de temps, et dès son retour, son avenir, nous l'espérons tous, sera fixé.

Cela était dit d'une façon tellement nette et tranchante, que toute la curiosité des uns et des autres dut s'en contenter, sinon s'en trouver satisfaite.

On se retourna donc vers Claude, mais là encore, curieux et indifférents se heurtèrent à une froideur si hautaine et si fermée, que toute instance eût été indiscreète et par cela même devenait impossible.

Une visite cependant remua profondément la jeune fille : celle du lieutenant d'Arthenay ; il se présenta chez le commandant Dorsanne l'avant-veille du départ de Claude, alors que brisée par les adieux qu'elle avait échangés

tout le jour, elle était en proie à un lent découragement.

Le jour commençait à baisser ; et dans la pénombre qui ouatait le petit salon de Claude, l'officier ne remarqua pas tout d'abord l'émotion de Mlle Mirnade ; mais quand elle fut debout et qu'elle lui tendit la main, il vit ses yeux habituellement si clairs, troublés de larmes.

— Mademoiselle, suis-je importun ? Désirez-vous que je me retire ?

— Non, monsieur d'Arthenay, non, votre visite me fait plaisir. Ne faites pas attention à mes pleurs.

Elle ajouta, en tournant la tête pour qu'il ne la vit pas rougir de son léger mensonge :

— Je suis... un peu nerveuse, aujourd'hui, excusez-moi.

Désignant un siège au lieutenant :

— Asseyez-vous, monsieur, vous venez me dire adieu, je suppose !

— Oui... mademoiselle Claude, je viens vous dire adieu ; et puis encore ceci : que vous avez en moi un ami véritable et à toute épreuve : le saviez-vous ?

— Je le savais, monsieur.

— Vous avez plus qu'un ami, le savez-vous aussi ?

— Ah ! lieutenant, ne revenez pas sur des choses réglées entre nous, vous me feriez inutilement souffrir.

— Pourtant, mademoiselle, il faut que je vous dise encore que j'ai tellement foi dans votre loyauté et votre droiture, que j'accepterais votre amitié affectueuse en échange de mon amour profond, si vous consentez à devenir ma femme.

— Non, monsieur d'Arthenay, je ne serais plus ni loyale ni droite si je mettais ma main dans la vôtre... Je vous aime... tenez, comme un grand frère.

— En êtes-vous bien sûre ?

Elle inclina la tête.

— Oui, bien sûre ; et vous méritez d'être mieux aimé que par Claude.

— Mais, si c'est Claude que j'aime.

Elle eut un soupir.

— Vos paroles me font mal !

Il se leva.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, mais en quelque lieu que je soie, souvenez-vous bien que sur un signe, un appel de vous, je reviendrai.

Elle dit :

—Merci, je ne l'oublierai pas.

Un baiser sur la petite main tendue vers lui, et le lieutenant d'Arthenay disparut.

Et Claude, s'enfonçant dans une grande bergère, reprit son rêve douloureux.

Ce fut sous un ciel gris des brumes argentées du matin, que Mlle Mirande quitta la maison du commandant : prête longtemps à l'avance, la jeune fille, après un repas sommaire, attendait dans l'antichambre la voiture qui devait l'emmener à la gare avec son tuteur.

Debout près de ses bagages, grandie dans ses vêtements sombres, elle restait muette et figée dans l'étreinte suffocante des dernières minutes qui s'enfuyaient, rapprochant avec une précision mécanique le moment du départ.

Affalé sur un banc, Basti pleurait telle qu'une fontaine, et Maria, plus forte, plus maîtresse d'elle-même, essuyait fréquemment et rapidement du revers de sa main sèche, ses yeux rougis où montaient des larmes.

Le roulement de la voiture mit sur pied Bastien.

—Ah ! mademoiselle Claude, c'est donc fini ?

Le pauvre garçon ne put aller plus loin et enfouit sa tête dans son tablier bleu.

Très émue, Claude lui dit :

—Ma chère Nounou, je ne serai pas perdue ! Tiens, embrasse-moi comme lorsque j'étais petite... Vous aussi, Maria, et ne le grondez pas trop, je ne serai plus là pour le défendre.

Le commandant parut dès que la voiture fut à la porte.

—Eh bien, ma petite Claude, si nous ne voulons pas manquer le train...

La jeune fille jeta un dernier regard autour d'elle, voulant emporter dans ses prunelles la vision des choses

familiales au milieu desquelles elle avait vécu tant d'heureuses années : de grosses larmes qu'elle ne put retenir roulèrent sur ses joues.

—Claude ! Claude ! dit l'officier, ma petite Claude, il est temps encore...

Mais ayant déjà secoué cette faiblesse passagère, elle lui répondit :

—Partons !

D'un pas ferme, elle descendit le perron de la maison, monta en voiture, suivie de son tuteur, fit un dernier signe d'affection à Basti et à Maria ; et quelques minutes plus tard, Mlle Mirande descendait à la gare, franchissant la première étape de sa nouvelle destinée.

Chérizy n'est distant de Paris que d'une cinquantaine de kilomètres ; il fallut donc une heure environ aux voyageurs pour atteindre la grande ville.

Après un rapide déjeuner auquel le commandant et Claude touchèrent à peine, ils se firent conduire à la gare de l'Est, Henri Dorsanne voulant mettre lui-même sa pupille en wagon et ne la quitter qu'à la dernière minute.

Quand ils pénétrèrent dans le vaste hall débordant de gens affairés et pressés, d'employés roulant les colis, bousculant les voyageurs, devant les murailles tapissées d'affiches multicolores, criblées de noms étranges et lointains, dans le flot du populo grouillant et tapageur, une lourde tristesse pesa sur eux ; et le cœur plein de paroles d'affection et d'angoisse, ils ne surent plus les exprimer ; et leurs lèvres ne s'ouvrirent que pour des banalités et des recommandations puérides.

—Claude, vous n'aurez pas froid, au moins ?

—Non, mon tuteur.

—Vous n'avez rien mangé, mon enfant, il faudra prendre quelque chose en route.

—Oui, soyez tranquille.

—Vous n'arriverez que pour le dîner, j'espère qu'on sera au-devant de vous, Claude ?

—Sûrement, c'est convenu, ne vous tourmentez pas.

Ils passèrent sur les quais ; et là, encore, l'angoisse de l'officier se fit intense ; devant le train en partance composé exclusivement de wagons étrangers, il avait l'impression plus aiguë de l'exil de sa petite aimée.

Dix minutes les séparaient du départ, il monta dans le compartiment près d'elle et lui prit les deux mains.

—Ma chérie, une dépêche de suite, n'est-ce pas?... puis une lettre.

—Oui, mon tuteur, de suite.

—N'allez pas oublier, Claude ?

Elle le regarda de ses grands yeux attristés.

—Oublier !

—Oui, je suis fou de vous dire cela ! Enfin, mon enfant, si vous vous ennuyez, si vous êtes mal, là-bas...

—Je reviendrai vers vous, mon grand et cher ami.

—Claude, j'aime quand vous m'appelez ainsi.

—Mais ce n'est pas respectueux, peut-être ?

—J'aime mieux votre affection que votre respect.

—Vous avez l'un et l'autre, mon tuteur.

Les employés circulaient, fermant les portières, hâtant les voyageurs retardés : Henri Dorsanne jeta un coup d'œil sur les compagnons de route de Mlle Mirande, un couple déjà mûr, allant à Belfort, et auquel il la recommanda.

—Allons, adieu, Claude, c'est vous qui aurez voulu cette séparation.

—Je l'ai voulu parce qu'il le fallait ; mais, on n'est jamais séparés, mon tuteur, quand deux cœurs sont unis comme les nôtres.

Il mit un long baiser sur les joues pâles et descendit vivement du compartiment.

L'énorme machine haletait, sifflait, s'ébranlait.

—Claude ! appelez-moi encore votre ami.

Penchée à la portière, la jeune fille dit à voix basse :

—Pas adieu, mais au revoir, mon ami... mon seul ami.

Un coup de sifflet aigu déchira l'air, lentement, majestueusement, le train qui trépidait, glissa sur les rails.

—Claude !... non, rien, mon enfant... Adieu.

Elle était déjà loin !

Et le commandant ne vit bientôt plus qu'un petit mouchoir blanc qui s'agitait follement... puis plus rien... Le train entier disparaissait dans la fumée, se perdait dans l'allongée de la voie ferrée.

Et sous la bise aigre qui soufflait en cette matinée de froid printemps, Henri Dorsanne s'en alla par les rues, abandonné, perdu, avec la sensation qu'en lui quelque chose venait de mourir.

DEUXIEME PARTIE

I

Claude Mirande au commandant Dorsanne

Karlsruhe, le 25 avril 1901.

«Tuteur ami,

«Vous me grondez à cause de la brièveté de ma première lettre ; mais je l'ai écrite presque en débarquant, avec encore la sensation d'anéantissement qui suit les longs voyages.

«J'ai griffonné à la hâte deux mots pour vous annoncer mon arrivée et vous redire mon affection ; aujourd'hui, mon tuteur, je vais vous écrire longuement et vous donner les détails que vous réclamez de moi.

«D'abord, ne soyez pas trop étonné en voyant ma lettre datée de Karlsruhe, je n'ai fait que passer un jour à Bâle, Mlle Rosenberg ayant décidé de partir le surlendemain de mon arrivée dans la capitale du Grand-Duché de Bade, où elle fait chaque année un séjour.

«Mais, procédons avec ordre : lorsque au départ de Paris mon train s'est ébranlé vous laissant sur le quai et

m'emportant vers l'inconnu, j'ai senti toute ma force morale m'abandonner, et je me suis mise à pleurer, en vraie petite fille pas sage.

"Ah! mon bon tuteur, si à ce moment votre chère voix m'eût redit : Claude, il est temps encore", j'aurais sauté du wagon et je serais tombée dans vos bras.

"A quoi eut servi cette petite lâcheté? Si ce n'est à rendre plus cruel un autre et inévitable départ! Tout était mieux ainsi, mais je ne le sentais pas alors; et je n'éprouvais que le besoin de pleurer et de sangloter sur mon pauvre moi si désemparé. Mes compagnons de voyage s'émurent de ma grande douleur, pauvres gens! Ils ont dépensé beaucoup de salive en paroles inutiles; très tendrement, même, ils m'ont offert des bonbons de chocolat comme à un bébé qu'une sucrerie console. Ils m'ont bien ennuyée, mon cher tuteur, ces compagnons de route!

"Heureusement qu'à Belfort je ne pleurais plus et qu'ils m'ont quittée.

"Je somnolais presque, lorsque le train entra en gare de Bâle; le temps tout juste de me secouer, de tapoter ma robe et de remettre droit sur ma tête mon chapeau ébranlé par les cahots de la route, et je suis sur le quai, un peu ahurie, au milieu de gens qui errent, hurlent une langue connue, mais peu familière.

"Soudain, j'entends auprès de moi une voix très douce:

"—Fraülein Mirande?

"Et je me trouve en face d'une charmante petite créature, toute blonde, toute mignonne, toute frêle.

"Je dis:

"—Fraülein Rosenberg, je suppose.

"—Oui; avez-vous fait bon voyage, au moins, n'êtes-vous pas trop fatiguée?

"—Non, fraülein Rosenberg, je suis très valide, mais abrutie.

"Elle se mit à rire d'un joli rire très jeune et sympathique; et de suite j'ai senti que j'aurais de l'amitié pour elle.

"Combien le portrait qu'elle nous a

envoyé est différent de sa petite et gracieuse personne! Vous rappelez-vous, mon tuteur, que nous nous l'imaginions, assez grande et trapue, avec des cheveux filasse et des yeux naïfs, pour ne pas dire bêtes: eh bien, elle est le contraire de tout cela. Blonde à coup sûr, mais d'un blond doré, chaud, éclatant; des yeux presque verts, très pétillants, une taille mince et souple. Malheureusement, Mlle Rosenberg boîta terriblement, elle marche en sautillant, s'imaginant ainsi dissimuler sa disgrâce.

"Elle continuait à me parler très vite:

"—Donnez-moi votre bulletin de bagage, le valet de chambre s'en occupera; la voiture nous attend; et dans quelques minutes nous serons chez nous.

"Un instant après, j'étais confortablement installée dans une respectable voiture qui n'a rien de commun avec votre coupé, et me faisait l'effet d'une calèche de gala; mais, qui, attelée de chevaux superbes, nous conduisit en quelques secondes à l'hôtel des Rosenberg, un peu en dehors de la ville.

"Une femme de chambre nous attendait.

"—Voici Héléne, dit Lina, elle est spécialement attachée à votre service, vous la dresserez à votre fantaisie; elle va vous montrer votre chambre et vous aider à vous habiller.

"Elle ajouta:

"—En Suisse, on dîne, je crois plus tard qu'en France, nous ne nous mettons jamais à table avant huit heures; et ce soir, j'ai fait reculer encore le dîner d'une demi-heure à cause de votre arrivée; ne vous pressez donc pas, fraülein Mirande.

"Et, me saluant d'un léger signe de tête, elle m'abandonna à Héléne.

"Celle-là est une grosse et plantureuse Suissesse blondasse, ce qui ne l'empêche pas d'être une très brave fille avec laquelle je m'entends fort bien; elle me montra ma chambre où déjà mes malles étaient déposées.

"J'ai admiré, mon tuteur, l'organi-

sation et le confort de cet intérieur qui sue la richesse : confort un peu lourd, richesse un peu trop dorée, trouverait-on en France, mais où le bon goût, cependant, n'est pas trop heurté.

—“Je suis installée comme une petite reine, et je ne m'ennuierai pas trop, je crois, mon impression première ayant été bien meilleure que je ne m'y attendais.

—“Hélène, à laquelle j'avais donné mes clefs, défaisait très habilement ma malle, en fille experte et de longue date habituée au service.

—“Quelle robe mettra fraülein Mirande ?

—“S'habille-t-on pour le dîner ?

—“Non, fraülein, une toilette de ville, à moins qu'il n'y ait du monde à dîner.

—“Ma robe bleu, alors.

—“J'avais, mon tuteur, choisi ce costume parce qu'il me va bien et que vous l'aimez.

—“La femme de chambre eut vite fait de m'habiller ; mais je ne voulus pas lui abandonner mon chef, les étrangères vous le savez, ne brillant pas par “l'art de la coiffure” ; d'ailleurs, la mienne est mienne ; on la trouve ici des plus étranges.

—“J'étais toute prête quand Hélène me demanda :

—“Fraülein Mirande voudra-t-elle me laisser défaire ses malles et organiser sa garde-robe ?

—“Comme j'hésitais un peu, elle reprit :

—“Je suis née dans la famille Rosenberg où ma mère sert depuis trente ans ; on peut avoir toute confiance en moi.

—“Arrangez le tout à votre gré ; mais pour les bibelots, je les rangerai moi-même dans ma chambre.

—“Bien, fraülein, je suis contente de vous servir, car vous parlez très bien notre langue.

—“Ce petit compliment me fit plaisir.

—“Maintenant, Hélène, conduisez-moi au salon.

—“Je vous avoue qu'à ce moment-là, mon cher tuteur, j'eus un petit batte-

ment de coeur : Mlle Rosenberg était charmante, mais, qu'allait être son père ?

—“Eh bien, c'était un homme peu imposant du tout, petit de taille, tout chauve, avec des lunettes d'or, une figure rasée haute en couleurs.

—“Lorsque sa fille lui eut dit :

—“Voilà fraülein Mirande.

—“Il vint à moi la main tendue :

—“Que fraülein Mirande soit la bienvenue sous notre toit.

—“Puis il me donna un vigoureux shake-hand et retourna paisiblement s'asseoir.

—“J'ai trouvé au premier abord cette bienvenue un peu brève ; et je ne songe plus à m'en étonner maintenant, le banquier étant certainement de la race des taciturnes ; c'est à peine si, pendant le repas, il échangea quelques paroles avec sa fille et moi : le dîner achevé, après une courte apparition au salon, M. Rosenberg retourna dans son cabinet de travail.

—“Avant de sortir, il vint à moi :

—“Fraülein Mirande, Lina vous dira que je ne cause jamais ou presque jamais de futilités ; je parle d'affaires et c'est tout ; j'espère que vous vous habituerez parmi nous et que vous serez une agréable compagne pour ma fille.

—“Sur ce, il me serra à nouveau la main et on ne le revit plus de la soirée.

—“J'étais seule avec Lina.

—“Ne vous étonnez pas, me dit-elle, du départ de mon père, il vous l'a dit lui-même, il est peu causeur et absorbé par ses affaires ; il ne déjeune jamais avec moi, mais à sa maison de banque qui est située au centre de Bâle, sur la place même de l'Hôtel-de-Ville, et à laquelle il se rend dès le matin ; la plupart du temps, je le vois à sept ou huit heures du soir pour la première fois de la journée.

—“Elle me dit encore :

—“Si vous voulez, le soir, nous ferons de la musique ? Pas aujourd'hui, vous devez être très fatigué par le voyage, quoi que vous en disiez.

—“Pas le moins du monde, je vous

assure.

—Tant mieux, alors, car, dès après-demain, nous partons pour Karlsruhe. Je pense que cela ne vous contrarie pas ?

—Au contraire, j'adore voyager.

—J'ai de nombreuses relations dans cette ville, la sœur de mon père ayant épousé un officier de l'armée badoise, aussi, ai-je fait chez ma tante de fréquents et agréables séjours ; maintenant, la colonelle Schwartz et son mari sont morts depuis quelques années, mais leur fils Otto a pris du service et est lieutenant dans les dragons bleus, et tous les ans, à cette époque, je fais à Karlsruhe un petit voyage de trois semaines... Mais... fraülein Mirande, si vous n'êtes pas fatiguée par le trajet, vous l'êtes sûrement par l'émotion du départ et des adieux.

—Ces mots, mon cher tuteur, ravivèrent tous mes chagrins et je sentis des larmes monter à mes paupières.

—Ne pleurez pas ! Ne pleurez pas, chère fraülein Mirande, je ne vous ferai pas oublier ceux que vous avez quittés, mais je vous aimerai bien, je le sens.

—J'étais partie à pleurer, impossible d'endiguer le torrent !

—En Suisse, en Autriche, ma patrie, continuait Mlle Rosenberg, il n'est pas l'habitude que les jeunes filles entre elles s'appellent "fraülein". Vous avez un si joli nom ! Voulez-vous que je vous dise Claude et vous Lina ?

—Elle était si affectueusement bonne, que j'essayai mes yeux.

—Certes, je le veux bien.

—Alors, Claude, voilà qui est convenu, de plus, je ne veux pas que l'on vous appelle fraülein, on vous dira mademoiselle, je donnerai des ordres en conséquence ; maintenant, tenez que je vous montre le portrait de mon frère.

—Vous avez un frère ?

—Vous l'ignoriez ?

—Comment l'aurai-je su ?

—Un frère aîné, beaucoup plus âgé que moi, frère de père seulement... Je vous raconterai cela à quelque jour, Claude... Tenez, voici son portrait.

—Je vis alors l'image d'un homme de

haute stature, avec toute sa barbe, ce qui lui donnait l'air imposant et massif ; ses traits me parurent beaux et réguliers, mais durs et froids.

—N'est-ce pas qu'il est très beau, Lothaire ?

—Ah ! il s'appelle Lothaire !

—C'est un très joli nom, ne trouvez-vous pas ?

—Lina doit trouver superbe tout ce qui touche à ce frère qu'elle a l'air d'adorer.

—Je lui réponds naturellement que le nom était charmant et distingué, et celui qui le portait très bien.

—Lothaire est médecin, professeur à l'Université de Vienne ; car vous savez, n'est-ce pas, Claude, que nous sommes Viennois, mon père a quitté sa maison de banque en Autriche, il y a une vingtaine d'années, pour prendre celle de Bâle, beaucoup plus importante. Un de mes gros chagrins, c'est d'être séparée de mon frère, qui est un savant et une intelligence remarquable... Mais vous avez besoin de repos et je vous retiens : allez dormir et que la nuit vous soit douce et reposante.

—Je désirais réellement me trouver seule et m'étendre dans mon lit. Aussi, je ne me suis pas fait répéter cette invitation et je me suis levée.

—Bonsoir, Lina, j'espère m'habituer avec vous, car vous êtes charmante.

—Laissez-moi vous embrasser, petite Française, et bonne nuit.

—C'est ainsi que nous nous sommes séparées, et j'ai senti mon cœur moins angoissé.

—Done, tuteur ami, depuis une semaine, nous sommes installées à Karlsruhe, dans une respectable maison de famille d'Erbrprinzenstrasse, nous y avons un véritable appartement et je m'y plais beaucoup. Lina est une aimable compagne, l'accueil que je reçois chez ses amis est des plus chaleureux, la ville est superbe, et malgré cela, il me semble que j'ai quitté notre chère France depuis un nombre infini de jours ; ce n'est plus mon pays, ce n'est plus vous, cher et dévoué ami.

“Karlsruhe est une ville d’une richesse inouïe et lorsqu’on la visite pour la première fois, on a bien l’impression d’être dans une cité royale.

“Le palais du Grand-Duc régnant, qui fait le centre du gigantesque éventail qu’est la ville, est un immense bâtiment tout blanc, assez imposant et entouré de jardins magnifiques, en tout temps ouverts au public. Il y a deux jours, je me suis trouvée sur le passage du grand-duc et de la grande-duchesse Louise, le couple royal est profondément vénéré et aimé des Badois; sa sortie provoque toujours de longues ovations.

“J’ai vu aussi le prince Max à la tête de son régiment de dragons bleus: très beau, le prince et futur héritier. Lina m’a confié que mes compatriotes l’avaient comparé à Lohengrin quand il vint en France avec son costume de cuirassier blanc de l’Empire; mais, ajouta-t-elle, le prince Max est aussi beau sous le casque des dragons bleus que sous celui de l’Aigle d’or aux ailes déployées.

“J’emploie toutes mes matinées à parcourir la ville en tous sens et je la connaîtrai bientôt comme une vraie Badoise; Lina, très délicate, ne se lève que fort tard, ce qui me donne toute liberté pour errer dans les rues, ma foi, très belles et tirées au cordeau: Kaiserstrasse, Amalienstrasse, Bahnhofstrasse, Scholssplatz, etc., n’ont bientôt plus de secrets pour moi: je connais les monuments: le Festhalle, une espèce de Trocadéro en petit; le Rathaus, qui n’a rien de remarquable; l’inévitable monument à Wilhelm Ier, la statue de Bismarck, les églises... J’ai visité dans tous ses recoins le Jardin des Plantes, qui est fort joli, mais où les habitants de Karlsruhe ont jugé bon de construire une montagne! Parfaitement, mon tuteur: le pays étant très plat, dépourvu de toute aspérité, les Badois ont pensé donner un attrait de plus à leur ville avec cet accident de terrain; ils ont même poussé l’ingéniosité jusqu’à doter cette montagne-labyrinthe d’une ruine imitative en carton-pâte; cela

donne, paraît-il, une note de poésie à l’endroit!...

“Mais, comme je bavarde, mon tuteur, et quelle lettre impossible! Je n’ai parlé que de moi!

“Ah! cher et excellent ami de tous jours, comme mes pensées s’en vont vers vous quand je suis rentrée le soir dans ma chambre!... Je fais ma prière, je me couche, je ferme les yeux et je me transporte en France, dans la villa blanche que vous habitez; je ne suis plus à l’étranger, je suis chez vous... chez nous... Et je vous revois, avec votre pantalon rouge, votre dolman bleu ciel, votre képi galonné d’argent et votre croix qui brille sur votre cœur si grand, si généreux!

“Le sommeil vient me prendre très doucement et je m’endors dans la patrie.

“Est-ce que votre petite Claude vous manque beaucoup, mon tuteur?

“Il y a des choses que l’on apprend trop tard, n’est-ce pas?

“Je savais que je vous aimais; mais il a fallu cet exil pour me faire juger combien mon affection pour vous est plus grande que je ne le croyais.

“J’écrirai bientôt à Mme de Mauzé; redites-lui, ainsi qu’au colonel, tous mes sentiments de respectueuse amitié.

“N’oubliez pas Basti et Maria; que cette dernière ne gronde pas trop ma nounou... Comme ils me manquent, les récits militaires de ma nounou!

“A vous, ami de toutes les tendresses et de tous les dévouements, je vous envoie, dans ces lignes, l’expression de mon inaltérable attachement.

“Votre,

“Claude.”

Le commandant Dorsanne à Claude Mirande:

Chérizy, le 30 avril 1901.

“Ma petite Claude,

“Bastien m’a remis votre lettre au moment où je rentrais du mess; je l’ai prise comme un trésor dont on est jaloux et j’ai été m’enfermer dans mon

bureau, bien seul, pour la lire, au grand navrement de votre "nourrice", qui espérait de suite avoir de vos nouvelles, et dont la pitoyable figure eut attendri un coeur de roc.

"Mais, j'avais à ce moment-là un coeur de granit pour tout ce qui n'était pas de vous, et j'ai dévoré, lu et relu à moi bien seul votre longue missive dont chaque ligne a fait vibrer mes souvenirs.

"Petite chérie, ne devenez pas trop étrangère à l'étranger; vous vous êtes habituée bien vite! Et en vieil égoïste que je suis, je souhaiterais presque que vous vous y ennuyiez beaucoup, beaucoup!...

"Ici, Claude, depuis votre départ, tout est désert, et il me revient ce vers du poète :

Un seul être vous manque et tout est
[dépeuplé!

"Ces mots expriment bien l'état de la maison dont vous vous êtes envolée, laissant derrière vous le vide immense et profond, dont l'intensité est aussi cruelle et glaciale que celle de la mort!

"Je suis triste, mon enfant, de vous avoir perdue; et mon coeur s'accroche à tous les souvenirs enfantins et naïfs qui vous concernent; j'en vis depuis que vous n'êtes plus auprès de moi... J'y touche, je les revois... Je revois surtout vos yeux clairs, indéchiffrables, votre sourire, seau de l'énigme qu'est votre personnalité entière, mon cher petit sphinx blanc! Car vous étiez bien la charmeuse jolie et gracieuse du "home" endeuillé de votre fuite.

"Tous ici vous regrettent, ma petite fille, jusqu'au colonel qui me disait hier en sortant du rapport :

—Sacrebleu! de sacrebleu! Dorsanne, je n'aurais jamais cru que cette enfant me manquât autant!

"A certains jours, les yeux de Bastien font croire au déluge; et signe de la tristesse des temps, Maria ne gronde plus après votre "nounou".

"Et moi, Claude, moi, je suis un être un peu veule; j'accomplis machinale-

ment le travail et les obligations de mon métier, mais mon esprit est distant extraordinairement de Chérisy, puisqu'il papillonne sans cesse auprès de vous.

"Bien que tout ce qui est moi se révolte à la pensée d'une séparation prolongée, je souhaite que vous soyez heureuse dans la nouvelle vie que vous vous créez.

"Seulement, petite fille aimée, n'oubliez pas ceux qui souffrent et qui vous aiment.

"Et de ceux-là, Claude, je suis le plus aimant et le plus souffrant.

"Henri Dorsanne."

II

—Vous comprenez bien la filière, Claude?

—Oui, je vous écoute avec attention.

Mme Kleist était admirablement belle; c'était une créole douée, paraît-il, de toutes les séductions de la race; lorsque mon père la connut, elle avait déjà une trentaine d'années et était dans tout l'épanouissement de sa beauté. Mon père, qui n'était âgé que de vingt-trois ans, en devint follement épris, et malgré la grande différence de leurs âges, l'épousa.

De son premier mariage, Mme Kleist avait une fille, Alexandra, aussi remarquablement bien douée que sa mère, tant au physique qu'au point de vue intellectuel; à quatorze ans, Alexandra était une musicienne consommée, et sa voix, très travaillée, et d'un diapason extraordinaire, faisait d'elle une véritable artiste.

Mon père reporta une partie de la vive affection qu'il avait pour sa femme sur Alexandra, il l'adopta, l'aima, la traita comme une véritable fille.

Malheureusement, cette union fut de courte durée; un an plus tard, Mme Rosenberg mourait en tentant au monde un fils, qui fut Lothaire.

—Bon! dit Claude, je commence à y voir clair.

—Attendez, ce fut seulement dix ans

après la mort de sa première femme que mon père se remaria, à la suite d'un autre violent chagrin : Alexandra Kleist, qui avait alors vingt-cinq ans, quitta nuitamment le domicile de son beau-père, pour suivre un chanteur allemand, venu à Vienne pour sa saison d'opéra.

Mon père s'était opposé très nettement à son mariage avec Hermann Werner, il lui répugnait d'allier sa fille adoptive à un artiste d'abord sans fortune, et de plus, il avait en principe l'horreur de tout ce qui touche au théâtre.

Alexandra n'eut pas une parole de révolte ou de récrimination ; mais elle s'enfuit de Vienne sans un mot d'adieu, pour suivre Hermann et... sa destinée.

Quelques semaines plus tard, ils se marièrent à Leipsich et de très longtemps mon père n'entendit pas parler d'eux ; il sut pourtant le départ d'Alexandra et de son mari pour l'Amérique, où les appelait l'un et l'autre un brillant engagement.

—Et votre frère Lothaire, que pensa-t-il de tout ceci ?

—Lothaire avait onze ans seulement quand ces choses arrivèrent, il eut un grand désespoir de la disparition de cette soeur aînée qui l'avait élevé et avait remplacé sa mère ; mais, dès qu'il eut l'âge de la raison et du discernement, il ne prononça jamais le nom d'Alexandra et le raya de son cœur.

—Il ne la revit jamais ?

—Patience, écoutez encore : si, il la revit, mais beaucoup plus tard.

—Votre Alexandra m'intéresse comme une héroïne de roman.

—Sa vie, en effet, en fut un véritable. Quelques mois après sa fuite, mon père se remaria avec celle qui fut sa mère.

—Bizarre ! De sorte que votre frère Lothaire a deux soeurs qui ne sont pas soeurs.

—Parfaitement, nous avons un frère commun sans être unies par aucun lien de parenté ; ce qui fait qu'Elisabeth Werner, la fille d'Alexandra, est la niè-

ce de Lothaire et ne nous touche en rien, ni mon père ni moi ; de plus, elle n'a pas la même nationalité, puisqu'elle est Allemande.

—Quelle singulière famille, vous faites.

—Lothaire avait douze ans lorsque je vins au monde, il était déjà un petit homme, travailleur, sérieux, reflet atténué de ce qu'il devait être un jour. Il était étudiant à l'Université quand ma mère mourut et que mon père reçut pour la première fois des nouvelles de sa belle-fille ; veuve, sans ressources, avec un enfant de quelques mois, le dernier qui lui restât, elle implorait le pardon et la pitié de mon père. J'étais trop jeune alors pour me souvenir de l'impression que causa une telle lettre, je sais seulement que mon père prit l'avis et consulta longuement Lothaire qui, malgré sa jeunesse, était un esprit ferme et droit.

Ils décidèrent tous deux d'accueillir Alexandra et sa fille, à la condition expresse qu'elles habiteraient d'un bout de l'année à l'autre notre propriété de Zell, dans le Wiesenthal ; mon père fit bâtir dans le parc même qui entoure le château, un petit pavillon où, depuis vingt-deux ans bientôt, vivent Alexandra et sa fille.

—Comment est cette jeune fille ?

—Elisabeth ! L'être le plus insupportable de la terre : hautaine, arrogante, elle n'a jamais eu, ni pour mon père qui est son tuteur, ni pour son oncle Lothaire, le moindre élan d'affection et de reconnaissance ; elle vit en recluse auprès de sa mère dont la paralysie a fait, depuis dix ans, un être pitoyable et souffreteux ; Elisabeth n'a dans le cœur qu'une seule passion, qu'une seule tendresse, cette mère, devenue une pauvre chose végétative, et qu'elle entoure du plus grand dévouement et du plus profond respect.

—Et au physique ?

—Très belle ! Elisabeth Werner ressemble trait pour trait, paraît-il, à sa grand'mère, la mère de Lothaire : elle est brune comme vous, mais ses yeux sont aussi noirs que du jais, et son re-

gard que j'ai vu, d'une extrême douleur lorsqu'il se pose sur Mme Werner, est habituellement d'une dureté dont rien n'approche. Elle vous sera très antipathique, car vous la verrez. Claude, vous savez que je m'installe à la campagne dès la mi-juin, c'est-à-dire dans cinq semaines; ce long séjour dans la Forêt-Noire me fait toujours un bien extrême; et d'ailleurs, nous n'y serons pas isolées, cette année, Lothaire, fatigué par de pénibles travaux, viendra y passer tout le mois de juillet, et mon père, chaque semaine, y arrive du samedi au lundi.

Claude resta un moment rêveuse.

— Elisabeth m'intéresse au moins autant que sa mère.

Lina se mit à rire.

— Dites qu'elle vous intrigue par le côté romanesque de sa vie; car pour l'intérêt, il sera bien mince, Elisabeth n'ayant reçu qu'une instruction fort rudimentaire, que pourriez-vous lui dire? D'ailleurs, j'aime mieux vous prévenir de suite qu'elle vous fuira comme la peste.

— N'est-elle pas intelligente?

— Très, au contraire, avec des penchants artistiques qu'elle tient de ses ascendants et que mon frère a jugé bon et raisonnable d'entraver dans leur essor.

— Comment cela?

— Elisabeth a hérité de sa mère et surtout de son père de remarquables dispositions pour la musique, elle possède une voix admirable; et jusqu'à l'âge de douze ans, ce talent a été développé par sa mère, qui s'était chargée de l'instruire complètement, étant très lettrée et d'une intelligence supérieure. Ce fut alors à cette époque que Lothaire, effrayé des tendances et des goûts de l'enfant, qui la poussaient invinciblement vers le théâtre, sans qu'elle cachât le moins du monde ses intentions futures, interdit formellement à sa mère de continuer ses leçons de musique et de chant; il s'ensuivit entre le frère et la sœur une scène terrible, à la suite de laquelle Alexandra Werner fut frappée d'une attaque de paralysie.

Lothaire, qui se regardait comme l'auteur bien involontaire de cette catastrophe, la veilla jour et nuit, et lui prodigua les soins les plus assidus et les plus tendres, car il avait senti se réveiller en lui toute son affection d'antan pour cette sœur aînée.

Elle fut sauvée, enfin! mais dans l'impossibilité complète de marcher désormais; elle passe sa vie étendue sur une chaise-longue, ou dans une petite voiture où sa fille la roule dans le parc.

Son intelligence a reçu le contre-coup du mal qui l'a terrassée, elle parle peu, avec difficulté, et depuis dix ans il en est ainsi. Il était inutile de revenir sur la défense imposée; la pauvre femme était bien incapable désormais d'enseigner quoique ce fut à sa fille; et Lothaire chargea l'institutrice de Zeil de venir donner quelques leçons à Elisabeth, ne voulant pas la laisser dans l'ignorance absolue; mais, dès la première visite que lui fit l'institutrice, la jeune révoltée la mit très lestement à la porte et déclara nettement à son oncle, que n'ayant plus sa mère comme professeur, et surtout, que ne pouvant pas poursuivre les seules études pour lesquelles elle eut de l'entraînement, elle n'apprendrait rien, absolument rien.

— Que fit votre frère?

— Il employa tous les moyens: persuasion, supplications, menaces, tout fut inutile; Elisabeth n'opposa qu'un silence farouche, une force d'inertie contre lesquels se brisèrent tous les efforts; si bien que Lothaire finit par la laisser agir à sa guise... Sa nièce, du reste, le hait profondément, elle le regarde comme l'auteur de la maladie de sa mère; et ne lui a jamais pardonné. Elle a poussé telle qu'une grande plante sauvage et superbe en dehors du monde civilisé, car jamais elle ne sort de l'enceinte du parc; la vieille Katel qui la sert ainsi que sa mère depuis vingt ans, est le seul être, je crois, avec lequel elle échange quelques pensées; à mon père, à mon frère, elle ne répond jamais que par monosyllabes très brefs; elle m'a englobée dans la même haine

qu'elle leur porte et ne semble jamais s'apercevoir de ma présence lorsque je suis à Zell.

—Et vous, Lina, quels sentiments avez-vous pour elle?

Un éclair jaillit des yeux de Mlle Rosenberg.

—Moi! je lui rend haine pour haine.

—Pauvre jeune fille! dit Claude.

—Quoi, vous la plaignez?

—De tout mon coeur, je la plains comme un être auquel on a retiré toutes les jouissances de l'esprit.

—Claude!...

—Pourquoi votre frère a-t-il agi de la sorte?

—Mais... il a cru bien faire...

—Il a mal fait!... Il a tué une intelligence, étouffé les vibrations d'une âme!

—Vous blâmez Lothaire?

—Ah! grand Dieu, non! je ne connais pas votre frère et ne saurais lui faire encourir aucun blâme... j'émet une opinion, tout au plus.

Lina soupira.

—Parfois, j'ai songé que nous avons été tous peut-être un peu cruels... mais mon frère s'est laissé guider par sa conscience... Lothaire est un grand coeur. Vous ignorez son oeuvre, Claude, et vous le jugez à la légère. C'est un philanthrope. Lorsque nous avons eu atteint chacun notre majorité, notre père nous donna immédiatement la jouissance de la dot qu'il nous destinait, et qui est considérable. Eh bien, Lothaire a employé toute sa fortune à soulager l'humanité souffrante: il a fait construire, à quelques kilomètres de Vienne un sanatorium où les miséreux malades trouvent un asile et les soins que comporte leur état. Une partie des bâtiments a été affectée aux enfants indigents et chétifs que guette la tuberculose, car mon frère s'est passionné pour cette lutte de la science contre le mal terrible; quand vous verrez Lothaire pour la première fois, peut-être, Claude, le trouverez-vous froid et sévère; mais c'est au milieu de ses protégés qu'il faut le voir et le juger; non content de leur avoir donné

sa fortune, il leur prodigue encore chaque jour le meilleur de lui-même: son savoir et sa pitié.

Elle répéta:

—Lothaire est un grand coeur, n'en doutez jamais.

—Chère Lina, je ne doute d'aucune de vos paroles, et laissons ce sujet qui devient pénible; songez plutôt qu'il est trois heures passées, et que nous n'avons pas entendu résonner les bottes de votre cousin Otto.

—Ah! Claude, Claude, je vous y prends, vous soupirez après votre amoureux!

—Mon amoureux!... ou le vôtre.

—Jamais de la vie! Otto est presque un frère pour moi, nous sommes les meilleurs amis du monde; mais, c'est de vous, Claude, dont il est amoureux, de vos yeux bleus, ces étranges yeux d'azur sombre qui doivent remuer tant de coeurs.

—Les vôtres me regardent avec beaucoup d'indulgence, Lina.

—Epouseriez-vous bien Otto?

—Moi! Vous n'y pensez pas! Si je me marie un jour, ce que je ne crois pas, je ne me marierai qu'en France.

—Pourquoi, Claude, les vieilles rancunes sont éteintes et l'internationalisme est à l'ordre du jour.

—Peut-être; mais un mariage sans amour...

—Vous n'aimez pas ce pauvre Otto?

—Du tout.

—Il est pourtant charmant sous son uniforme de dragon bleu... Et vous savez, que le prince Max le protège.

—Grand bien lui fasse... Ecoutez...

Claude se mit à fredonner:

“Entendez-vous un bruit de bottes, de bottes.”

—Tenez... le voilà!

De haute stature, mince, distingué dans son uniforme bleu pâle, le jeune homme se précipita sur les deux mains tendues des jeunes filles et leur baisa le bout des doigts: il avait le teint blanc et rosé particulier à certains hommes des provinces germaniques, ses cheveux et sa moustache étaient blonds très clair; son visage cependant

restait sans fadeur, éclairé qu'il était par des yeux gris très vifs.

Il s'assit, tapotant de sa cravache sur ses bottes vernies.

—Je descends de cheval; cette belle journée et la perspective de celle de demain m'engagent à venir vous faire une proposition.

—Laquelle? demanda Lina.

—Voulez-vous que je vous emmène demain en automobile à Bruchsal?

—Tiens, c'est une bonne idée que vous avez là, Otto.

—Trouvez-vous, ma cousine? Alors, c'est entendu?

—Oui, à quelle heure viendrez-vous nous prendre?

—Vers onze heures, nous déjeunons à Bruchsal en arrivant; ensuite, nous visiterons le château.

Le lieutenant se tourna vers Claude.

—Il vous rappellera un peu Versailles, mademoiselle.

—En vérité! J'en suis charmée, alors, j'aime beaucoup Versailles.

Otto Schwartz se leva.

—Déjà?

—Je suis pressé, j'ai du service à la cour et je n'étais venu que pour vous proposer cette promenade, ayant toute ma journée libre demain.

Sur un salut des plus corrects, il s'en alla, faisant sonner haut ses éperons sur le parquet.

Claude, le lendemain, eut une réelle désillusion, en visitant Bruchsal, la petite ville allemande lui parut morne et triste; propre et régulière comme ses pareilles, mais, infiniment décevante par l'ennemi qui s'en dégage et semble suintier des murs mêmes des édifices et des maisons. Le château ne l'enthousiasma nullement; lorsqu'elle fut devant ce grand monument tout blanc, aux colonnettes peintes en beurre frais, aux corniches roses et bleues, elle eut l'impression d'un gigantesque joujou de carton.

L'intérieur, en fort mauvais état, l'intéressa davantage: les meubles, de pur style rococo, conservent sous leurs dorures ternes et leurs damas en loques, un peu de leur splendeur passée.

Une petite Allemande blonde et renfrognée leur faisait, d'un ton monotone, le récit de l'historique du château, que Claude écoutait distraitement; Otto et Lina, au contraire, prêtaient une oreille attentive et demandaient force détails.

La légende du cardinal qui, par les nuits sombres et sans étoiles, revient dans les salles abandonnées et dans la chapelle, où son ombre s'évanouit, les combla d'aise; car, tous deux, étaient amis du merveilleux et du fantastique.

—Claude, je vois à votre air que vous n'y croyez pas, dit Lina.

—Moi! Mais si; notre guide d'ailleurs affirme que maintes personnes l'ont vu; et puis, un château sans revivants! Fi donc!... Et l'ombre du cardinal traînant sa simarre rouge dans le palais de Bruchsal me plaît infiniment.

—Raillieuse! que vous êtes bien Française.

—Je m'en vante.

Le parc a un faux air de celui de Versailles: son tapis vert qui se déroule devant le château remua les pensées de Mlle Mirande et la reporta vers la patrie absente; sa gaieté disparut dans une envolée de souvenirs de France, et le retour à Karlsruhe en automobile fut silencieux.

A mi-chemin, Lina, fatiguée, s'endormit, et Claude, s'enfonçant dans un angle de la voiture, ferma les yeux; de temps à autre, elle les ouvrait, ressaisissant le présent qu'embrunait son rêve.

Le crépuscule faisait grise la campagne qu'ils parcouraient; et dans la voiture, l'éclat des phares extérieurs jaillissait par instants sur leurs visages en une étincelle de clarté.

Claude avait appuyé sa tête près de la portière et elle demeurait sans mouvement, la face tournée vers la blancheur des vitres; son visage, ordinairement si mobile, se figeait et s'attristait par degrés.

—Fraülein... mademoiselle Claude, murmura Otto, qu'avez-vous? Quelle vision, quel souvenir vous rend si morose?

—Je songeais.

—Vous songiez?

—A mon pays que j'ai quitté, à la France.

—Mais, fraülein, d'autres pays aussi sont beaux et bons.

Elle eut un mouvement de révolte qui la fit se dresser dans la voiture.

—Non, non, pour chacun de nous, il n'y a que la patrie.

Le lieutenant Schwartz ne répondit pas; ces mots, tombés des lèvres de la jeune filie, venaient de lui faire comprendre combien était inaccessible la petite exilée.

Et, dans l'automobile qui les emportait à toute vitesse, aucune parole ne fut plus échangée entre eux jusqu'à Karlsruhe.

III

Il pleuvait! Et cette première journée de juin s'annonçait dès le matin, grise, terne et pleine d'ennui. Claude en avait, dès en se levant, ressenti l'impression décevante; elle avait traîné sa toilette en longueur, navrée qu'elle était de ne pouvoir faire sa quotidienne promenade, ayant pris goût à ces sorties matinales, où, seule, sans entrave, d'aucune sorte, elle pouvait, à sa guise, flâner dans les magasins ou errer dans les allées ombreuses du parc grand-ducal.

Le séjour de Mlle Rosenberg à Karlsruhe tirait à sa fin, trois jours encore et elle regagnerait Bâle avec sa compagne, et Claude se prenait à regretter la capitale badoise qui lui devenait agréablement familière; elle était au mieux avec le vieux gardien de l'entrée du parc, soldat rébarbatif cependant, qu'avait séduit la grâce aimable de Mlle Mirande.

Dès qu'il la voyait paraître, il la saluait d'un "Gut tag, fraülein", et Claude s'arrêtait volontiers à bavarder avec le vieux soldat. Plusieurs fois, il l'avait fait entrer chez lui.

—Regardez par la croisée, fraülein, le grand-duc va monter en voiture.

Un autre jour, c'était le prince héri-

tier, le prince Max, puis la princesse Hilda que Claude, successivement, avait vus passer.

Quand elle le quittait, le vieil Allemand la suivait des yeux en marmottant:

—Ah! cette Française! cette petite Française, est-elle assez jolie!

Parfois aussi Claude passait par la cour d'honneur du palais, où fréquemment elle rencontrait Otto et maints dragons bleus de ses amis. Très volontiers elle recevait les saluts empressés et les baise-mains des jeunes officiers, grands admirateurs de cette jeune et élégante Française, si différente par sa mentalité et par son charme étrange de l'élément féminin de Karlsruhe.

Or, Claude était d'humeur soucieuse en regardant tomber la pluie du ciel assombri. Ne pouvant sortir, elle descendit dans le petit salon particulier de Lina, espérant l'y trouver; mais, Mlle Rosenberg, souffrante toute la nuit, n'était pas encore là; et, en désespoir de cause, Claude se mit au piano.

Elle jouait distraitement, la pensée vagabonde: sous ses doigts agiles, machinalement revenaient les airs d'opérette, les chansons en vogue du pays français; et bientôt, entraînée par la musique alerte qu'elle retrouvait sous ses doigts, la jeune fille fredonna, puis, à pleine voix, chanta tous les airs joyeux et entraînants qui lui vinrent en tête.

Son répertoire entier y passa: après les refrains populaires et à succès, toujours bêtes à en pleurer, mais où la musique sauve l'idiote poésie, Claude égrena toutes les vieilles opérettes connues: "La Fille de Mme Angot", "Les Cloches de Corneville", "La Fille du Tambour-Major", "Les Mousquetaires au couvent", "Le Grand Mogol", "Rip". Elle venait d'achever l'air des Enfants et se berçait de la dernière phrase musicale:

"Aimez-vous, quand on s'aime,
On ne vieillit jamais".

Elle la redisait, la répétait encore,

puis, tout d'un coup, elle se leva, se mit devant la glace et poussa un soupir.

Elle dit à mi-voix, pour elle-même :

—Moi, je vieillirai, je m'étonne de n'avoir pas de cheveux blancs; je vieillirai très vite.

—Voulez-vous dire par là que vous n'aimez pas ou que vous n'aimerez jamais?

Au son de cette voix étrangère, Mlle Mirande eut un brusque sursaut et se retourna vers l'angle du salon où ces paroles avaient été prononcées.

Elle vit un homme assis tranquillement dans un fauteuil, qui fixait sur elle ses yeux narquois et perçants.

Elle fit deux pas vers lui.

—Comment êtes-vous ici? Que faites-vous? Qui êtes-vous?

Un sourire moqueur passa sur les lèvres de l'étranger qui se leva à son tour.

—Que de questions en réponses à la mienne!

Claude se mordit les lèvres de dépit.

—Ne voulez-vous pas me répondre?

Il parlait français correctement, et avec un léger accent qui, dans sa bouche, n'avait aucune rudesse.

La jeune fille s'était ressaisie et se faisait agressive.

—Certes, je ne vous répondrai pas, votre question étant de la dernière incorrection. Je n'ai d'ailleurs pas l'habitude de causer avec les gens qui ne m'ont pas été présentés et dont j'ignore le nom et la qualité.

L'inconnu, cette fois, se mit franchement à rire, et ce rire, très jeune, déconcertait un peu chez cet homme déjà mûr.

—Oh! oh! jeune fille, si vous m'ignorez, moi, je sais votre nom: vous êtes Mlle Claire Mirande.

En prononçant ces mots, il s'avança vers la croisée en pleine lumière, et Claude reconnut en lui le frère de Lina.

—Et vous, dit-elle, vous êtes le docteur Lothaire Rosenberg.

Il s'inclina en signe d'assentiment.

—Exactement, vous avez deviné; et maintenant que correctes ou incorrectes les présentations sont faites, ne répon-

drez-vous pas à ma première question?

—Pas plus que tout à l'heure je ne vous reconnais le droit de me la poser.

—Et vous me jugez indiscret et mal élevé?

Elle ne répondit pas.

—C'est bien cela, n'est-ce pas, mal élevé?

—N'insistez pas, je vous en prie.

—Done, je suis un impertinent?

—Non... vous êtes...

—Je suis?

—Eh bien! mais... vous êtes Autrichien.

—En fait d'impertinence, en voilà une fameuse pour moi-même et mes compatriotes... Voudriez-vous dire que dans mon pays on ignore la courtoisie?

Claude rougit.

—Non, mais peut-être ne la comprenez-vous pas de la même manière que dans le mien; en tout cas, je m'excuse si je vous ai froissé, telle n'était pas mon intention.

—Une parole en l'air de petite fille et de petite fille française ne saurait me froisser.

Il ripostait du tac au tac et Claude fit un effort pour ne pas laisser échapper une insolence qui frémissait sur ses lèvres.

Décidément, cet homme hautain et autoritaire lui déplaisait; trouvant que la conversation avait assez duré, elle inclina légèrement la tête et dit:

—Je vais prévenir Lina de votre arrivée.

—Je n'en vois pas bien la nécessité; mais je ne vous retiens plus, ma présence n'ayant, je le vois, rien d'agréable pour vous.

Tranquillement il s'assit et prit un journal, tandis que Claude, dépitée, mécontente d'elle-même, montait à la chambre de Mlle Rosenberg.

—Lina, votre frère est arrivé.

—Lothaire!...

—Oui, le docteur... Eh bien! pour quoi me regardez-vous ainsi?

—Vous avez une expression singulière, Claude... Qui vous a annoncé l'arrivée de mon frère?

—Il a pris la peine de me l'annoncer

lui-même; et je me demande encore comment il est entré dans le salon où je jouais avec rage sur votre malheureux piano qui n'en pouvait mais! J'étais en train de déverser sur l'instrument la mauvaise humeur qui bouillonnait en moi en voyant tomber la pluie, quand, tout à coup, j'ai trouvé votre frère paisiblement assis dans un coin du salon. Depuis combien de temps y était-il, je l'ignore. Et voilà, Lina.

—Drôle d'entrevue!

—Elle n'a pas manqué d'originalité, je vous en répons.

—Oh! Claude, je parie que vous vous êtes déjà disputée avec Lothaire?

—Disputée n'est peut-être pas le mot exact; il est certain cependant que nos idées diffèrent.

—Claude! Claude, je vous trouve un petit air batailleur de mauvais aloi. Vous savez que j'aurais beaucoup de peine si vous ne vous accordiez pas avec Lothaire!

Mlle Mirande pensa dans son for intérieur que le meilleur moyen de s'entendre avec le docteur Rosenberg était certainement de ne pas s'en faire entendre; et sur cette bonne résolution, elle parut à peine de la journée et passa tout son temps enfermée dans sa chambre à écrire nombre de lettres en retard, dit-elle à Lina qui, plusieurs fois, vint l'y chercher.

Le soir, après le dîner, il ne lui fut plus possible, sous peine d'impolitesse criante, d'éviter la présence de Lothaire; celui-ci, d'ailleurs, fit peu d'attention à la jeune fille, absorbé par la lecture d'une revue, il ne leva pas les yeux sur elle; cependant, au bout d'un certain temps, voyant Lina et Claude causer à voix basse, il s'adressa à cette dernière:

—Mademoiselle Mirande me fait l'honneur de s'occuper de moi?

—A quoi devinez-vous cela, docteur?

—Votre visage est un véritable miroir où se reflètent toutes vos pensées et vos impressions... Voyons, que disiez-vous de cet impertinent Autrichien?

—Je dis qu'il n'est pas généreux.

Lina les regardait avec étonnement.

—Oui, repartit Lothaire, Mlle Mirande me tient pour un étranger des plus mal élevé.

—Claude ne pense certainement pas une chose pareille, elle me demandait pourquoi tu n'étais pas marié, Lothaire.

—Cela vous intéresse?

Claude eut une petite moue détachée.

—Pas précisément.

—Je ne me suis pas marié parce que le temps m'a manqué pour le faire; puis, je n'ai pas trouvé la femme la vraie femme telle que je la conçois.

Une moquerie perçait dans les paroles qu'il prononçait.

—Oh! docteur, dites-moi comment vous la concevez, dit Claude, redevenant agressive, cela ne doit pas être banal.

—Très banal, au contraire: au physique, je la désire grande, plantureuse, blonde, autant que possible et de constitution robuste, afin qu'elle puisse me donner de beaux enfants.

Mlle Mirande se pinça les lèvres pour ne pas rire.

—Intelligente?

—Cela ne me paraît pas absolument nécessaire: je la veux bonne, fidèle et dévouée.

Les yeux de Claude pétillaient de malice.

—Et vous n'avez pas jusqu'à présent, trouvé dans toute l'Autriche le type de la bonne nourrice que vous venez de nous esquisser d'une façon si magistrale?

—Non, mademoiselle; d'ailleurs, la véritable raison de mon célibat je vous l'ai dite, c'est le manque de temps, j'ai eu mille choses à faire plus importantes qu'à me marier.

—Il serait peut-être temps d'y songer.

—Voulez-vous dire que je sois très vieux?

—Très...

—Suffisamment, n'est-ce pas? En effet, j'ai quarante-trois ans.

Lina s'agitait sur son fauteuil et paraissait mal à l'aise.

Elle dit :

— Lothaire, pourquoi raconter à Claude des choses que tu ne penses pas du tout ? Et vous, Claude, que vous a fait Lothaire pour être si pointilleuse ? Je suis contrariée de ne pas vous sentir d'accord.

— D'accord, répondit le docteur, nous allons nous y mettre de suite, je suppose : j'ai le projet de vous emmener toutes deux demain avec moi à Heidelberg.

— Quand repars-tu pour Vienne, Lothaire ?

Après-demain ; je comptais en venant, te trouver encore à Bâle et voulais te dire adieu avant ton installation dans la Forêt-Noire.

Et tu voudrais faire visiter Heidelberg à Claude ?

— Mlle Mirande va passer avec toi plusieurs mois à Zell et j'aimerais lui faire visiter Heidelberg avant ce long séjour à la campagne.

Oublieuse de ses griefs et tout à la joie de la perspective de ce voyage qu'elle désirait beaucoup, Claude eut un sourire reconnaissant.

— Vrai ! que vous êtes aimable, docteur ! Je désire tant voir Heidelberg, on dit que c'est si beau !

— Ne vous enthousiasmez pas à l'avance, mademoiselle, peut-être aurez-vous une désillusion.

— En France, on dit d'Heidelberg que c'est la perle de l'Allemagne.

— Heidelberg est, en effet, un petit coin privilégié dans cette campagne monotone qui l'environne, vous la verrez dans un bon moment, le printemps y est délicieux ; et le vieux château aux briques rouges est merveilleux au milieu des arbres verts et des bourgeons fleuris.

— Je suis bien contente, dit Claude.

— Et sur ce contentement allez dormir, demain, il faut partir de grand matin.

Affectueusement, il se tourna vers sa soeur.

— Pourras-tu sans fatigue te lever à six heures, Lina ?

— Certainement, et je suis très heu-

reuse à l'idée de cette bonne journée.

Elle ajouta, avec le ton maternel et protecteur qu'elle prenait parfois avec Claude.

— Heureuse surtout de votre plaisir ; dormez bien, chère petite.

— Mademoiselle Mirande voudrait-elle me donner la main ? demanda le docteur.

Claude hésita.

— Serions-nous ennemis ?

La jeune fille mit sa main dans celle de Lothaire.

— Ennemis ! Oh ! non...

— Amis ?... Non ?... Pas amis ?...
Quoi donc ?...

Claude eut un éclat de rire un peu forcé.

— Adversaires !

— Alors, gare les batailles, dit Lina.

Et sur ce, ils se séparèrent.

IV

Que l'on arrive à Heidelberg par Karlsruhe ou par Francfort en traversant l'insipide paysage du duché de Darmstadt, cette arrivée est toujours pour le voyageur pleine d'agréable surprise. Au sortir d'une campagne froide et plate, Heidelberg ressemble à un oasis de verdure et de fraîcheur : la ville qui s'étage pimpante au milieu des bouquets d'arbres, respire la vie et la gaieté, il y passe comme un souffle de jeunesse ardente ; et le vieux château dominant la ville y jette le reflet de sa grande ombre romantique.

Autant Bruchsal avait laissé Claude indifférente, autant Heidelberg l'enthousiasma.

Arrivée dans la matinée avec Lothaire et Lina, elle se rendit de suite avec eux dans un hôtel voisin de la gare ; car Lina, que sa santé délicate forçait à de grands ménagements voulait se reposer avant le déjeuner ; et le docteur, voyant combien Claude au contraire grillait du désir de visiter la ville, s'offrit pour être son guide.

— Surtout, n'allez pas au château, dit Mlle Rosenberg, je veux vous y accompagner.

—Non, je montrerai simplement la ville à Mlle Mirande.

Avec une complaisance dont elle le croyait incapable, Lothaire suivit Claude dans tous les magasins où elle eut la fantaisie d'entrer, faisant une ample provision de cartes postales et de bibelots plus ou moins extraordinaires qui sont le commercial apanage de certaines villes allemandes. Il lui fit aussi visiter l'Université, et l'heure du repas approchant, ils reprirent le chemin de l'hôtel où les attendait Mlle Rosenberg.

En tête-à-tête avec le cicerone improvisé, Claude le jugeait plus impartialement qu'elle ne l'avait fait la veille, elle se rendit compte combien l'existence de Lothaire était faite de travail intense, de recherches profondes.

Tout à coup, elle s'arrêta au milieu de la rue, et, avec une naïveté qui déconcertait souvent chez cette jeune fille de vingt-deux ans, elle dit au docteur à brûle-pourpoint :

—Savez-vous que vous êtes très aimable, monsieur Rosenberg.

Lothaire était un homme très sérieux et froid, s'appliquant à graver sur ses traits une impassibilité constante, il souriait rarement, riait moins encore, mais son rire et son sourire en faisaient un être nouveau plein de sympathie.

Il ne se dérida pas à la réflexion un peu saugrenue de Claude et répondit :

—En doutiez-vous vraiment, Mademoiselle Mirande ?

—Mais oui.

—Pourquoi cela, je vous prie ?

—Au fait, je ne sais pas pourquoi, docteur ! Vous êtes si sévère...

—Que vous jugiez impossible d'allier cette sévérité à un peu d'amabilité ?

—J'avoue mes torts !... Docteur ! Lina prétend que vous êtes un vrai philanthrope ; je crois que cela est vrai et j'aimerais à visiter votre sanatorium.

—La chose ne me paraît pas impossible ; ma soeur venant chaque hiver me faire une assez longue visite à Vienne, où vous l'accompagnerez désormais,

je l'espère.

Elle dit spontanément :

—J'irai avec joie, j'aime tant à voyager.

—Vous verrez donc le sanatorium à votre prochain séjour en Autriche.

Après le déjeuner, Mlle Mirande voulut de suite partir au château, elle l'avait admiré de loin le matin et brûlait de contempler de près le monument dévasté.

Ils y montèrent en funiculaire, la difficulté que Mlle Rosenberg avait à marcher ne lui permettant jamais de faire un long trajet à pied.

Devant la ruine gigantesque et profonde, Claude eut un cri passionné :

—Que c'est grandiose !

Sous le soleil à son zénith, la façade de briques du château rougeoyait incandescente dans le vert tendre des arbres et la blancheur des buissons fleuris d'aubépines ; au pied du coteau, le Neckar baignait de son eau limpide la vallée d'ombres vertes, sillonnant de son long ruban argenté le pays de rêves.

Lina prit le bras de son frère, et Claude courut en avant grimpant sur les roches, sans souci de sa toilette : avec son teint bruni et ses yeux clairs resplendissants, ils la comparaient à une gazelle sauvage.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'immense terrasse dominant toute la vallée, Claude eut un dernier cri admiratif :

—Que c'est beau ! que c'est beau !

—Ce n'est pas français, pourtant, dit railleusement Lothaire.

Elle se retourna, piquée au vif.

—Pour qui me prenez-vous donc, j'admire toujours ce qui est grand et beau.

—Voyons, Lothaire, dit Lina conciliante, ne la taquine pas, et viens plutôt me conduire au banc là-bas, à l'extrémité de la terrasse, je vous y attendrai pendant que tu promèneras Claude dans le château ; je le connais, moi ; et d'ailleurs je me sens fatiguée.

Mlle Rosenberg s'installa sur un banc de pierre situé dans une espèce d'échanguette.

—Je serai fort bien ici, j'ai le soleil pour me chauffer et un admirable point de vue.

Le docteur se tourna vers Claude.

—Vous m'acceptez encore comme guide, mademoiselle?

—Oui, répondit Claude, du ton dont elle eut dit: "faute de mieux".

Sans enthousiasme, je constate.

La jeune fille salua.

—Mais avec reconnaissance, oh ! combien!

—Ne vous disputez pas trop! cria Lina amusée, en les voyant disparaître.

—Ne demandez pas l'impossible.

Lothaire conduisit d'abord la jeune fille dans la cour intérieure du château, où les pans de murailles, crevés, anéantis, laissaient apercevoir les salles immenses aux plafonds écroulés, où les herbes folles, les arbrisseaux en fleurs faisaient des panaches à ces ruines. Un petit frisson involontaire secoua Claude devant ces murs où l'incendie et la dévastation avaient passé en rafale furieuse, brisant et consumant tout ce qui pouvait être brûlé et anéanti.

Respectueux de l'émotion de sa compagne, le docteur restait silencieux.

Enfin il dit:

—Si nous allions voir la grosse tonne?

—Oh! s'écria Claude joyeusement, le fameux tonneau où la municipalité donna un bal?

—C'est peut-être exagéré! On dansa effectivement dans les ruines du vieux château, et deux quadrilles purent évoluer à l'aise sur la grosse tonne.

—Elle contient?

—Cent quarante mille litres!

Claude ayant gravi l'escalier du fameux tonneau, et l'ayant arpenté dans toute sa longueur, se fit raconter la légende du nain gardien de la porte, lequel buvait par jour un nombre incalculable de litres de bière; puis elle déclara préférer les ruines et se remit à explorer les alentours avec Lothaire.

Soudain, un monceau de pierres l'arrêta: une tour énorme et massive s'était effondrée, creusant profondément le sol, et l'on eut dit qu'un formidable

Titan avait de son talon puissant anéré de la sorte tout un pan de muraille. Depuis des ans, les lierres et les chèvrefeuilles escaladaient ces débris qui prenaient, dans la splendeur blonde de ce jour de printemps, l'aspect d'un féérique décor.

Claude s'appuya au mur démantelé.

Elle dit:

—J'aime les vieilles pierres qui parlent du passé, et vous, docteur?

Repris lui-même par le charme de cette nature, par l'attraction romantique d'un paysage familier, Lothaire répondit:

—Oui, j'aime les pierres, car les siècles qui ont passé à travers leurs murailles grises, y ont laissé le parfum troublant des choses vécues; il plane dans tout ce vieux château comme une ombre de rêve, de grand rêve impalpable et latent qui est le souvenir.

Claude reprit:

—On évoque une quantité de personnalités étranges, fantastiques, terribles ou gracieuses devant la majesté de ces ruines... Quels sont ceux qui y ont vécu, souffert, aimé?... Pourquoi ne peut-on soulever le voile du passé?

—Parce que ce voile du passé nous cache le mystère profond de l'existence, l'énigme bizarre de la vie, que nous n'arrivons à connaître qu'au moment précis où nous allons la quitter.

—Pourtant, dit Claude, nous avons souvent en nous l'impression du déjà vu et du déjà vécu!... Certains êtres que nous voyons pour la première fois, certains lieux ignorés ne nous sont pas étrangers...

Lothaire répondit d'un ton de badinage un peu narquois:

—Le vie que nous vivons n'est peut-être pas la première!... Il se peut que nous nous soyions connus dans une existence antérieure dans ce château même, où j'étais un chevalier bardé de fer et vous une châtelaine aux robes azurées.

Ces dernières paroles firent envoler le charme de poésie dont s'imprégnait Mlle Mirande; elle se mit à rire.

—Oh! docteur, vous devenez lyrique!

Qui l'eût cru ?

— Qui l'eût dit ?

— Pas moi, certes, je vous croyais... un scientifique, absorbé par la recherche d'un microbe ou d'un bacille quel que ; et voilà que je vous découvre très... "clair de lune !"

— Vous êtes dégue ?

Elle redevint sérieuse.

— Au contraire, docteur !

Cette fois, très franchement, elle lui tendit la main et reprit :

— Je vous remercie de tout coeur de la bonne journée passée.

Il sourit, l'enveloppant d'un regard étrange et doux.

— Nous ne sommes plus adversaires ?

Un peu de rose monta aux joues de Mlle Mirande.

— Si, si, plus que jamais.

Mais l'accent démentait les paroles.

Troublée, elle murmura :

— Et Lina ?

— Allons donc la retrouver.

Dès qu'elle les vit, Mlle Rosenberg se leva.

— Vous oubliez l'heure, je crois ! Au moins, Claude, êtes-vous satisfaite ?

— Certainement, et cette journée restera l'un de mes meilleurs souvenirs.

— Tant mieux ! maintenant, hâtons-nous, si nous voulons rentrer ce soir à Karysruhe.

Ils commençaient à descendre la route qui mène au funiculaire, quand une dernière fois Claude se retourna devant le château, et s'écria avec espièglerie :

— Dire que sans nous, cette belle chose n'existerait pas !

— Comment cela ?

— Dame ! si mes compatriotes n'avaient pas brûlé, saccagé ce monument, il n'y aurait qu'un banal château au lieu de cette ruine merveilleuse qui est le charme et l'attraction de ce vieil Heidelberg !

— Petite railleuse qui riez de tout !

Lothaire ne sourit pas, il fronça même les sourcils avec contrainte, et Claude qui le regardait en dessous, songea :

— Il n'aime pas la plaisanterie, ce docteur... ce sauvage de docteur !

V

Claude Mirande à la comtesse de Mauzé :

“Château de Zell im Wiesenthal,
“Ce 20 juin 1901,

“Madame et si excellente amie,

“Vous devez savoir par mon tuteur que nous avons quitté Bâle depuis huit jours et que nous sommes installés, Lina et moi, au château de Zell, dans la vallée de la Wiese, en pleine Forêt-Noire

“Que ce pays est donc plein de charme et de poésie !

“Vous savez combien avec passion j'adore la nature, celle-là m'a ravie et transportée ; il n'est pas jusqu'au petit castel que nous habitons qui ne m'ait conquise par sa grâce mignarde et un peu apprêtée ; on l'appelle ici : “Lasureblaues schloss”, c'est-à-dire château d'azur, à cause de la teinte céleste dont est peinte toute la façade.

“Puisque votre grande bienveillance, madame, me réclame de vous écrire “bride sur le cou”, comme disait feu cette bonne Mme de Sévigné, je vais vous narrer tout au long mon arrivée ici.

“Il commençait à faire une terrible chaleur à Bâle, je m'y fatiguais réellement, y ayant excursionné journellement pour connaître la ville, ainsi que je le faisais à Karlsruhe ; car, vous vous rappelez, madame, qu'à peine arrivée en Suisse, je l'avais quittée pour suivre Lina dans le duché de Bade.

“L'aspect de Bâle, au premier abord, est un peu étonnant, et cet assemblage bizarre de maisons bleues, roses, grises ou vertes déconcerte le Français qui se sent plus étranger dans ce milieu bariolé auquel son oeil n'est pas fait. La plus extraordinaire cons-

truction du genre est le Rathaus (Hôtel de Ville) peint tout entier en rouge sang de boeuf! C'est odieux! Et ferait grincer des dents à un nerveux.

"Ce qui est admirable par dessus tout, madame, ce sont les bords du Rhin: je me suis arrêtée souvent à les regarder, appuyée au parapet du grand pont, je contemplais ainsi tout à mon aise le beau fleuve limpide aux rives escarpées, avec un petit picotement sous les paupières; et cela devait être des larmes madame, des larmes de petite Française, regrettant le beau cours d'eau qui ne baigne plus sa patrie.

"Le vieux Bâle m'a impressionnée; en le traversant, je croyais être transportée en plein moyen-âge, dans ses rues étroites à pignons bizarrement sculptés et fouillés; mais, cette sensation d'antan a vite disparu devant la cathédrale. Ah! madame, nous n'avons pas idée chez nous d'un clocher vert pomme à dessins rouges et jaunes! C'était presque aussi horrible que le Rathaus sang de boeuf!

"J'ai visité le musée historique et le musée de peinture, car je désirais par dessus tout contempler les Holbein. Je les ai vus; et... appelez-moi barbare, madame, ils ne m'ont pas emballée. Combien je préfère à ces primitifs les oeuvres d'Arnold Böcklin. Un tableau de lui représentant une Madeleine devant le corps du Christ m'a vivement remuée.

"C'est par une belle après-midi tout ensoleillée que Lina et moi avons quitté Bâle pour le Wiesenthal, votre petite amie Claude toute joyeuse et affamée de grand air et de liberté.

"Dès que notre train eut quitté la gare, j'ai ouvert mes yeux tout grands! Nous entrons dans cette longue Forêt-Noire, si vantée, si décrite, et dont on ne redira jamais assez l'exquise beauté. Ce pays valonné, semé d'arbres sombres, est si doux à voir, dans son ombre voilée, que l'oeil ne se lasse pas de le contempler.

"C'est alors, madame, que j'ai regretté de ne pas avoir deux paires d'yeux; je regardais à droite, je regar-

dais à gauche, voulant voir à la fois de tous les côtés; et Lina, qui riait de tout son coeur, avait beau me dire: "Regardez seulement à droite, Claude, au prochain voyage que nous ferons à Bâle, vous regarderez à gauche", je continuais ma promenade à travers les compartiments.

"Enfin, nous sommes arrivées à Zell au coucher du soleil la voiture nous attendait à la petite gare, car le château d'azur est distant du village d'un bon kilomètre. Lina avait fait baisser la capote de la victoria afin que je puisse contempler à mon aise le panorama.

"Déjà les montagnes s'embrumaient des premières ombres du crépuscule; on les devinait cependant sous le léger brouillard qui montait de la vallée, et Lina me les désignait tour à tour:

"—Voilà la Hohe Mòhr, le Schanzli, la Blauen, le Grendel.

"—Et ici, Lina?

"—C'est le Himmelsbachtal.

"—Sentier du ruisseau qui vient du ciel?

"—Oui, parfaitement, c'est l'une des plus jolies promenades de Zell, vous la ferez un jour, Claude, quand Lothaire sera près de nous.

"Nous traversions un pont rustique.

"—La Wiese, je suppose?

"—Oui, c'est la Wiese.

"Et j'ai vu une jolie petite rivière sautillante et gaie sur un lit caillouteux.

Enfin, voici le château, les femmes de chambre sont arrivées de la veille; et nous n'avons qu'à retirer nos vêtements de voyage pour nous trouver installées.

"Je ne reviens pas sur ma première impression, le pays est charmant, ce qui ne m'empêche pas, madame, de regretter profondément le mien. Quand, la journée achevée, je rentre dans ma chambre, je sens en moi un grand isolement; et mon esprit et mon coeur s'effarent de cette solitude... Raillez-moi, je suis un peu lâche; car j'ai versé maintes larmes sur mon oreiller, confident discret de mes angoisses!

“Comme le 20e hussards est loin ! Comme ma grande famille militaire d'adoption me semble perdue !

“Je pleure, je pleure ! jusqu'au moment où le consolant sommeil vient me prendre.

“Ne dites pas cela à mon tuteur, madame, je m'aguerrirai... Considérez qu'il y a deux mois à peine que je vous ai tous quittés !

“Donnez de ma part un souvenir attendri à ceux qui m'aiment et pensent à moi ; dites au colonel toute mon amitié respectueuse et dévouée.

“Et pour vous, madame, qui êtes dans ma vie la protectrice aimante et fidèle, je vous assure de mon affection la plus vive, la plus reconnaissante et la plus respectueuse.

“Claude.”

Mlle Mirande était arrivée à Zell avec la curiosité aiguësée de l'histoire des dames Werner et avec le désir très grand de les voir ; désir qu'elle supposait être partagé : aussi, fut-elle considérablement déçue, quand, au bout de dix jours, elle dut constater être seule à souhaiter une rencontre ; car les habitantes du chalet n'avaient, jusqu'à présent, tenté aucun rapprochement.

Lima ne lui parlait jamais des recluses, elle s'était installée au logis paternel sans leur annoncer sa venue par la moindre visite ; et Claude avait beau excursionner dans le parc de tous les côtés, elle ne s'était jamais trouvée en présence des mystérieuses habitantes du chalet.

Un matin, la journée s'annonçait radieusement chaude et belle, la jeune fille descendait dans le parc : vêtue seulement d'un peignoir blanc, ses beaux cheveux noirs encore nattés de la veille, elle prit une simple ombrelle et se dirigea dans un coin ombreux qu'elle affectionnait et où se trouve un minuscule étang fleuri.

Claude s'était prise de passion pour le beau parc entourant le Lasurblaues-Schloss ; elle aimait à errer le matin dans les allées plantées de grands arbres qui descendaient en pente douce

ou remontaient brusquement escarpées. Des roches surgissaient au bord du chemin, semées de lichens et de mousses, que l'ombre humide des hivers y avaient incrustés.

Le petit étang par dessus tout l'attirait, lac en miniature, jonché de nénuphars et d'anémones, où les wergis meinsnicht croissaient aussi dans l'herbe de la rive.

Claude s'agenouilla dans les ajoncs et les arbustes pour faire une moisson de fleurs ; elle était si bien enfouie dans la verdure, qu'elle n'entendit pas le roulement de la voiture de la paralitique et tressaillit au son d'une voix étrangère formulant près d'elle le désir d'avoir des fleurs.

—Elisabeth, mon enfant, pourrais-tu me cueillir quelques anémones ?

Une voix sonore et bien timbrée répondit :

—Certainement, mère chérie.

Claude émergea alors brusquement de son asile de nyade.

La malade poussa un léger cri d'effroi.

—Pardon si je vous ai effrayée, madame, voulez-vous me permettre de vous offrir ces fleurs ?

Claude s'était exprimée en allemand, mais Mme Werner, devinant la nationalité sous l'accent, répondit en français :

—Je vous remercie ; oui, donnez-moi ces fleurs, elles sont fraîches et belles comme vous jeune fille ; je me suis demandée, la première surprise passée, si vous n'étiez pas une ondine sortant de son lit de roseaux !

Gracieusement, Mlle Mirande posa entre les mains de la malade son bouquet aquatique, quand Elisabeth intervint avec colère :

—Laisse ces fleurs, maman, jette-les loin de toi, je t'en prie, je t'en cueillerai d'autres aussi belles !

—Lisbeth, Lisbeth, dit Mme Werner, pourquoi tant d'empportement ? Pourquoi répondre avec cette brutalité mauvaise à une politesse ?

La jeune fille reprit avec rudesse :

—Tu sais que cette Française habite

le Lasurbles Schloss, et nous n'avons aucun rapport avec les gens de là-bas.

De son geste impératif elle désignait les tourelles du petit château enfoui dans la verdure des arbres.

Claude, pendant ce débat ayant lieu en allemand, regardait Mlle Werner ; c'était une petite créature toute frêle, brune, avec des yeux larges et brillants, pour l'instant enflammés de colère ; ses traits étaient réguliers, fermes, un peu durs : elle eut été d'une beauté incontestable, si l'expression farouche de son visage ne l'eut déparée.

Avec les mêmes traits que ceux de sa fille, Mme Werner, sous ses cheveux blanchis, semblait un pastel éteint et décoloré ; ses yeux noirs, qui gardaient le reflet des drames vécus, étaient empreints de douceur triste et résignée, et son visage aux tons d'ivoire, disait toutes ses souffrances physiques, toutes ses douleurs morales.

Aux derniers mots de sa fille, un léger tremblement agita les mains de la paralytique.

— Elisabeth ! tu me peines profondément. Quand donc te débarrasseras-tu de cet orgueil immense qui étouffe en toi tous les bons sentiments ? Tu perdras ma tendresse, ma fille, en continuant d'agir ainsi.

Mlle Werner poussa un profond soupir.

— Garde ces fleurs, maman, mais ne mets pas ma patience à trop rude épreuve, partons...

— Restez, mademoiselle, je vais me retirer.

Saisissant son ombrelle, Claude salua l'infirmes, et enveloppant Elisabeth d'un regard d'étonnement et de reproche, elle reprit le chemin du château.

Elle ne jugea pas utile de dire à Mlle Rosenberg cette singulière rencontre, dont elle garda une légère tristesse : elle avait espéré, malgré tout ce que lui avait raconté Lina, trouver en Elisabeth une agréable compagne de son âge ; et cet espoir venait de fondre comme une neige au soleil sous les insolences de la révoltée.

Or, Claude s'ennuyait !

Depuis leur arrivée à Zell, et contrairement aux années précédentes, Lina était souffreteuse et dans l'impossibilité de sortir même en voiture, les journées paraissaient donc très longues à Mlle Mirande, abandonnée la plupart du temps à elle-même.

Le dimanche, elle allait à l'église, seule, car toute la famille Rosenberg était protestante, et Claude trouvait une grande douceur à suivre l'office dominical, qui la ramenait à la patrie absente.

Elle en arriva à se réjouir des visites hebdomadaires du banquier, d'humeur cependant peu récréative, il est vrai que le financier, débarrassé à la campagne du souci des affaires, se faisait plus loquace.

Il prit même en pitié la petite Française et lui fit faire plusieurs excursions aux environs de Zell. C'est ainsi qu'ils allèrent à Fribourg et visitèrent Todtnos.

Au retour de ces promenades, Claude était plus vivante et plus gaie ; mais cependant, elle souhaitait de tout son cœur l'arrivée de Lothaire : le docteur s'était annoncé pour les premiers jours de juillet avec son cousin Otto.

C'est dans cette disposition d'esprit morose que Claude reçut la réponse de la comtesse de Mauzé.

VI

Mme de Mauzé à Claude Mirande,

“Cherizy, le 28 juin 1901.

“Ma chère enfant,

“Je pourrais commencer ma lettre en vous disant tout simplement : Pourquoi êtes-vous partie ? Il vous était si facile de rester en France, heureuse, aimée, adulée !... Mais, à quoi bon ergoter sur un sujet que nous avons épuisé, je crois ?

“Non, vous ne reviendrez pas sur votre décision, Claude, quelles que

soient les tristesses présentes, parce que vous êtes volontaire et tenace.

“René d’Arthenay a quitté le régiment: depuis votre départ, le pauvre garçon ressemblait à un être désespéré, et sur son désir exprimé d’aller en Algérie, le colonel s’est employé de tout son pouvoir à le faire permuter: il passe aux chasseurs d’Afrique; et quelques jours seulement le séparent du moment où il va quitter la vieille France pour la nouvelle.

“Cela vaut mieux ainsi, René est un officier d’avenir, il est jeune, il oubliera...

“On oublie et on se console toujours à son âge.

“Je vous dis cela en toute sincérité, Claude, votre orgueil féminin n’en souffrira pas, car vous n’êtes pas de celles qui désirent l’amour d’un être humain qu’elles n’aiment pas, par ce vil sentiment de vanité féroce se repaissant le cœur d’une douleur dont il est cause.

“Vos sentiments sont trop hauts pour des pensées aussi basses.

“Je désirerais que cette lettre ne vous attriste pas, ma chère enfant; et pourtant, il me faut vous parler de votre tuteur... Bien changé, hélas! le commandant, depuis que vous l’avez quitté! Ces deux mois ont blanchi davantage ses cheveux; et ses tempes maintenant sont tout argentées. Sa moustache reste très noire, ce qui accentue l’originalité de cette tête martiale si séduisante.

“Mais, c’est au moral surtout que ce changement est pénible à constater: Henri Dorsanne n’a plus ces éclats de grande gaieté que nous lui avons tous connus; s’il rit, par hasard, son rire est triste et l’on préférerait ne pas l’entendre.

“Ah! petite Claude! était-ce bien partir qu’il fallait?...

“Le commandant, esclave de son devoir, et respectueux, vous le savez, de l’autorité militaire, a changé du tout au tout sa façon de vivre; il prend, ainsi qu’il le doit, ses repas au mess et c’est une chose qui a dû lui paraître

horriblement pénible, si habitué qu’il était à la douce vie d’intérieur que vous lui aviez faite.

“C’est la grande cause des lamentations de Bastien, que j’ai rencontré il y a deux jours, faisant le marché, et en train de marchander des choux et des carottes.

“Ah! madame la colonelle! m’a dit l’excellent garçon, si ce n’est pas une pitié de voir mon commandant s’empoisonner à une table d’hôte, quand Maria et moi nous mangeons de si bonne cuisine!

“—Mais Basti, ai-je répondu, tous les officiers garçons sont logés à la même enseigne.

“—Oui, mais lui, mon commandant!

“Il est évident que dans la compréhension de Bastien, le commandant est au-dessus de tout le régiment.

“Ah! madame la colonelle, pourquoi notre oiselle (c’est de vous qu’il s’agit, Claude) nous a-t-elle quittés?... Pour des bêtises... oui, des bêtises! Et maintenant, voilà! nous sommes des abandonnés. Jusqu’à Maria qui ne chante plus, ne grogne plus après moi! Mademoiselle lui a tant défendu avant son départ! Non, elle ne me dispute plus, Maria; et, parole d’honneur, ça me manque!

“Et deux larmes, deux vraies larmes roulèrent sur les joues rubicondes de Bastien.

“—Voyons, voyons, Basti, vous êtes un homme!

“—Non, madame la colonelle, je ne suis qu’une nourrice!

“Le mot m’a paru d’une naïveté tendre et charmante, et je vous l’écris tel quel.

“Vous voyez, Claudinette, combien vous êtes aimée et regrettée. Donc, que l’exil vous pèse... n’hésitez pas à revenir parmi nous.

“Mais non, vous ne reviendrez pas... Le sentiment, j’allais dire exagéré de votre honneur, ne vous le permettra pas, et je puis à peine vous en blâmer; car, en ce qui touche l’honneur, rien ne peut être exagéré.

“Ecrivez-moi longuement et souvent,

Claude, vous étiez tellement dans ma vie, qu'en vous perdant, je crois avoir perdu une fille aimée.

—Le colonel vous envoie un paternel baiser, j'y joins les miens bien tendres.

—Comtesse de Mauzé.”

Cette lettre fut remise à Claude un soir après dîner; le facteur venant une seule fois le matin, Mlle Rosenberg faisait dans la soirée prendre au bureau de poste la correspondance arrivée dans la journée.

Sur la terrasse qui domine le parc, les deux jeunes filles étaient assises, cherchant un peu de fraîcheur; l'orage était dans l'air, l'atmosphère chargée d'électricité se faisait accablante et de gros nuages couvraient l'horizon restreint voilant les montagnes.

Dès en prenant sa lettre, Claude reconnut l'écriture de Mme de Mauzé.

—Vous permettez, Lina?

—Je crois bien, lisez votre lettre, rentrez au salon, vous n'y verriez pas ici; moi, je reste sur la terrasse, ce temps est horrible, je ne puis respirer.

Quelques minutes plus tard, lorsque Claude vint retrouver Mlle Rosenberg, sa voix était émue et Lina vit qu'elle avait pleuré.

—Pas de mauvaises nouvelles, j'espère?

—Mauvaises!... oh! non.

En disant ces mots, les larmes de Claude recommencèrent à couler

—Pourquoi pleurer, amie?

—Excusez-moi, Lina, cette lettre de Mme de Mauzé m'a émotionnée.

—Il en est souvent ainsi quand vous recevez des nouvelles de France, Claude.

—Toujours.

—Auriez-vous le mal du pays, ma chère petite?

—Je ne crois pas avoir le mal du pays... mais je me sens nerveuse... c'est l'orage, peut-être?

—Oui, moi-même, je suis bien fiévreuse.

Mlle Mirande essuya ses yeux; et soudain, dans le calme lourd et silen-

cieux de la nuit, une voix s'éleva pure et vibrante, qui chantait la ballade du Roi des Aulnes; dans ce paysage embrumé sous le ciel sillonné d'éclairs, la musique de Schubert paraissait plus étrange et plus fantastique.

La voix qui chantait était puissante et travaillée, et l'accompagnement dénotait une musicienne consommée.

Interdites, les deux jeunes filles se regardaient, prises par le charme grandiose de la musique; et quand, dans un dernier cri de détresse la ballade s'éteignit sur les lèvres de la chanteuse, Claude s'écria:

—Quelle merveilleuse artiste; et que c'est beau!

Le front barré d'un pli profond, le regard dur, Lina répondit:

—Très beau; mais encore plus étrange! Qui peut chanter ainsi?... On croirait... oui, c'est la voix d'Elisabeth!... Comment cette misérable fille a-t-elle appris à chanter... Et que dira Lothaire?

—Lina! Lina! vous paraissez irritée!

Mlle Rosenberg tourna vers Claude son regard enflammé.

—Je hais cette fille.

—Oh! Lina!

—Je la hais, entendez-vous... mais vous ne pouvez pas comprendre... Je la hais... Je l'ai maudite... Il y a du sang entre nous... du sang qui ne s'effacera jamais!

Epouvantée de l'exaltation où elle voyait sa compagne, Claude l'entoura de ses bras.

—Lina! Lina! chère Lina! est-ce bien vous si bonne que j'entends parler ainsi?

D'un mouvement brusque, Mlle Rosenberg se dégagea; sans paraître entendre Claude elle répéta:

—Que dira Lothaire?

—Que voulez-vous qu'il dise, ce n'est pas un tyran!

—Il est faible! Trop faible pour ces femmes! Heureusement, je suis là... Comment cette fille a-t-elle appris la musique? Comment est-elle sortie de l'enceinte de ce parc où ma volonté l'a murée? Ou bien, qui s'est introduit ici,

violant nos défenses?... Oh! pourquoi Lothaire n'est-il pas là?

De larges gouttes de pluie commencent à tomber, l'air fraîchissait sous les premières rafales du vent d'orage, le tonnerre grondait se rapprochant rapidement; et de nouveau la voix s'éleva avec la même justesse et la même méthode: la chanteuse disait le grand air de "Fidélio"; et Lina, les mains crispées sur sa poitrine, insensible désormais au charme de la musique, clamait, haletante:

—La misérable! La misérable!

Puis, s'adressant à Mme Mirande:

—Excusez-moi, ce chant me brise, je vais de suite me mettre au lit.

Et sans embrasser Claude ainsi qu'elle le faisait chaque soir, elle sortit, fermant derrière elle la porte avec violence.

Claude, une fois seule, ne resta pas au salon, elle monta elle-même au premier étage où se trouvait sa chambre: aidée d'Hélène, elle passa un peignoir et renvoya la servante:

—Je n'aurai plus besoin de vos services ce soir, vous pouvez vous retirer, je ne me coucherai pas de suite... ouvrez-moi la fenêtre, je vous prie?

Claude resta de longues heures dans son fauteuil en face de la croisée ouverte, contemplant le spectacle grandiose de la lutte des éléments; le ciel livide s'embrasait par instants d'éclairs aux zigzags bizarres dont la montagne et la forêt paraissaient incendiés et les éclats du tonnerre approchant anéantissaient tous les bruits de la terre.

Rêveuse, Claude ferma les yeux.

Cette lettre de Mme de Mauzé l'avait fortement impressionnée. Aucune, depuis son arrivée à Zell ne l'avait émue à ce point.

Était-elle assez lointaine de la France, au milieu de tous ces étrangers!

Lina! Lina qu'elle avait crue simple et bonne venait de se révéler emportée et haineuse!... Elisabeth! Lina!... Du sang entre ces deux femmes! Quel drame, quel crime les avait séparées!...

Claude s'angoissait.

Elle murmura:

—Ceux que j'aime, où sont-ils?... Mon tuteur... Le colonel... Mme de Mauzé... Ma nounou... René d'Arthenay qui allait partir...

La jeune fille arrêta sa pensée sur lui:

Non, elle ne l'aimait pas d'amour!... Mais d'une amitié si tendre... Pourquoi ne pouvait-elle pas l'aimer?... La vie eut été douce près de lui... Mystérieuse impuissance, elle ne pouvait pas!...

Elle songea aussi au pauvre grand cœur qu'elle avait fait souffrir; à son tuteur Henri Dorsanne; et elle eut l'impression très nette que la douleur de cet homme aimant avait été plus immense qu'elle ne l'avait supposé.

Elle balbutia à haute voix:

— Pourquoi? Pourquoi a-t-il tant souffert? Je ne sais pas, moi! Je ne sais pas...

Lentement, ses larmes se remirent à couler.

Elle s'appuya à la croisée, baignant son visage à la pluie qui tombait toujours; et voilà que dans la lueur blafarde d'un éclair, elle vit distinctement une femme enveloppée d'une pelisse, la tête couverte d'un capuchon, mettre la main sur la porte d'entrée.

Claude crut la reconnaître:

—Elisabeth!

Instinctivement ses yeux se tournèrent vers la pendule: elle marquait minuit.

Mlle Mirande se précipita vers sa porte, l'ouvrit sans bruit et écouta.

Au rez-de-chaussée, très doucement, une autre porte grinçait, et l'on devinait les précautions infinies que prenait la visiteuse nocturne pour n'être pas entendue.

Claude n'était pas peureuse, elle saisit sa lampe et descendit l'escalier.

Depuis longtemps les domestiques étaient couchés, la jeune fille se trouva seule dans le vestibule: Elisabeth avait disparu!

Elle était entrée cependant, Claude en était certaine; glissant le long des portes de l'antichambre, tour à tour

elle y appuya l'oreille.

Devant la bibliothèque, de légers froissements lui apprirent que la visiteuse était là.

Que pouvait-elle y faire ?

Mlle Mirande résolut d'en avoir le coeur net, s'asseyant sur l'une des banquettes du vestibule, elle attendit.

Bientôt un frôlement discret apprit à Mlle Mirande qu'Elisabeth allait sortir : elle se dressa, le coeur battant.

Lentement, silencieusement, la porte tournait sur ses gonds, et Mlle Werner, débarrassée de sa cape, qu'elle avait laissée sur le seuil, apparut toute blanche, un léger paquet sous le bras et une lanterne sourde à la main.

De suite, elle aperçut Claude et un sourire de mépris releva ses lèvres hautes.

Pendant quelques secondes, les jeunes filles se mesurèrent du regard ; puis, à voix basse, Elisabeth laissa tomber ce seul mot :

—Espionne !

D'un geste brusque, écartant Claude qui lui barrait le chemin, elle remit tranquillement sa mante et son capuchon, et s'en alla sous la pluie diluvienne sans se retourner, laissant Mlle Mirande pétrifiée de cette audace insolente.

VII

Claude n'ouvrit pas la bouche de cette étrange aventure, se réservant d'en avertir le docteur Rosenberg si besoin en était, dès son arrivée au Lasurblaues Schloss ; elle se contenta de veiller jusqu'à minuit les jours suivants pour guetter Mlle Werner ; mais les heures se passèrent sans que la nocturne visiteuse reparut.

A partir du premier juillet, Claude s'éveilla tous les matins avec un sentiment de joie en songeant :

—Peut-être aujourd'hui aurons-nous le docteur et Otto Schwartz.

Otto ! A vrai dire, ce dernier lui était parfaitement indifférent, et Claude s'avoua que sa joie n'était due qu'à la seule venue de Lothaire.

Il arriva de grand matin, ayant couché à Bâle et fait à pied le trajet de la gare de Zell au château. Il surprit Claude, éveillée comme une alouette, en robe légère, les cheveux sur le dos, prenant un bain d'air et de soleil.

Elle rougit de plaisir en l'apercevant.

—Bonjour, docteur, je suis contente de vous voir.

Il prit la main qu'elle lui tendait.

—Contente ! Est-ce bien vrai que vous êtes contente ?

Il la regardait avec une satisfaction évidente, le visage adouci.

—Oui, très contente.

—Et moi, je suis heureux de vous retrouver si fraîche, si vivante dans notre Lasurblaues Schloss : comment le trouvez-vous ?

—Délicieux, et le pays idéal.

—Eh bien ! vous ne me demandez pas ce que j'ai fait d'Otto ?

—C'est vrai, pauvre lieutenant, je l'avais oublié ! Il n'est pas venu ?

—Non, il ne viendra pas.

—Ah !

—Il ne vous intéresse pas de savoir pourquoi Schwartz ne viendra pas ?

—Non, cela m'est égal.

—Je vais vous le dire : vous l'aviez oublié. Et c'est pour vous oublier qu'il ne vient pas.

—Je ne puis rien pour lui.

—Il le sait, c'est pourquoi il reste à Karlsruhe.

La jeune fille brusquement tourna la conversation.

—Vous n'avez pas vu Lina, je suppose ?

—Non, j'arrive, et vous êtes le premier visage que je rencontre sur notre domaine : c'est un présage.

—Un présage ?

—De bonheur, je n'en doute pas.

Mlle Mirande savait qu'elle aurait plaisir à revoir Lothaire, mais elle ne s'était pas rendue compte exactement de l'étendue de ce plaisir ; il dépassait ce qu'elle avait pu croire et un trouble inconnu se mêlait singulièrement à la satisfaction de retrouver le grave professeur.

Qu'avait-il fait cependant pour lui plaire ?

Rien, assurément ; bien plus, il s'était montré impertinent le premier jour de leur rencontre. L'avait-il assez raillée ! Traitée en petite fille !

Claude ne pouvait discuter sa haute intelligence, son savoir, sa science profonde ; mais, comme tout cela était enveloppé de froideur voulue et de sarcasmes !

Était-il bon ?... Sans impulsion, en tout cas, songeait la jeune fille ; bon ! par raisonnement.

Malgré tout, il lui était sympathique... très sympathique, même, elle devait se l'avouer en toute sincérité.

Claude songeait à cela l'après-midi du même jour, dans sa chambre où elle s'était enfermée pendant le plein de la chaleur.

« Done, cet Autrichien lui était sympathique... Elle avait de l'amitié pour lui... oui, de la vraie attirante amitié ».

Elle pensa, un peu irritée contre elle-même :

« Je l'aime mieux qu'Otto ! Mieux que René d'Arthenay ! »

Elle alla s'accouder à sa croisée toute baignée de l'éblouissante splendeur du soleil.

« Quelle logique bizarre que celle de notre cœur ! » Cette pensée la révolta.

« Le cœur ! Le cœur ! n'a rien à faire avec la sympathie ».

Et elle philosoha :

« La sympathie, c'est l'attraction de deux esprits et de deux âmes... L'amour seul est l'attraction des cœurs ».

Sa conclusion lui parut vraie.

Sympathie !... cette attirance de leurs esprits ne les empêcherait pas, certes, d'être adversaires, elle avait eu avec lui, dès le premier jour, de brusques hostilités qui, certainement, se renouvelleraient.

Le dîner les réunit ; à la campagne, Lina le faisait avancer, afin de pouvoir profiter de la fraîcheur du soir, soit en restant sur la terrasse, soit en faisant une promenade.

Le docteur se mit à table morose et

taciturne, toute sa belle humeur du matin semblait avoir disparu ; et Lina qui l'observait, hésitait à lui parler ; vers le milieu du dîner cependant, elle se décida à l'interroger :

— Tu as été au Chalet, Lothaire ?

— Oui, j'y ai passé une heure.

— Et Mme Werner ?

— Bien affaiblie, déclinant rapidement.

— Ah ! fit Lina.

Une question lui brûlait les lèvres ; elle n'osait la formuler.

Mais, quand ils furent réunis sur la terrasse et que le docteur eut allumé son cigare, elle dit :

— Tu vas, je pense, avoir une surprise, Lothaire.

— Vraiment ! Laquelle ?

— Attends un peu.

Comme si les paroles de Mlle Rosenberg eussent hâté l'accomplissement immédiat d'une chose prévue, la voix d'Elisabeth s'égrena dans la nuit.

La jeune fille chantait une mélodie de Schubert, et son timbre grave et puissant prenait, dans la sérénité du soir, une ampleur magistrale dont les trois auditeurs subirent l'émotion.

Lothaire, les sourcils froncés, arpençait la terrasse, et quand la voix de la chanteuse se tut, il se tourna vers sa sœur.

— Est-ce là ce que tu appelais une surprise ?

— N'en est-ce pas une grande, Lothaire, répondit-elle, que cette artiste ignorée que nous découvrons subitement ?

— Artiste ! Elle l'est incontestablement... Mais comment l'est-elle devenue ?

— Il faut le lui demander à elle-même, quant à moi je ne me suis pas reconnu le droit de l'interroger... Claude, ajouta-t-elle, nous avons eu cette révélation, il y a quatre ou cinq jours, n'est-ce pas, en entendant la ballade du Roi des Aulnes ?

— Oui, cette femme a un talent remarquable ; elle a dû travailler de longues heures pour arriver à un tel résultat ; elle est d'ailleurs servie par un

merveilleux organe.

—C'est très bien, pour ne pas dire parfait, reprit Lothaire.

—Eh bien! Est-ce là tout ce que tu trouves à dire à cette désobéissance inqualifiable! Quel cas a-t-on fait de tes défenses formelles?... Qui s'est introduit ici pour enseigner la musique à cette fille?... quelle complicité s'est ainsi raillée de toi?... de nous tous?

Lina parlait avec sécheresse et colère.

Le docteur passa rapidement dans le salon et appuya le doigt sur le timbre électrique.

—Veuillez, dit-il au valet de chambre, prévenir Mlle Werner que je l'attends à l'instant même.

—Bien, Lothaire, dit Lina, qui rentrait avec Mlle Mirande, très bien, et surtout, sois inflexible... Pourquoi nous quittez-vous, Claude?

—Je n'ai aucun titre pour rester ici pendant l'explication que vous allez avoir avec Mlle Werner.

—Restez, au contraire, je vous prie, insista Lothaire, je le préfère.

Aussi brièvement qu'il lui fut possible, Elisabeth arriva : elle était venue sans chapeau, une simple mantille sur la tête, qu'elle défit en entrant au salon. Après un léger salut adressé collectivement aux trois personnes réunies, elle croisa les bras et attendit.

—Bonsoir, Elisabeth, dit Lothaire.

—Bonsoir, mon oncle.

—Savez-vous que je viens d'avoir une grande surprise?

La jeune fille releva sur lui son regard noir.

—Asseyez-vous, je vous prie.

—Merci, je souhaite que ce que vous avez à me dire soit bref, je n'aime pas à laisser ma mère le soir.

En disant ces mots, elle jeta sur Claude, un regard tellement significatif et méprisant, que Mlle Mirande se leva brusquement.

—Permettez-moi de me retirer, docteur, dit-elle en français.

—Et pourquoi, je vous prie? répondit Lothaire dans le même langage. Je désire que vous assistiez à cet entre-

tien : ma nièce se donne parfois des airs de victime dont je veux faire table rase.

—Cela me gêne, je vous assure... Puis, ce débat, devant elle, dans un langage qui lui est étranger me répugne également.

—Pour ce qui est de cela, mademoiselle, que votre délicatesse, que je croyais moins farouche, ne s'alarme pas, répondit Mlle Werner, dans le meilleur français, je parle et comprends très bien votre langue, n'en déplaît à mon oncle et à tous les siens.

—Voilà qui est parfait, sans doute, ma nièce, mais qui demande quelques éclaircissements.

—Et comme je suppose, mon oncle, que telle est la raison pour laquelle vous m'avez fait demander, je vais vous les donner sans plus tarder.

Sur un signe de Lothaire, Claude avait été reprendre sa place près de Lina, spectatrice muette de cette explication orageuse.

—J'écoute, dit Lothaire.

Un sourire sarcastique passa sur les lèvres de Mlle Werner.

—Dois-je continuer à parler français ou en allemand? A moins que vous ne préféreriez l'anglais, dans lequel je m'exprime assez intelligemment.

Ces dernières paroles, en effet, avaient été prononcées dans l'anglais le plus pur.

—Quel puits de science, ma nièce!

—Ce n'est pas votre faute, mon oncle!... Mais pour la plus grande clarté de ce que j'ai à vous dire, je me servirai de notre langue maternelle.

—Pourrait-on savoir quelle est le professeur qui a fait de vous, malgré ma défense, l'artiste que j'ai entendue tout à l'heure?

La jeune fille salua moqueusement.

—Trop indulgent pour mon faible talent.

Puis, relevant la tête par un geste de défi, elle accentua :

—L'être infiniment secourable et bon qui n'a pas voulu que je fusse l'ignorante créature que vous aviez résolu

faire de moi, celle qui, avec tout son coeur et sa science m'a enseigné son art, celle qui, méprisant votre défense arbitraire, a cultivé mon esprit et mon intelligence, c'est ma mère!

—Alexandra!

—Oui, Alexandra Werner, votre soeur. Votre soeur que vous avez reléguée avec sa fille dans un coin ignoré de votre domaine; votre soeur que vous avez en paria, rejetée du sein de votre famille

—Taisez-vous, enfant, dit Lothaire, n'effleurez pas les choses que vous ne sauriez comprendre.

—Je ne suis plus une enfant, mon oncle. J'ai compris toutes les douleurs, comme j'ai subi toutes vos persécutions.

—Je ne pouvais... nous ne pouvions pas vous accueillir votre mère et vous, mieux que nous ne l'avons fait... Ne parlez plus de tout ce qui est mystère pour vous.

—Rien dans la vie de ma mère n'est un mystère pour moi... Elle a aimé d'un amour exclusif un homme digne de cet amour... En quoi donc ma mère a-t-elle démerité?... Elle a fait du théâtre avec mon père! C'est vrai, et puis après, où est le crime?... J'en ferai moi aussi et bientôt.

Lothaire l'interrompit avec colère.

—Ne me poussez pas à bout, Elisabeth, je ne manquerai jamais au respect que je dois à ma soeur, mais moi vivant, vous ne monterez pas sur les planches.

—Je monterai sur les planches si telle est ma volonté ou mon bon plaisir, mon oncle! Malgré vous, je suis instruite, malgré vous, je suis artiste, malgré vous, je partirai d'ici, emmenant ma mère, ma pauvre chère maman, qui, depuis des années et des années a simulé cet affaiblissement mental où vous la croyiez tombée pour faire de moi, et toujours malgré vous, ce que je suis aujourd'hui... Ma mère, qui peut être fière de son oeuvre, puisqu'elle m'a mise à même, en m'affranchissant de votre tutelle despotique, de subvenir moi-même à son existence et

à la mienne. Je n'ai aucun ménagement à prendre avec vous pour vous déclarer hautement ma volonté de sortir de chez vous au plus vite. L'asile et le pain que vous m'avez donnés ont été bien amers, mais je vous les payerai, croyez-le bien, jusqu'au dernier centime.

Lothaire se contenait à grand'peine, il fallait un effort immense à cet homme toujours maître de lui, pour répondre avec calme:

—Tout cela est de mieux en mieux, Elisabeth, il ne me reste plus qu'à vous demander comment vous vivrez en sortant d'ici?

—Le hasard est maître des événements, mon oncle, il y a quelques mois, le directeur de l'Opéra de Munich était de passage à Zell, il m'a entendue chanter et...

—Et?...

—Je me suis engagée avec lui.

—Vous avez signé un engagement quelconque?

—Je n'ai rien signé, mon oncle, mais hier encore, j'ai reçu une lettre de lui; il m'attend, et dans quelques jours j'aurai dit adieu pour toujours à ce pays!... C'est pour cela, mon oncle, que j'ai jugé inutile, comme les années précédentes, de me contraindre à ne plus chanter parce que vous êtes ici.

Lothaire arpenta plusieurs fois le salon et s'arrêta en face de sa nièce.

—Vous ne partirez pas.

—Je partirai.

—Je vous le défends, vous resterez ici, dussé-je employer la force pour vous retenir.

—Nulle puissance humaine ne peut me retenir.

—C'est ce que nous verrons.

—C'est tout vu... Ah! mon oncle, encore un mot: peut-être serez-vous étonné, ayant scrupuleusement confisqué de notre chalet tous les livres qui eussent pu m'instruire, de me trouver aussi lettrée!... C'est vous-même, mon bon oncle, qui m'avez fourni les moyens de l'être; et pour cela, je vous ai volé... oui, volé!...

Mlle Werner tira de sa poche une clef qu'elle garda à la main.

—C'est celle de la porte d'entrée du Lasurblaus Schloss, avec cela, je m'introduisais nuitamment ici, pour emprunter à votre bibliothèque tous les ouvrages qui pouvaient m'être utiles ou agréables... Mais, je vous dis là une chose que vous devez savoir; et cette Française, là-bas, qui écoute, je ne sais trop pourquoi cette scène de famille, a dû vous en prévenir.

Le docteur se tourna avec étonnement vers Claude.

—Le saviez-vous, mademoiselle Mirande?

—Je le savais.

—Pourquoi n'avez-vous rien dit?

Claude se leva et se rapprocha d'Elisabeth.

—Quelle que soit l'opinion de Mlle Werner sur mon compte, je ne suis pas ici pour espionner.

—Que veut dire tout cela?

—Rien, que ce qui est exprimé; et cela n'a aucune importance.

Elisabeth ramassa sa mantille tombée à terre et s'en couvrit la tête; puis froidement, s'adressant à Lothaire:

—Je crois que tout ce qui devait être dit, est dit?

—Détrompez-vous, j'ai encore à vous signifier ma volonté de rester ici.

—Je passerai outre.

—Vous n'oserez.

—J'oserai, mon oncle.

—De gré ou de force, je vous retiendrai.

—Essayez donc!...

En prononçant ces derniers mots, le visage de la jeune fille était si menaçant, que Lina, muet témoin de ce long débat, s'écria, effrayée:

—Prends garde à elle, Lothaire!

Subitement, à ces paroles, la figure d'Elisabeth se contracta douloureusement et elle s'approcha de Lina.

—Croyez-vous donc, dit-elle d'une voix si changée, qu'elle alla remuer Claude jusqu'au fond de l'être, croyez-vous donc que je pourrais lui faire du mal?

Et comme Lina ne répondait pas, de

la même voix angoissée, Mlle Werner continua:

—Que pensez-vous?... Avez-vous peur que je le tue?...

Lina, inflexible, murmura:

—Ce ne serait pas le premier.

Elisabeth voila son visage de ses deux mains, et Mlle Mirande vit aux mouvements convulsifs des épaules de la jeune fille qu'elle pleurait, vaincue enfin en son étrange révolte.

Quelques minutes passèrent, silencieuses; puis Mlle Werner releva la tête.

—Vous ne pouviez oublier, je le sais!... Mais vous pouviez pardonner! J'ai versé assez de larmes amères, vécu d'assez de remords pour mériter le pardon... J'ai affirmé sur l'honneur, je l'ai juré sur le seul être au monde que j'aime: sur ma mère, que je n'avais pas tué sciemment Ethel... je renouvelle ce serment aujourd'hui... A quoi bon!... vous ne me pardonnerez plus, vous ne me pardonnerez jamais... je vous ai toujours trouvé impitoyable et cruelle.

Elisabeth essuya brusquement son visage baigné de larmes, et redevenue hautaine et méprisante, elle ajouta encore:

—Je vous plains, mademoiselle, de nourrir de tels sentiments; vous avez vu crime, où il n'y eut que maladresse et ignorance; et de ce crime inconscient d'enfant vous en avez fait le levier des persécutions, donc vous avez inexorablement poursuivi la femme que je suis aujourd'hui.

Elle répéta:

—Je vous plains!... Je vous plains! Vous me faites pitié!...

Puis elle posa devant Lothaire la clef dérobée, et, la démarche assurée et fière, elle traversa le salon dans toute sa longueur et disparut.

Mlle Rosenberg retomba, sanglotante, dans son fauteuil, en proie à une crise nerveuse; elle frissonnait, profondément bouleversée par cette scène pénible qu'elle-même avait provoquée.

—Viens, Lina, viens, tu te rendras malade. A quoi bon tant remuer le

passé! Tu as eu tort, ma soeur, tu sais fort bien qu'Elisabeth ne fut pas criminelle.

—Tu la défends, Lothaire?

—Ah! Grand Dieu, non! Mais aussi inflexible, dure et résolue que soit sa nature, elle est loyale et incapable de mensonge... Allons, Lina, il faut te coucher, je sens la fièvre qui t'agite, et c'est le médecin qui parle à cette heure et avec autorité.

Il la souleva dans ses bras, car elle était si affaiblie que ses jambes refusaient de la porter.

—Mademoiselle Mirande, excusez-moi de vous laisser seule, ma soeur, en ce moment, a besoin de mes soins... A quelque jour, je pense pouvoir vous expliquer tout ce qui a pu vous paraître obscur dans les paroles prononcées ce soir.

VIII

Cette explication, Claude l'eut dès le lendemain. La journée, très brûlante, avait été mélancolique et solitaire pour elle. Mlle Rosenberg l'avait passée entièrement dans sa chambre, en proie à une fièvre violente. Ce fut seulement vers le soir qu'elle descendit de son appartement.

Elle fit avancer l'heure du dîner afin que Claude put faire, avec Lothaire, la promenade tant désirée du Himmelsbachtal.

La soirée, splendidement belle et serene, se prêtait à cette excursion, et dès que Lina eut regagné sa chambre, le docteur dit à la jeune fille :

—Couvrez-vous bien, Mademoiselle Claude, nos nuits sont admirables, mais froides dans la montagne; n'avez-vous pas une robe bien légère?

Toutes traces des colères de la veille avaient disparu sur le visage de Lothaire et sa voix, habituellement tranchante et brève, parut alors à Claude d'une pénétrante douceur, inconnue jusque là.

Elle répondit :

—Ma robe est légère, c'est vrai, mais voyez, j'ai cette mante si chaude.

Elle désignait un ample manteau en tissu des Pyrénées, blanc comme la robe qu'elle portait et qui devait l'envelopper toute.

Lothaire la lui jeta sur les épaules.

—Et sur votre tête?

—Faut-il mettre un chapeau?

—C'est presque inutile, nous ne rencontrerons personne à cette heure à travers la montagne et dans la vallée.

—Alors, s'il fait froid, je mettrai le capuchon du manteau.

Ils sortirent du parc côte à côte, pris immédiatement par le calme majestueux de cette belle soirée d'été. Sur les quatre horizons restreints par le cirque des montagnes, la nuit déroulait son voile sombre; et la lune se leva, pleine, cuivrée d'abord, elle ne fut bientôt plus qu'un grand disque d'opale, versant sa clarté argentée sur toute la forêt.

Ses rayons, qui glissaient sur le flanc des montagnes, ne diapraient de brume impalpable et neigeuse, et toute la Forêt Noire devenait une forêt lumineuse et blanche.

Claude, émue, murmura :

—Que ce pays est beau!

—Oui, dit Lothaire, il est beau! J'ai parcouru toute l'Europe, une partie de l'Asie, j'ai vu des sites grandioses, étranges, hardis, à déconcerter les humains, mais aucun qui possédât le charme pénétrant de celui-ci.

A leur gauche, la Hohe-Möhr dressait sur son flanc une petite chapelle gothique dont le clocher ajouré se dentelait diaphane dans le brouillard léger; à leur droite, le Grendel, qui dépassait en hauteur les monts environnants; devant eux, le Schanzli, le Blauen, et enfin le Himmelsbachtal, vers lequel ils dirigeaient leurs pas.

Ils contournèrent le village, passèrent devant le cimetière où les tombes de pierres dressaient, rigides et pâles, les bras de leurs croix; mais lorsqu'ils eurent dépassé les premières maisons de la Forêt Noire, maisons rustiques aux toits de chaume, touchant presque le sol, ils entrèrent dans le sentier plein d'ombre où murmure le ruisseau

qui vient du ciel.

Dans l'allée feuillue qu'ils suivaient, les rayons de la lune mettaient aux arbres une coulée de lumière verte, et chaque feuille s'agitait sous la brise du soir comme un être délicat vivant et subtil.

—Docteur, demanda Claude, pourquoi dit-on que ce ruisseau vient du ciel?

—Parce qu'il descend très haut de la montagne, qu'il en jaillit de suite, impétueux et large, ayant l'air de sortir d'un souterrain, sans qu'on sache exactement où est la source.

Un silence retomba sur eux; ils gravirent lentement le sentier et débouchèrent tout à coup dans une petite clairière où le ruisseau, qui bouillonnait, la contournait en faisant un minuscule flot. Pour y arriver, il fallait franchir une grosse roche renversée dans le lit du torrent. Claude désira y pénétrer, et, sans accepter l'aide de son compagnon, elle sauta en deux bonds de l'allée dans l'île.

Lothaire admirait sa grâce souple de jeune nymphes; son petit visage brun aux larges yeux clairs resplendissait de jeunesse et les longs vêtements blancs qui l'enveloppaient idéalisèrent sa gracilité de statuette.

Le regard, dont Lothaire enveloppait Claude, se faisait de plus en plus doux; lui désignant un banc, il la fit asseoir auprès de lui.

—Il est heureux que je sois avec vous, car le premier passant attardé pourrait vous prendre pour une divinité de l'air: Elfe ou Sylphe mystérieux du Himmelsbachtal.

Il souriait. Sous ce sourire, la rigidité de ses traits inflexibles et durs se fondait.

Claude songea:

—Il devrait toujours sourire, car de la sorte il est très beau.

Il devina la pensée de la jeune fille, car il répondit:

—On ne peut pas toujours sourire.

—Non, mais on peut toujours avoir l'air bon.

—Serait-ce une critique, mademoiselle?

—J'en suis bien incapable, docteur.

—Trouvez-vous donc mon expression méchante?

—Pas méchante... mais froide, cruelle parfois... si cruelle!

—Cruel! Vous me croyez cruel! C'est-à-dire pouvant voir souffrir; faire souffrir impitoyablement et avec joie?... Voilà ce qu'est la cruauté... Et j'ai, au fond du coeur, la plus grande pitié de ceux qui souffrent.

Claude, les mains jointes sur sa robe, ne répondit pas.

La clairvoyance de Lothaire était grande, et dit:

—Vous n'êtes pas convaincue et vous pensez à Elisabeth?

—Oui, je pense à cette jeune fille et je la plains.

—Ma soeur, je le sais, ne vous a pas caché son histoire; or, donc, écoutez ceci, enfant que vous êtes.

Son regard et sa voix se firent incisifs.

—Ma nièce était une mauvaise nature, rebelle, emportée et d'un orgueil immense; ses instincts artistiques la poussaient invinciblement vers le théâtre, vers cette vie de comédienne où se dressent tant d'écueils, tant d'abîmes et de désastres à côté des succès et des griseries d'un jour... J'ai agi selon ma conscience en faisant ce que j'ai fait; malheureusement, ma soeur, la mère d'Elisabeth, s'est liguée avec elle contre moi; on m'a joué indignement, et vous voudriez, jeune fille, que j'accepte les faits accomplis sans une protestation, sans une revanche?

—Vous vous heurterez à une volonté aussi forte, aussi tenace que la vôtre, docteur; et vous ne pouvez rien désormais pour attenter à la liberté de votre nièce.

—Détrompez-vous, s'il le faut, j'emploierai la violence.

—Et vous n'êtes pas cruel!... Quoi donc alors?

Claude se leva.

—Dites-moi, quel âge avait Elisabeth quand vous lui avez retiré tout

moyen de s'instruire ?

— Douze ans !

— Douze ans ! Vous, un homme, vous avez pris au pied de la lettre les rêveries, les extravagances d'une petite fille à peine raisonnable, et, impitoyablement, vous avez voulu la briser.

— L'enfant, que vous jugez déraisonnable raisonnait très bien ; d'une intelligence remarquable, elle savait parfaitement ce qu'elle voulait, et la preuve...

— C'est vrai, la meilleure preuve, c'est que, malgré vous, elle a appris tout ce qu'elle voulait savoir, et qu'elle est devenue une incomparable artiste... Quoiqu'il en soit, vous avez voulu éteindre une intelligence, vous avez voulu empêcher de vibrer une âme assoiffée d'idéal et de rêve ; car les arts, qui nous prennent et nous possèdent, sont une envolée de notre être immatériel vers le grand, le vrai et le beau !... Malgré vous, l'intelligence et l'âme ont pris leur essor, et vous êtes vaincu... bien vaincu !

— Je ne m'arrêterai pas, Mademoiselle Mirande à discuter avec vous, car vous me combattez avec la chaleur de votre jeune cœur, et moi, je me défends avec ma vieille et froide raison. D'ailleurs, toutes ces paroles sont inutiles et oiseuses, Madame Werner n'est pas transportable.

— Ah ! pauvres ! Pauvres femmes ! sont-elles donc condamnées à vivre leur vie dans la réclusion de ce parc du Lasurblaus Schloss, où, comme me l'a dit Lina, votre volonté à tous les a murées :

— Libre était Alexandra d'accepter ou de rejeter nos offres : quand, brisée par l'existence mauvaise, elle voulut bien se souvenir de son père adoptif et de son frère, nous n'avons pas hésité à la recevoir, mais à une condition absolue : elle devait demeurer à Zell avec sa fille et n'en jamais sortir. A aucun prix, mon père et moi, nous ne voulions qu'Alexandra revint à Bâle ou à Vienne, où sa fuite avait causé le plus scandaleux effet, et son retour comme veuve de ce comédien qui était son mari eût jeté sur nous tous un discrédit que

la vieille maison des Rosenberg n'eût pas supporté... On ignore Alexandra ; la plupart de nos relations l'ont oubliée ; on ignore encore plus Elisabeth, et c'est ce que nous avons voulu.

— Un mot, docteur, pourquoi cette haine de Lina pour votre nièce ?

— Je voulais vous en parler et vous touchez une plaie douloureuse : A l'époque où je faisais à Elisabeth l'interdiction que vous trouvez si arbitraire, ma soeur Lina était fiancée à Eithel Worms ; ils devaient se marier quelques mois plus tard. Eithel était mon collègue et mon meilleur ami, il était avec nous à Zell, quand, à la suite de la scène qui éclata entre ma soeur et moi, Alexandra fut frappée d'hémiplégie. Eithel partagea avec moi les soins au chevet de la malade, mais il se déclara de suite, entre lui et ma jeune nièce, une aversion irraisonnée et impertinente du côté d'Elisabeth, un peu incompréhensible et taquine du côté d'Eithel : c'était l'antipathie dans toute son horreur ; ils ne pouvaient se voir sans échanger des propos cassants et mordants. Aussi, au bout de quelques jours, dès qu'elle l'apercevait, Elisabeth quittait le châlet et se réfugiait au bout du parc, où, armée d'une carabine, elle faisait une guerre acharnée aux oiseaux des bosquets. Je n'aimais pas à lui voir entre les mains cette arme à feu, mais je lui avais déjà fait l'interdiction de tant de choses, que j'attendais le moment propice pour lui imposer à nouveau ma volonté à ce sujet, quand un événement tragique traversa notre vie : un matin que je me dirigeais vers le fond du parc pour rejoindre Eithel et Lina, je vis de loin ma nièce se livrant à son plaisir favori ; elle tenait à la main sa petite carabine, et, de temps à autre, visait une bestiole, qui tombait les ailes écartées ; pauvre petite chose palpitante fauchée en pleine vie ! Je m'étonnais de la satisfaction qu'éprouvait cette enfant à détruire, et je me disposais, en tête à tête avec elle, à la raisonner, à ce sujet, le plus doucement possible, quand je la vis à nouveau épauler son léger

fusil, et le diriger vers un innocent pinson perché sur un buisson.

Je criai :

—Ne tirez pas, Elisabeth ! car il m'avait semblé voir remuer derrière le bosquet.

Elle se retourna avec un peu de défi :

—Regardez, mon oncle, je vais l'abattre du coup.

Une cinquantaine de mètres me séparaient de l'enfant.

Je répétais :

—Ne tirez pas ! Ne tirez pas !

Le coup partit avant que je puisse l'atteindre, l'oiseau s'envola, et un double cri de douleur retentit dans le bosquet d'où Lina sortit pâle et affolée.

—Elle l'a tué ! Elle l'a tué ! Lothaire, au secours !

En quelques enjambées je fus près d'elle, près d'eux, car Eithel gisait la face contre terre. Je le retournai : la balle d'Elisabeth, en crevant l'oeil droit, lui avait pénétré dans le cerveau : la mort avait été instantanée.

—Oh ! fit Claude, frissonnante, c'est horrible !

—Ce fut horrible, en effet, la malheureuse enfant se roulait à terre hurlant de remords.

—Pardon ! Pardon ! Je ne l'ai pas tué ! Je ne savais pas !... Mon oncle ! Mon oncle ! dites qu'il n'est pas mort !

Et Lina, qui s'était agenouillée près du corps de son fiancé, clamait :

—Tu l'as tué, misérable petite ! Tu le haïssais, enfant maudite ! Hors d'ici, que je ne te revois jamais, car jamais je ne te pardonnerai !...

—Alors, dit Claude, angoissée.

—Alors, malgré ma cruauté, Mademoiselle, j'ai passé des jours poignants au Lasurblaues-Schloss, Eithel, mort ; Lina, désespérée ; mon père, affolé de ce drame, et au chalet, une femme frappée de paralysie avec une enfant qui se débattait dans les crises effrayantes d'un transport au cerveau... La grande jeunesse chez l'une, le temps chez l'autre, amenèrent la guérison et l'apaisement. Mais j'ai vu dix fois, après sa guérison, Elisabeth se traîner pleurante implorer son pardon aux pieds

de Lina, inflexible... Quand l'année suivante nous ramena à Zell, l'évolution s'était faite chez ma nièce, telle vous la voyez maintenant, telle elle fut depuis cette époque, hautaine, méprisante, haineuse... Je me demande parfois si cette malheureuse a un coeur !

—Si elle a un coeur, docteur !... Elle a un coeur, puisqu'elle aime sa mère ! mère !

—Comme vous la défendez toujours !

—N'est-elle pas digne de la plus grande pitié ! Son coeur ! c'est vous qui le lui avez clos à jamais... Et maintenant, il est trop tard pour revenir en arrière : ce qui est accompli est accompli...

—Mettez votre capuchon, Mademoiselle Mirande, dit brusquement Lothaire, le vent fraîchit et nous allons redescendre.

La nuit continuait sa course épaisissant l'ombre du sentier, et Claude butta contre un caillou du chemin.

—Donnez-moi le bras, dit le docteur.

La jeune fille se serra étroitement dans sa mante.

—Merci, inutile !

Mais une seconde pierre roulant sous ses pieds, lui fit perdre l'équilibre ; elle serait tombée, si Lothaire ne l'eut soutenue. Aussi, sans lui en demander la permission, il passa le bras de la jeune fille sous le sien et le serra contre lui.

Ils traversèrent le village endormi, la route où la nuit était tombée, mélancolique et sereine, et dans le silence, troublé seulement par le bruit de leurs pas, ils marchèrent l'un contre l'autre.

A un coude de la route, le Lasurblaues-Schloss apparut : silhouette pâle, poétisée par la brume qui s'enroulait à ses murailles et à ses tourelles.

Lothaire ouvrit la grille, le sable craquait sous leurs pieds, et instinctivement ils rendaient leurs pas plus légers afin de ne pas troubler le silence.

Au seuil du château seulement, Lothaire lâcha le bras de Claude.

—Bonsoir, dit-il, faites de beaux rêves !

Elle le regarda, puis laissa errer ses

yeux sur la campagne dormante.

—Comment peut-on, en face de cette belle nature reposante, nourrir des sentiments de colère et de haine ?

Lothaire secoua la tête :

—Jeunesse ! Jeunesse ! que vous êtes jeune, Mademoiselle Claude ! Quand vous aurez vécu, quand vous aurez souffert, vous verrez que rien n'est fort, plus fort que la haine.

Elle répondit :

—Si, l'amour... Bonsoir, docteur !

IX

Mlle Mirande se leva dès l'aube ; contrairement aux souhaits de Lothaire, sa nuit avait été agitée et peuplée de rêves étranges ; les elfes de la Forêt Noire voulaient l'entraîner dans leur royaume éthéré ; prise dans leur cercle magique, la jeune fille se débattait, impuissante, au milieu de leur ronde effrénée.

Puis tout ces fantômes troublants s'évanouissaient soudain devant Elisabeth, sorte de Némésis aux mains rouges de sang.

Elle attendait Lothaire, et Claude voyait le poignard dont elle allait le frapper ; il avançait lentement vers elle, et chaque pas le rapprochait de la mort. Claude voulait crier, et le son s'étranglait dans sa gorge ; une sueur froide ruisselait sur son corps, et l'angoisse de ce songe, devint si poignante, que la jeune fille s'éveilla en sursaut, poussant un soupir de soulagement en constatant l'irréel.

Mais le sommeil s'était enfui, et Claude, après être restée quelques heures dans son lit, se leva et regarda paraitre l'aurore.

A l'horizon, le soleil s'élevait derrière les montagnes, le ciel se marbrait de teintes violettes, qui s'atténuaient en s'élargissant et devenaient mauves et roses : les oiseaux commençaient à chanter faiblement saluant le retour de la lumière.

Dans cet épanouissement du jour renaissant, Claude revivait des souvenirs du jour déclinant. Et, chose singulière,

il lui semblait qu'une éternité avait fois de se trouver en présence d'Elisabeth promenade d'hier ; car notre nature impressionnable nous fait sentir lointaines les émotions intenses vécues de la veille.

Elisabeth ! Lothaire ! Lina ! Quelles mentalités différentes de la sienne avaient ces gens-là !

Claude soupira, levant vers le ciel ses grands yeux clairs. Et soudain, dans l'éblouissement de l'Orient en feu, le soleil émergea, radieux, des montagnes. Mlle Mirande, penchée à sa fenêtre, vit, au bout d'une allée, la voiture de la paralytique. Elisabeth la roulait, tandis qu'auprès d'elle, l'enfant du jardinier, un garçonnet de sept ans, courait autour de sa jupe.

Claude saisit un fichu, dont elle s'enveloppa et descendit dans le parc ; elle appréhendait et souhaitait tout à la fois de se trouver en présence d'Elisabeth. Aussi, suivit-elle de loin les promeneurs qui s'arrêtèrent près de l'étang.

Claude s'assit à distance et, sans être vue, observa.

Elisabeth, toujours méfiante, jetait un long coup d'oeil circulaire, et, constatant que rien ne pouvait les gêner, demanda à sa mère :

—C'est bien ici que tu veux t'arrêter, maman ?

—Oui, j'aime cet endroit, il est plein de fraîcheur, et l'aurore lui met un charme de plus... Voudras-tu, mon enfant, me lire quelques poésies de notre vieux Schiller ? Tu dois avoir le volume dans ma voiture.

—Non, maman, je l'ai laissé au châlet, mais je puis aller le prendre.

—Inutile, ma fille, ne fais pas exprès le chemin.

—Que veux-tu que ce soit, maman, pour de bonnes jambes comme les miennes ; en quelques minutes, je serai de retour et Karl restera près de toi.

—Karl ! Karl ! cria la jeune fille à l'enfant, qui s'était mis à cueillir des fleurs ; écoute, tu vas être bien sage et rester auprès de la dame, jusqu'à ce que je revienne.

L'enfant secoua sa grosse tête blonde bouclée.

—Oui.

—Sans bouger, hein, Karl.

—Oui.

Légère, Mlle Werner s'éloigna ; deux ou trois fois elle se retourna pour faire un signe amical à l'enfant appuyé près de la voiture de la paralytique.

—Dis donc, Madame Werner, fit Karl, pourquoi ne marches-tu pas comme tout le monde ?

—Parce que j'ai mal aux jambes, bien mal, mon petit.

—Ça t'ennuie, dis, de ne pas te promener ?

—Oui, cela m'ennuie, c'est certain.

—Si tu veux, je vais rouler ta voiture, cela te promènera, et moi, cela m'amusera de te rouler.

—Non, Karl, tu n'es pas assez fort !

—Je suis fort, Madame Werner, et je te dis que cela m'amusera.

—Karl, dit la paralytique, effrayée, je te le défends.

Mais déjà l'enfant avait saisi la voiture et la poussait.

—Tu vois que je suis fort, Madame Werner !

A peine achevait-il ces mots, que la voiturette, mal dirigée, décrivit une courbe et roula de l'allée sur la pente gazonnée aboutissant à l'étang : la paralytique poussa un cri de terreur, et l'enfant, entraîné par le poids de la voiture, incapable de la retenir, la lâcha brusquement.

La voiturette, abandonnée à elle-même, roula plus vite, plus vite encore, et alla s'engloutir dans l'eau dormante du petit lac fleuri d'anémones et de nénuphars.

Le petit Karl s'était enfui en criant, et Claude, qui de loin avait assisté à cette scène, sans la comprendre, se mit à courir vers l'étang dès qu'elle vit la voiture rouler sans direction ; mais quelque vitesse qu'elle mit à parcourir la faible distance qui la séparait de la berge, elle arriva trop tard : voiture et malade avaient disparu entièrement sous l'eau lorsque, terrifiée, haletante, la jeune fille fut sur la rive.

N'écoutant que son courage, Mlle Mirande se jeta résolument dans le petit lac ; l'eau, peu profonde, lui arrivait cependant au-dessus des épaules, et la pauvre paralytique attachée dans sa voiture renversée gisait au fond. Par trois fois différentes, Claude dut plonger avant de parvenir à la détacher ; et, quand enfin elle se redressa, tenant entre ses bras le corps inanimé de Mme Werner, elle était aussi pâle et aussi défiatée que la noyée.

Après des efforts inouïs, elle parvint à la déposer sur la berge, et sortant elle-même de l'étang, les forces décuplées par le danger, elle reprit dans ses bras le corps de la malheureuse femme, et ployant sous son fardeau, la marche entravée par ses vêtements mouillés qui lui collaient à la peau, elle s'achemina vers le châlet.

Cependant, les cris perçants de l'enfant avaient été entendus, et bientôt, Claude aperçut Lothaire qui venait vers elle.

Elle lui cria de loin :

—Arrivez, arrivez vite ! Elle est morte, je crois.

Dès qu'il l'eut rejointe, il lui enleva le corps de la paralytique.

—Ma pauvre enfant ! Que s'est-il donc passé ? Où est Elisabeth ?

La réaction commençait à se faire chez Claude : des sanglots lui montaient à la gorge.

—Elisabeth ! Je ne sais pas ! Elle a laissé sa mère dans l'allée avec l'enfant du jardinier : le petit a voulu rouler la voiture qui est tombée à l'étang... Je n'ai pu empêcher ce malheur, j'étais trop loin... Mais je me suis jetée à l'eau pour la sauver... Est-elle morte, docteur ?

—Je ne sais, mon enfant, je ne sais... Calmez-vous... Voyons, voyons, Claude, dit-il, l'appelant pour la première fois par son nom, ne pleurez plus, vous êtes une courageuse petite, mais marchez vite... Oui, vous êtes vaillante, vous n'avez pas besoin de mes soins rentrez au château, faites prévenir Lina et mettez-vous au lit... Tenez, prenez ce sentier, c'est plus court... A

tout à l'heure, ma chère enfant !

Allongeant le pas, il se dirigea vers le chalet, tandis que Claude entraînait au Lasurblaues-Schkloss : le personnel y était en rumeur ; le petit Karl y avait été tout droit, et Lina elle-même était levée quand Mlle Mirande, à bout de forces, entra dans le vestibule.

— Claude ! Ma pauvre Claude ! que vous est-il arrivé !... Non, non ne dites rien, vous êtes épuisée, venez avec moi dans votre chambre, Hélène vous déshabillera... Vous avez froid, vous grelottez, ma chère petite...

Deux heures plus tard, quand Lothaire rentra au château, il trouva Lina sur la terrasse, attendant son retour.

— Eh bien ?

— Alexandra est morte.

— Oh ! Lothaire, elle est morte !

Le docteur inclina la tête.

— Et Elisabeth ?

— Sa douleur est effrayante, silencieuse, sombre et farouche, comme toute sa personne.

Il demanda :

— Et Mlle Mirande ?

— Elle repose, la pauvre petite !

— Lina, sais-tu qu'elle a voulu sauver Alexandra.

— Oui, les domestiques me l'ont raconté. Chère petite Claude ! Elle a été bien émotionnée !

— Oui, mais elle est jeune et courageuse. Ah ! si tu avais pu la voir, tenant entre ses bras Alexandra, tu aurais admiré son sang-froid.

— Et son dévouement, Lothaire.

— Je vais télégraphier immédiatement à mon père... toi, ma soeur, n'iras-tu pas là-bas ?

Mlle Rosenberg hésitait.

— Oh ! Lina, dit le docteur d'un ton de reproche... même devant la mort !...

— J'irai, Lothaire !

X

Lina partit au chalet après le déjeuner, et Claude qu'un sommeil réparateur avait remise de sa poignante émotion du matin, descendit sur la terrasse

et s'assit à l'ombre dans un rocking-chair.

La jeune fille avait les traits tirés, ses larges yeux, grandis de moitié, faisaient paraître enfantin et menu son visage pâli ; et le peignoir bleu clair dont elle était vêtue, adoucissait toute sa personne de sa teinte délicate et azurée : un grand fichu de laine était jeté sur ses épaules, car malgré la chaleur, un petit frisson passait de temps à autre sur la jeune fille.

Elle avait appris, par Hélène, la mort d'Alexandra Werner, et avait versé des larmes sur cette fin si tragique de la paralytique, que son dévouement n'avait pu sauver, puis elle pensait à cette Elisabeth si intéressante et si peu comprise des siens : devait-elle souffrir en ce moment !

Un soupir profond gonfla la poitrine de Claude et s'échappa de ses lèvres.

— A qui s'adresse ce soupir ? demanda Lothaire, qui s'était approché sans bruit jusqu'à elle.

Mlle Mirande ouvrit les yeux, qu'elle avait clos, et répondit :

— A ceux qui souffrent !

Le docteur avança un siège et s'assit près d'elle :

— Vous savez qu'elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais... Pauvre Elisabeth, je voudrais la voir !

— Pas aujourd'hui, Lina est auprès d'elle, et vous, pauvre enfant, vous avez été trop violemment remuée pour que je veuille vous exposer encore à une émotion si grande.

Des larmes montèrent aux yeux de Claude.

— Docteur ! Quelle détresse doit être la sienne !

— C'est une détresse immense, en effet, car Elisabeth perd aujourd'hui le seul être humain qu'elle aimât au monde !

— Le seul être humain qu'elle aimât ! Oh ! mon Dieu !

Des larmes ruisselaient sur le visage de Claude, et le petit frisson nerveux qui, depuis le matin l'agitait, reparut plus violent.

—Ma pauvre amie, dit Lothaire, ému, ne pleurez pas sur nos douleurs... En quoi Elisabeth vous touche-t-elle, et que sommes-nous pour vous ?

—Docteur ! Docteur Ce que vous dites est mal ! Lina m'a accueillie comme une soeur ; et vous...

—Et moi ?

—Vous avez, je crois, un peu d'amitié pour la pauvre Claude.

Lothaire lui prit la main.

—Laissez-moi cette petite main brûlante, enfant ! Vous avez la fièvre et seriez mieux au lit, dit-il impérieusement.

Puis changeant de ton.

—J'ai beaucoup d'amitié pour vous, Claude.

Elle frissonna à nouveau au son de cette voix grave et voulut retirer sa main de celle de Lothaire. Mais elle y était étroitement prisonnière.

—Petite amie, continua-t-il, j'aime votre caractère énergique, votre coeur compatissant, votre âme élevée.

Elle réussit à retirer sa main et essaya de rire.

—Oui, Docteur, vous m'aimez au moral, car pour le physique, je dois passablement vous déplaire.

Il fronça les sourcils, ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'une contrariété l'atteignait, et son visage mobile se durcit soudain.

—Que voulez-vous dire ?

—Que je suis loin du type de femme blonde, grande, forte, de constitution robuste...

Il l'interrompit :

—Ah ! avez-vous pris ces paroles au sérieux ?

—Elles n'étaient pas sérieuses ?

—J'ai parlé d'une femme blonde, comme j'aurais parlé d'une rousse ou d'une brune... Nous étions antagonistes, ce soir-là.

—Et vous avez dit cela pour me déplaire?... Comme cela est mesquin, docteur !

Elle causait en s'efforçant de chasser loin d'elle les pensées tristes ; mais lui, qui le lisait le livre ouvert dans son coeur, répondit :

—Je vous ai taquiné un peu.

Elle rougit sous le regard de Lothaire.

—C'était mal !

—Mademoiselle Mirande, dit-il, pourquoi vous êtes-vous jetée à l'eau, ce matin ?

—Mais pour sauver une vie humaine.

—Vous risquiez la vôtre... La vôtre pleine d'avenir, de jeunesse pour une vie souffreteuse, et presque achevée.

—Docteur, ne comprenez-vous donc pas la force impulsive du secours au prochain ?

—Et cette impulsion, vous y eussiez cédé pour... n'importe qui ?

—Oui, cette force là, ne raisonne pas, elle agit.

Il reprit la main de Claude et la serra fortement dans la sienne.

—Vous eussiez cédé à cette force, même... pour moi ?

La jeune fille baissa les yeux.

—Même pour vous... oui !

—Vous pouviez mourir, le saviez-vous ?

Un pâle sourire glissa sur les lèvres de Claude. Sa force s'épuisant, elle murmura :

—Je crois que je ne regretterais pas la vie.

—Claude !

—Eh bien ! qui donc me pleurerait ? L'homme qui m'a élevée, que j'aime par dessus tout... Mon tuteur, puis après?... Le colonel... Mme de Mauzé... Ma pauvre nounou... et...

—Et moi, Claude ?

—Vous ?

—Moi, n'aurai-je pas pleuré ma petite amie, ma jolie fleur de France ! Croyez-vous que je ne vous eusse pas pleurée ?

—Je ne sais.

—Je vous eusse pleurée avec des larmes d'angoisse et de sang !

Claude arracha sa main de celle de Lothaire et, se voilant le visage, elle éclata en sanglots convulsifs.

Il la prit alors dans ses bras, comme une toute petite fille, la porta dans le salon et la déposa sur la chaise longue de Lina.

—Ma petite amie, vous ai-je offensée ou fait de la peine?

Elle découvrit sa figure bouleversée et secoua la tête.

—Non, non.

—Donnez-moi votre main, chérie ; c'est cela, donnez-la moi, et laissez-la moi toujours.

Il appuya la pauvre et charmante tête fatiguée sur son épaule.

—Je vous aime profondément, Claude!... Voulez-vous être ma fiancée?

—Docteur!... Lothaire! oui, je voudrais... mais...

—Mais?...

—Je ne puis donner ma parole sans avoir consulté mon père adoptif; l'homme auquel je dois tout... Tout ce que je suis.

—Il me suffit aujourd'hui de savoir que tel est votre désir. Ce soir, je préviendrai mon père de mes intentions.

Sous l'empire des émotions, les forces de Claude lui firent défaut.

—Ah! dit le docteur, je suis presque cruel pour vous, petite aimée. Claude, laissez-moi vous monter à votre chambre, vous y resterez en repos jusqu'à ce soir.

Elle dit :

—Je n'en puis plus!

—Appuyez-vous sur moi, ma chérie, le bras qui vous soutient ne vous fera jamais défaut.

Au seuil de sa chambre, il la confia à Hélène, et, l'enveloppant d'un dernier regard de protection et d'amour, il lui dit :

—A ce soir!

Claude se fit servir son repas dans sa chambre; puis elle fit un effort sur elle-même et descendit au salon, où elle savait trouver le banquier arrivé juste au moment de se mettre à table.

Dès son entrée, Lina se jeta à son cou.

—Je suis bien contente, petite soeur!

Quant à M. de Rosenberg, un peu d'émotion se lisait sur son visage glabre, lorsqu'il s'approcha de Mlle Mirande, ses yeux pâles brillaient derrière ses lunettes d'or; et, quittant le langage cérémonieux dont il ne s'était ja-

mais départi envers la jeune fille, il lui dit :

—Mon fils m'a fait part de ses intentions à votre sujet, mon enfant, je serai très heureux de vous appeler ma fille; laissez-moi donc, dès ce soir, vous donner un baiser de père.

Claude s'inclina gracieusement, et tendit son front au banquier, qui, l'entraînant un peu à l'écart, lui dit tout bas :

—Oui, je suis très heureux, je désespérais de voir Lothaire se marier. Mais je ne puis regretter sa longue attente en voyant le choix qu'il a fait... Dès que mon fils eut l'âge d'homme, je l'ai doté, jeune fille; mais son sanatorium a fait à sa dot un rude accroc... Je la reconstituerai pour vous.

Claude esquissant un geste de protestation, il ajouta :

—Je vous veux la plus aimée et la plus riche...

Puis, l'homme de finance reprenant le dessus, il dit encore :

—La fortune ne fait pas le bonheur! Peut-être... mais elle y aide beaucoup... beaucoup, croyez-moi.

—Je vous remercie, Monsieur, de toutes les paroles que vous venez de prononcer; quel que soit mon désir de m'engager vis-à-vis de votre fils, je ne puis le faire avant d'avoir consulté le commandant Dorsanne, mon tuteur.

—Je le sais, et cette déférence vis-à-vis de votre père adoptif, est, pour moi, un gage de plus de votre sagesse et de la délicatesse de votre coeur; bien que votre parole ne soit pas engagée, tenant compte de vos intentions et de vos désirs, considérez-vous désormais comme faisant partie de la famille.

—Mon père, dit alors Lina, songez que vous n'avez pas encore vu Elisabeth, il serait temps d'aller au chalet, je vous y accompagnerai, et Lothaire restera auprès de sa fiancée... Claude, Elisabeth vous a réclamée; elle sait ce que vous avez tenté pour sauver sa mère, et vous en est reconnaissante; elle ne veut pas quitter une minute sa chère morte, sans quoi, elle serait venue elle-même vous exprimer ses senti-

ments.

—Lina, dites-lui, je vous prie, que j'irai la voir demain.

Lothaire s'interposa :

—Non, Claude, vous n'irez pas demain, mais seulement dans quelques jours, toutes ces émotions inutiles vous font mal ; je serai un maître tyrannique auquel il faudra obéir...

Elle sourit.

—Mais, Lothaire, vous n'avez aucun droit en ce moment d'être un maître doublé d'un tyran.

—Alors, petite Française raisonneuse, c'est le médecin qui parle et impose son véto.

Claude secoua la tête :

—Je ne serai pas malade, demain.

Le docteur lui prit la main et y mit un baiser.

—C'est l'ami aimant qui vous prie de ménager votre santé si chère...

Claude leva les yeux sur le visage de Lothaire ; elle y lut tant d'adoration contenue, qu'elle répondit :

—Je vous obéirai.

—Bien, dit Lina, voilà mon frère qui commence son apprentissage de mari ; tu vois, Lothaire, c'est par les sentiments qu'il faudra la prendre.

Et se tournant vers M. Rosenberg :

—Quand tu voudras, père !

—Le banquier se leva.

—Allons, ma fille ; bonsoir, mes enfants ; Claude, ne vous couchez pas trop tard... mais vous êtes en de bonnes mains, celles d'un médecin et d'un fiancé.

Claude et Lothaire restèrent seuls.

—Désirez-vous aller sur la terrasse, mon amie, ou demeurer ici ?

—Je vous en prie, restons au salon ; il fait chaud, et, malgré cela, je frissonne, j'ai l'impression sur moi d'un manteau de glace.

—Vous ne souffrez pas, au moins, ma chérie ?

—Non, cela doit être un peu nerveux ; demain, je me serai reprise, je serai forte, et j'écrirai à mon tuteur.

Lothaire s'assit près d'elle sur un canapé, entassa des coussins moelleux et l'y appuya.

—Etes-vous bien ainsi ?

—Je suis bien auprès de vous.

—En sera-t-il toujours de même dans l'avenir ?

—Pourquoi pas ?

—Ah ! Claude ! Claude ! Je serai un mari bien exclusif et bien jaloux.

—Jaloux !

—Peut-on ne pas l'être de ce qu'on aime ?

—Oui, Lothaire, la jalousie est un sentiment rempli de petitesse ; il prend naissance dans la méfiance qu'on a de l'être aimé... Je ne serai jamais jalouse.

—Vous avez raison, petite amie, mais vous êtes si jeune, si jolie ; et moi... presque vieux !

—Ce n'est pas l'âge qu'on aime.

Il eut un sourire un peu amer.

—C'est peut-être lui qui aime !... Savez-vous bien, Claude, ce que c'est que d'aimer?... votre Musset a dépeint l'amour d'une façon saisissante ; j'ai toujours retenu la définition qu'il en donne dans sa "Confession d'un enfant du siècle".

Et il récita :

"Exercer les nobles facultés de l'homme est un grand bien, voilà pourquoi le génie est une belle chose ; mais doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême. Dieu n'en a pas fait plus pour l'homme : voilà pourquoi l'amour vaut mieux que le génie."

—Que pensez-vous de cela ?

—Je pense, Lothaire, que Musset a raison.

—Il faudra avoir en moi une confiance absolue.

—Je l'aurai, je l'ai déjà.

—Vous ne me cacherez rien, chérie ?

—Non, je n'ai rien à cacher dans le passé et n'aurai, je l'espère, rien à cacher dans l'avenir.

—Puisque vous n'avez rien à cacher, Claude, voulez-vous me dire une chose, une chose dont je cherche en vain l'explication depuis votre arrivée parmi nous ?

—Volontiers, interrogez-moi.

—Pourquoi avez-vous quitté la France, votre tuteur, vos amis, tous ceux que vous aimiez et qui vous aimaient.

—Pourquoi!...

De grosses larmes se formèrent dans les yeux de la jeune fille, et roulèrent pressées sur ses joues.

—Je touche une plaie encore vive, n'est-ce pas, Claude? Mais il faut que je sache... Vous comprenez que je dois savoir?...

—J'ai quitté à Chérisy, l'homme qui m'a recueillie orpheline, qui m'a élevée, nourrie, instruite; l'homme qui a veillé sur mon berceau comme la plus tendre des mères, celui qui a été toute ma famille et tout mon univers!... Pourquoi je l'ai quitté, Lothaire! Parce que la calomnie qui n'épargne personne a flétri mon affection pour lui, en me prêtant des sentiments de vénalité bas et vils... Je ne pouvais plus rester sous son toit.

Lothaire s'était levé et marchait avec agitation.

— Vous eussiez pu vous amarrer, Claude?

—Je l'aurais pu... Un officier du régiment, un brave coeur voulut faire de moi sa femme.

—Et vous ne l'avez pas épousé?

—Je ne l'aimais pas.

—Alors!

—Pauvre René!... Il est parti en Afrique, et moi... je me suis exilée ici.

—Claude! ne répétez pas ce mot, l'exil est douloureux et cruel; notre terre ne sera pas pour vous celle d'exil, mon amie, mais la terre du bonheur, la terre de votre nouvelle patrie.

Ces derniers mots eurent sur Mlle Mirande un effet poignant; elle pâlit affreusement et se leva avec effort.

—Ma nouvelle patrie!

—Votre patrie d'adoption, Claude.

Elle redisait avec angoisse:

—Ma patrie! Ma patrie!

Elle chancelait, et Lothaire la retint dans ses bras.

— Mon aimée, quelle pensée vous trouble et vous agite... Pourquoi souffrez-vous?... Car vous souffrez?

Elle se dégagea doucement des bras qui l'enserraient.

—J'ai beaucoup présumé de mes forces, laissez-moi me retirer... Voyez comme je suis peu robuste... Pouvez-vous aimer une telle faiblesse!...

—J'aime tout en vous, ma bien chère, votre faiblesse physique, votre énergie morale... Mais vous avez raison, allez vous reposer, Claude... Bonne nuit, ma fiancée chérie.

Une fois encore son coeur se serra:

—Ne m'appellez pas ainsi, Lothaire, pas encore...

Il la retint près de lui, et sa main s'appuya avec force sur l'épaule de la jeune fille.

—Que se passe-t-il donc en vous? N'êtes-vous pas la fiancée de mon coeur?

—Pas encore... Laissez-moi me retirer, je suis bien fatiguée...

Il ôta la main qui pesait sur elle.

—Allez, Claude, je ne vous retiens plus, et puisque vous n'êtes pas encore ma fiancée, dites que vous le serez bientôt.

—Bientôt... oui, Lothaire... bientôt... peut-être.

Mlle Mirande monta dans sa chambre d'un pas automatique: elle souffrait. Elle se laissa déshabiller par Hélène, et quand elle fut seule, couchée dans son grand lit, elle éclata en sanglots.

—Mon Dieu! ayez pitié de moi, inspirez-moi. Je ne sais plus ce que j'aime!

Et dans la petite âme angoissée, passa la vision si douce de la patrie absente: de cette belle France, où les jours pour Claude, s'étaient écoulés dans la quiétude sereine d'affections profondes et dévouées.

Le sommeil réparateur vint clore les grands yeux inquiets et troublés, embrumant les pensées de la jeune fille.

Le Lasurblaus-Schloss, Lothaire! Lina! Elisabeth! tout s'effondrait, s'abîmait dans le chaos du rêve; et la patrie, la sienne, seule resplendissait, prenait corps, se dressait, victorieuse... Elle se revoyait petite, toute petite,

dans les bras de Basti, regardant passer le régiment et tandis que sonnaient les fanfares, que l'étendard aux trois couleurs se déployait au vent, ses deux petits bras s'agitaient, et elle criait ces mots, les premiers qu'elle eut appris de sa nounou :

«Vive la France!»

XI

Il faisait grand jour quand Claude s'éveilla le lendemain : son esprit avait recouvré toute sa sérénité, et son corps seul était brisé et infiniment las. Elle resta dans son lit, incapable de bouger, allanguie et sans force, et Lina, qui vint dans sa chambre avant le déjeuner la trouva toujours couchée.

—Claude, êtes-vous réellement malade? Hélène vient de me dire que vous désiriez ne pas vous lever. Lothaire est inquiet, faut-il le faire venir?

Mlle Mirande se souleva et s'accouda sur ses oreillers :

—Non, Lina, je ne suis pas malade, mais immensément fatiguée, je suis passée hier par tant d'émotions diverses que j'en suis toute meurtrie! Dites à Lothaire qu'il se rassure, une journée de calme absolu aura raison de cet état. Je n'ai même pas la fièvre... Dites-le lui bien; je suis lasse... lasse! Voilà tout.

—Ne bougez donc pas, petite soeur et reposez-vous tant que vous voudrez, je viendrai vous revoir après le déjeuner.

—Et Elisabeth?

—M'effraye par son calme stoïque... Vous savez qu'on enterre demain la pauvre Alexandra?

—Je sais, j'irai voir Mlle Werner après la cérémonie.

—Ecrivez-vous aujourd'hui au commandant Dorsanne, mon frère vous le fait demander?

—Non, Lina, je ne me sens ni assez bien, ni assez calme pour le faire; rien ne presse.

Mlle Rosenberg répondit :

—Rien ne presse!... Enfin, Claude, vous ferez à ce sujet comme vous l'en-

tendrez.

—Oh! Lina, je ne tarderai guère, soyez tranquille!

Deux jours après cet entretien, Claude, complètement remise, avait repris sa vie habituelle; le banquier était parti depuis la veille au soir, et Lothaire, de nouveau, se trouva seul avec Claude et sa soeur au Lasur-blanes-Schloss, Elisabeth, ayant voulu rester au chalet avec sa bonne, malgré les efforts de son oncle pour la décider à venir partager désormais leur toit et leur existence.

Le dîner venait de s'achever, et Lina, dont la santé, très frêle, avait été fort ébranlé les jours derniers, alla, dès le repas fini, s'étendre sur sa chaise longue, tandis que son frère et celle qu'il appelait sa fiancée, s'étaient, au bras l'un de l'autre, enfoncés dans les allées ombreuses du parc.

La nuit venait doucement, criblant d'étoiles un ciel sans nuages, et une paix reposante tombait de sa voûte sur les deux promeneurs.

—Claude, désirez-vous vraiment voir Elisabeth, ce soir? demanda Lothaire.

—Je le désire, oui.

—Voulez-vous que je vous accompagne?

Elle hésita :

—Non... je préférerais la voir seule.

—Eh bien! chérie, restez un moment ici, je vais prévenir ma nièce de votre visite, et vous conduirai ensuite simplement à la porte du chalet.

—Allez, Lothaire, je vous attends ici.

Quand le docteur arriva à l'habitation de Mlle Werner, il trouva la vieille servante sur le seuil.

—Savez-vous si je puis voir ma nièce, Katel?

—Oui, Monsieur le docteur, la pauvre demoiselle est dans le salon, faut-il que je vous annonce?

—Inutile, Katel, ne vous dérangez pas.

La porte du petit salon où se tenait Mlle Werner était entr'ouverte, et Lothaire aperçut Elisabeth sans qu'elle le vit; la jeune fille était debout ap-

puyée contre la cheminée, ses traits rigides et durs se détendaient sous l'empire des chagrins; elle ne pleurait pas, mais tout son visage portait l'empreinte d'une désolation profonde.

—Puis-je entrer, Elisabeth.

—Entrez... Bonsoir, mon oncle.

—Bonsoir, mon enfant.

La jeune fille fronça les sourcils; toute parole affectueuse de la part de Lothaire la froissait étonnamment.

Elle dit d'un ton glacé:

—Asseyez-vous, mon oncle.

—Merci, je reste une minute seulement, et viens vous demander si Mlle Mirandé peut venir vous voir!

—Quand cela?

—De suite.

—Que Mlle Mirandé vienne; je serais allée demain au Lasurblaus-Schloss, quelle que fut ma répugnance, je préfère de beaucoup la voir ici. Je sais ce qu'elle a tenté pour sauver ma mère, et lui en exprimerai mes sentiments de gratitude.

—Bien, Elisabeth.

—De plus, continua la jeune fille, j'ai été injuste envers elle, je l'ai mal jugée et lui dirai mes regrets.

Lothaire regarda sa nièce avec étonnement.

—Votre orgueil n'en souffrira pas?

—Peut-être, mon oncle, mais il y a en moi un sentiment plus fort que l'orgueil, c'est celui de la justice: toute chose imméritée me fait horreur.

Elle ajouta, d'un ton âpre et amer:

—C'est pour cela, mon oncle, que j'ai eu tant de révolte contre vous et les vôtres.

—Expliquez-vous clairement.

—Est-ce la peine?

—Je n'ai pas été injuste envers vous, mon enfant.

Elle se dressa de toute sa hauteur, pareille à une statue vengeresse:

—Vous n'avez pas été injuste? Vous!... vous avez été l'injustice en personne, vous avez toujours eu pour moi une aversion inexplicable; et tous les actes de votre vie qui m'ont concernée ont été injustice!... Injustice!... Vous avez voulu, entre vos mains puis-

santes, me briser comme un joujou fragile; vous avez voulu faire de moi un être inférieur; vous avez voulu me retirer tout moyen de m'instruire, de cultiver mon intelligence!... Je vous le demande aujourd'hui, mon oncle, quel était votre but?...

—Elisabeth! Pourquoi vous exalter de la sorte?

Elle lui coupa brusquement la parole et continua véhémentement:

—L'enfant que vous aviez cru faible et sans énergie, s'est trouvée forte et courageuse, elle n'a plus aimé qu'un seul être au monde: celui qui, la tirant de l'ignorance en a fait une femme capable de se défendre contre tout: contre la vie, contre sa famille... contre vous, mon oncle!... Mon cœur s'est desséché à votre contact, l'unique sentiment d'amour qui y germait vient de mourir, il n'y a plus de place en lui que pour la révolte et la haine.

—C'est donc bien vrai que vous me haïssez!

—Je vous hais, vous et les vôtres.

—Elisabeth! voilà bien des mots prononcés, ne songez plus au passé, rentrez au milieu de la famille prendre place au foyer.

Mlle Werner eut un rire douloureux:

—Trop tard! mon oncle, dans peu de temps je vous aurai quittés pour suivre immuablement ma destinée.

Lothaire, à bout de patience, lui prit les poignets qu'il serra violemment:

—Je vous ai défendu de partir et vous ne partirez pas.

—Vous me faites mal, mon oncle, laissez-moi.

Il la lâcha.

—Vous vous faites un jeu de m'exaspérer!

Elisabeth haussa dédaigneusement les épaules.

—Vous oubliez Mlle Mirandé.

—C'est vrai... Au fait, dit-il, redevenu maître de lui, vous savez que je vais l'épouser.

Une étrange expression de colère passa sur le visage de la jeune fille.

—Vous allez... Vous dites?...

Sa voix était basse et tremblante.

—Je vous annonce que j'ai demandé à Mlle Mirande d'être ma femme.

—Parfait! Qu'a-t-elle répondu?

—Tel est aussi son désir, mais elle doit consulter son tuteur.

Mlle Werner se fit railleuse :

—Je n'eusse jamais cru que vous eussiez été chercher une femme à l'étranger! Quoi! Vous épouserez cette Française!... C'est une déchéance, mon oncle.

—Je suis, sur ce sujet, seul juge de mes actes.

—Naturellement, chacun est l'arbitre de sa destinée... Bonsoir, mon oncle, envoyez-moi Mlle Mirande.

—Bonsoir, Elisabeth, j'aime à croire que vous réfléchirez et que vous ne quitterez pas Zell.

Elle haussa à nouveau irrévérieusement les épaules et sans plus s'occuper de Lothaire, elle lui tourna le dos.

Claude arriva au chalet le coeur battant : elle s'impressionnait de se voir en tête-à-tête avec Mlle Werner, et bien qu'elle eût souhaité et désiré cette entrevue, elle se sentait émue à la pensée de causer coeur à coeur avec cette singulière fille.

Malgré sa force de volonté et son énergie, Claude était une nature douce et aimante, et ses yeux n'étaient faits que pour refléter les sentiments affectueux de l'âme; elle était l'antithèse vivante de cette Elisabeth dure et hautaine dont le coeur meurtri et exaspéré ne semblait battre que pour la lutte ardente. Elle excusait de toute son indulgence cet être incompris qu'un peu d'affection peut-être eût métamorphosé et rendu plus humain; elle allait donc vers elle, sympathique et compatissante.

Mlle Werner l'attendait debout, dans son petit salon, et fit, dès qu'elle parut, quelques pas à sa rencontre.

—Soyez la bienvenue dans cette maison, qu'abrite la douleur, dit Elisabeth en lui tendant la main.

Elle s'efforçait de rendre sa voix moins tranchante, et son visage moins sévère.

Claude répondit :

—J'ai beaucoup désiré vous voir, Mademoiselle, et le mauvais état de ma santé m'a empêchée de venir plus tôt vous dire avec ma sympathie toute la part que je prends à votre immense douleur.

Elisabeth lui désigna un siège :

—Je sais ce que je vous dois, Mademoiselle; je sais votre dévouement : vous n'avez pas hésité à risquer votre propre existence pour sauver ma mère; j'en suis touchée plus que je ne puis le dire, et vous en exprime ma grande reconnaissance.

—J'ai fait ce que tout être pitoyable eut fait à ma place. C'est bien peu de chose... J'aurais tant voulu sauver madame votre mère!

Et cela est d'autant plus généreux de votre part, Mademoiselle, que j'avais été injuste envers vous; je vous ai mal jugée, je vous en demande pardon.

Elle parlait avec effort; et Claude sentit la blessure de son orgueil.

—Vous n'aviez aucun motif de me bien juger!

—Ne parlons plus de cela, Elisabeth, du jour où j'ai su votre histoire, vous m'avez été sympathique, et j'ai eu le grand désir de vous connaître.

—Su mon histoire! Qui vous l'a contée? Lina? Lothaire? Et comment, grand Dieu! Ce qu'on ne vous a pas dit, Mademoiselle, ce sont mes angoisses, mes larmes, mes révoltes devant l'injustice des miens! Les rancœurs, les rancunes qui m'ont assaillies, les lancinantes tortures de chaque jour...

—C'est parce que je l'ai compris que j'eusse voulu être votre amie.

Le visage de Mlle Werner restait fermé et impénétrable :

—Vous ne serez jamais mon amie; nous ne nous reverrons plus: je vais partir, et vous...

—Moi?

—Vous allez entrer dans une famille que j'exècre.

—Vous savez?

—Que Lothaire veut faire de vous sa femme? Il me l'a dit!

—Rien n'est décidé.

—Je le sais... L'aimez-vous donc?

—Oui, je l'aime... Je crois que je l'aime.

—Et moi, je le hais... Comment, de la sorte, pourrions-nous être amies?

—Oh! Elisabeth! pourquoi le haïssez-vous? Il ne voulait pas vous faire de mal.

—Il ne voulait pas me faire de mal! Comprenez bien cela, Claude, il m'en a fait, sans crainte, sans remords, froidement, avec une volonté de fer, où tout autre que moi eût été brisée... Mais j'ai de son sang dans les veines, et ma faiblesse de femme a eu raison de sa force brutale... Il ne s'est jamais demandé si j'avais une âme qui pût être meurtrie, une intelligence qui pût se révolter, un cœur qui pût agoniser...

—Elisabeth! C'est vous, en ce moment qui êtes injuste pour Lothaire.

— Naturellement, vous l'excusez, puisque vous l'aimez; mais moi... moi, qui le hais davantage maintenant que je suis seule au monde, je le juge et le jauge à sa juste valeur...

Claude se leva.

—Je n'ai plus rien à vous dire, Elisabeth, j'étais venue à vous avec amitié et abandon, et vous m'avez repoussée... Ne haïssez plus de la sorte! La haine est un sentiment trop passionnel pour ne pas être soeur de l'amour!

A ces mots, une angoisse très grande passa sur les traits de Mlle Werner, des larmes jaillirent de ses yeux, et ce fut chose émouvante que cette femme si forte, vaine et affairée.

—Elisabeth! dit Mlle Mirande, non, vous ne haïssez pas Lothaire... vous l'aimez peut-être...

—Cette fille est folle! folle! s'écria Elisabeth avec emportement. Moi, l'aimer! Je le hais!... Je le hais, entendez-vous! Allons, partez vous n'avez plus rien à faire ici.

Sous les yeux menaçants qui le regardaient, Claude recula jusqu'à la porte du chalet où Elisabeth la suivit.

—Adieu, Claude, dit-elle brusquement, ne revenez jamais chez moi... Et soyez heureuse!

—Adieu! répondit Mlle Mirande; mais vous?... Vous?

—Ne vous mettez pas en peine de moi.

Claude fit quelques pas dans l'allée et se retourna: de la main, Elisabeth lui fit un signe d'adieu; et il sembla à Mlle Mirande entendre dans le calme de la nuit, le bruit étouffé d'un long sanglot.

Claude Mirande au Commandant Dorsanne.

Zell, le 16 juillet 1901.

Mon Tuteur, mon meilleur Ami,

Votre petite Claude vient aujourd'hui vous ouvrir son cœur tout entier.

A qui donc me confierai-je, si ce n'est à vous, l'être excellent par dessus tous, qui m'avez servi de père, de mère, de famille entière?

Combien de fois ne m'avez-vous pas dit, aux jours heureux passés près de vous, en France: "—Claude, quand votre cœur aura parlé, quand vous fixerez votre destinée, quand vous aimerez, en un mot, que je sois votre premier confident."

Mon cœur a parlé, tuteur aimé, ma destinée va se fixer à tout jamais.

J'ai trouvé ici même, dans la famille Rosenberg, un foyer qui va devenir le mien: le docteur Lothaire, dont je vous ai souvent entretenu dans mes lettres, m'a demandé d'être sa femme; et si ma main loyalement est tombée dans la sienne, au moins, cher tuteur, n'ai-je pas engagé ma parole. C'est à vous, mon fidèle ami, que je laisse le soin absolu de lier ma destinée; c'est à vous auquel je viens dire, confiante: "Puis-je épouser Lothaire?"

Vous allez me demander, mon Tuteur, si je l'aime, le Docteur?

Oui, je l'aime; peut-être pas de cet amour passionné, ardent que nous autres jeunes filles nous avons rêvé!... Existe-t-il un tel amour? N'est-ce pas la chimère bleue, insaisissable, qui s'envole dès qu'on veut la prendre? Je le crois, mon Tuteur! Et vous vous êtes

trompé en me disant un jour que je ne saurais jamais aimer que passionnément ou pas du tout.

J'aime Lothaire avec toute ma raison et tout mon cœur : affection basée sur l'estime et l'admiration que j'ai pour le grand savant qu'il est. Je sens que cet amour est solide et résistant comme une amitié.

Vous allez penser, en lisant ma lettre, que votre Claude est devenue bien sérieuse !

Où, Claude est devenue raisonnable et sérieuse, parce qu'elle a vu de près la douleur ; parce qu'elle-même a souffert ! Votre pauvre petite fille est un peu fatiguée de la route parcourue depuis trois mois, elle aspire au repos, si ce n'est au bonheur.

Le plus aimé des tuteurs, répondez-moi vite ; ou mieux, venez ici, que je puisse dire à Lothaire, en toute sincérité : "Je serai votre compagne."

Et votre tâche, grand et cher ami, sera accomplie : l'enfant que vous avez prise orpheline au berceau, que vous avez guidée dans la vie, verra, grâce à vous, son existence immuablement fixée.

Mon cœur est près du vôtre, et quelles que soient les distances qui nous séparent, y restera toujours.

Claude.

Le commandant Dorsanne se disposait à sortir de chez lui, quand Bastien lui remit cette lettre de Claude.

—Une lettre de l'enfant, mon commandant.

L'officier prit la missive.

—Ce n'est pourtant pas le jour, Claude n'écrit que le dimanche !

—Elle est peut-être malade ?

—Pas gravement en tout cas, puisqu'elle écrit elle-même, d'ailleurs je vais voir cela.

Le commandant rentra dans son bureau, et, de suite, fit sauter le cachet de la lettre : d'un coup d'œil, il la parcourut tout entière et pâlit affreusement.

—Voyons, dit-il à mi-voix, je ne rêve pas.

Et reprenant entre ses mains les

feuilletés qu'il avait laissé tomber, il relut mot par mot la lettre de sa pupille ; et chacun de ces mots lui entraît dans le cœur comme une pointe acérée. Ce n'était pas seulement une souffrance morale, mais un mal physique, qui envahissait tout son être ; il se sentait pitoyablement malheureux et restait anéanti de son immense détresse.

Claude mariée ! Claude perdue à tout jamais ! Sa petite aimée, la femme d'un étranger ! Et jamais elle ne reviendrait vers lui...

Cet homme fort pleura sur l'effondrement de sa vie, car il avait espéré contre tout espoir que l'aimée serait un jour à lui.

Deux heures passèrent dans l'engourdissement de ce mal étrange ; enfin, il secoua sa torpeur et sonna Bastien.

Lorsque le dévoué serviteur entra, qu'il vit les traits ravagés d'Henri Dorsanne, il eut un cri d'émoi :

—Mon commandant, vous êtes malade !

D'une voix blanche, il répondit :

—J'ai été un peu souffrant, oui.

—Et vous ne m'avez pas appelé !

—Ce n'est rien, te dis-je, c'est passé.

—Mademoiselle Claude ?

—Va bien, ne te tourmente pas et apprête-moi une tenue, je vais chez le colonel.

—La tenue numéro 1.

—Celle que tu voudras.

—Bien, mon commandant.

Bastien pivota sur ses talons, et une fois dans l'antichambre, il murmura :

—Qu'est-ce qu'il peut y avoir encore ! Ça n'est pas clair !... Je le saurai bien...

Une demi-heure plus tard, le commandant Dorsanne était introduit dans le cabinet du colonel de Mauzé, la comtesse, près de lui, tenait un ouvrage de tapisserie ; lorsqu'on annonça le commandant Dorsanne et qu'elle le vit en grande tenue, elle se leva pour se retirer, mais l'officier l'ayant saluée, la retint :

—Je me viens pas pour affaire de service, Madame, et vous supplie de vou-

loir bien assister à l'entretien que je vais avoir avec le colonel.

—Vous avez l'air bien ému, Dorsanne?

—Plus qu'ému, mon colonel, bouleversé, et en voici la raison.

Le commandant sortit de sa poche la lettre de Claude.

—Voulez-vous, mon colonel, prendre connaissance de cette lettre, ainsi que Madame de Mauzé?

Les deux époux s'assirent l'un auprès de l'autre; ils lirent, sans mot dire, la missive de Claude, jusqu'au bout; puis quand cette lecture fut achevée, le colonel prit la parole:

—Dorsanne! il ne faut pas que ce mariage se fasse!

—Non, mon colonel, il ne le faut pas.

—Qu'avez-vous décidé?

—Rien!... Tout à l'heure, j'ai cru mourir de ma détresse; et je suis dans un tel désarroi, que je ne sais plus ce que je pense, ce que je suis et où je vais.

—Pauvre grand coeur! dit alors Mme de Mauzé, quand donc cette cruelle enfant aura-t-elle fini de vous torturer?

—Ah! Madame, répondit Dorsanne, ce que je souffre de la sentir perdue pour moi, n'est rien auprès de la douleur amère que j'éprouve en pensant que ma petite Claude va se marier hors de France! Qu'elle va de la sorte renier sa patrie, son père et tout son passé!

Le colonel répéta:

—Il ne faut pas que ce mariage se fasse... Dorsanne, partez là-bas.

—C'est mon intention, mon colonel.

—Ramenez Claude, il le faut absolument.

—Et si l'enfant refuse de me suivre?

—Elle n'osera.

—Et si je lui brise le coeur!... Ce pauvre petit coeur aimant?

—Eh! morbleu! qu'elle pleure! qu'elle gémit! Que son coeur se brise!... Mais ramenez-la.

—Mon ami! Mon ami, intervint Mme de Mauzé, si pourtant cette petite a trouvé le bonheur.

Le colonel se leva et arpenta plu-

sieurs fois son bureau, puis s'adressant autant à sa femme qu'à l'officier, il dit:

—Le spectre du soldat couché là-bas sur la terre d'Afrique tressaillirait de douleur d'un tel mariage... Sa fille et... Tenez, dussé-je aller moi-même l'arracher des bras de cet étranger, je vous affirme que ce mariage ne se fera pas... Dorsanne, que lui direz-vous?

—Tout ce qui m'inspirera ma conscience et mon coeur, mon colonel.

M. de Mauzé tourmentait furieusement sa moustache grise.

—Quand je pense que nous l'appelions l'enfant du régiment, cette bimbine.

Il revint s'asseoir près de sa femme.

—Vous souvenez-vous combien elle était mignonne et jolie le jour où vous l'aviez déguisée en petit chasseur?

—Oui, Claude était bien Française alors, pourquoi l'avons-nous laissée partir!

—C'est un peu votre faute à tous deux, dit le colonel, bourru; vous vous êtes affolés, Dorsanne et vous plus que de raison... J'ai voulu parler à la petite... vous m'en avez empêché... Si vous m'aviez liassé faire, elle serait aujourd'hui votre femme, Dorsanne, vous seriez heureux... Et voilà, vous n'avez pas voulu, pour je ne sais quel scrupule... vous êtes bien avancé, maintenant!

Le commandant répondit:

—Mon colonel, Claude m'aime ainsi qu'on aime un vieillard, un père, un protecteur. Elle se fut donnée par reconnaissance... Et je la voulais par amour.

—Pauvre ami! soupira la comtesse, combien les petites mains inconsciemment cruelles de Claude vous auront déchiré!

—Quand voulez-vous partir, Dorsanne?

—Le plus vite possible, mon colonel.

—Mais Zell n'est pas en Suisse, ce me semble!

—Non, mon colonel, c'est sur le territoire allemand.

—Adressez donc de suite votre de-

mande à l'autorité civile du Grand Duché de Bade; dès que vous l'aurez, je vous abrègerai les formalités militaires et ministérielles... Vingt-quatre heures là-bas, n'est-ce pas?

—Ce sera suffisant.

—Surtout ne revenez pas seul.

—Je la ramènerai, mon colonel, quelle chose me dit qu'elle reviendra.

—Il fait bon partir avec confiance, c'est la moitié de la réussite.

—Notre maison est ouverte à Claude, commandant, vous le savez, dit Mme de Mauzé.

—Je vous en remercie; ma pupille ne peut plus rentrer sous mon toit qu'elle a quitté, et c'est, vous n'en doutez pas, Madame, une chose bien poignante pour moi!

—Dès qu'elle sera de retour en France, nous aviserons à régulariser sa situation; mais il ne faudra plus la laisser partir.

La voix tremblante, le commandant répondit:

—Oh! non, il ne faudra plus jamais la laisser partir.

—Allons, dit le colonel, allez-vous-en, Dorsanne, ma parole, vous commencez à m'émouvoir!

De retour chez lui, le commandant écrivit à sa pupille.

Mon Enfant chérie,

«Dès la réception de votre lettre, je suis allé demander au colonel à m'absenter quelques jours pour venir auprès de vous. Aussitôt que je serai en règle avec l'autorité allemande, j'arriverai à Zell où je passerai quelques heures seulement. Je vous embrasse paternellement, et du fond de mon coeur, ma petite fille.

“Commandant Dorsanne.”

XIII

Ce fut dans les premiers jours du mois d'août, au moment du déjeuner de midi, que le commandant Dorsanne arriva au Lasurblaues-Schloss; il n'a-

vait pas télégraphié à sa pupille, préférant la surprendre; elle lui avait, d'ailleurs, dans ses lettres, décrit si clairement le pays, que le commandant, sur une seule indication, demandée à la gare, trouva sans difficulté la route du château d'Azur.

Henri Dorsanne venait vers Claude plein d'indulgente tendresse, mais absolument résolu à ne pas la laisser entrer dans la famille Rosenberg.

Au valet de chambre qui vint lui ouvrir la grille, il dit:

—Voulez-vous prévenir Mlle Mirande que le commandant Dorsanne est arrivé et désire la voir.

Le domestique répondit:

—Mlle Mirande est dans le parc avec le docteur Rosenberg, si Monsieur veut entrer, j'irai la prévenir.

—Dans le parc, dites-vous, de quel côté?

—A droite, par ici, Monsieur.

—Bien, je vais la retrouver.

S'enfonçant dans l'allée désignée, il n'aperçut pas de suite les promeneurs; mais à un coude du chemin, il vit venir Claude et Lothaire. Ils marchaient lentement: la jeune fille, en écoutant son compagnon, tenait les yeux baissés à terre; ni l'un, ni l'autre ne voyaient le commandant les attendant, immobile au milieu du sentier.

Tout à coup, sur une réflexion du docteur, Claude leva les yeux et poussa un cri:

—Mon tuteur!

Laissant Lothaire, redevenue petite fille, devant la joie de revoir son ami dévoué, elle courut à lui et l'entoura de ses bras:

—Vous, Vous, enfin!

—Claude! ma petite Claude! Etes-vous donc si heureuse de retrouver votre vieux tuteur?

Il la serra contre sa poitrine et l'embrassa longuement.

—Heureuse! Si je suis heureuse!... Trop!...

—Vous l'aimez encore un peu cet ami fidèle?

—Je l'aime... plus que jamais!

Lothaire s'était approché d'eux, et

Claude se détachant des bras de l'officier, fit les présentations :

—Le docteur Rosenberg. . Le commandant Dorsanne, mon tuteur.

Les deux hommes se serrèrent la main.

—Commandant, dit Lothaire, il est un honneur et un grand plaisir pour moi de vous recevoir au Lasurblaues-Schloss, je regrette seulement de n'avoir pas été prévenu de votre arrivée, j'eusse été vous souhaiter la bienvenue à la gare de Zell.

Le commandant répondit :

—J'ai trouvé inutile de vous déranger ; les formalités qu'un officier français doit accomplir pour venir en Allemagne, ont retardé tant soit peu mon départ, et dès que j'ai été quitte de ces formalités, je me suis mis en route de suite, mon séjour ici ne devant pas dépasser vingt-quatre heures.

—Quoi, dit Claude, vous repartirez demain ?

—Demain, de grand matin, mon enfant.

—Mais cela ne fera même pas vingt-quatre heures, mon tuteur, vous avez un train à midi.

Il sourit :

—Je préfère partir au point du jour, Claude.

—J'admire, dit Lothaire, combien purement vous parlez notre langue, commandant.

—Cela vient de ce que je l'ai apprise de jeunesse, c'est le meilleur système, celui dont je me suis servi pour Claude, car j'ai été son professeur.

Ils se remirent à marcher, la cloche du déjeuner les appelant pour la seconde fois ; et la jeune fille, laissant causer les deux hommes, les examinait curieusement.

Ils étaient à peu près du même âge ; elle n'avait jamais songé à cela, qu'à l'instant même en les voyant ensemble : elle avait eu l'illusion de croire Lothaire beaucoup plus jeune qu'Henri Dorsanne, et maintenant qu'elle les jugeait côte à côte, l'impression contraire se produisait.

Lothaire, avec sa taille élevée, ses

épaules carrées, ses yeux bleus perçants, sa physionomie austère et sa longue barbe blonde paraissait l'ainé au commandant, malgré les cheveux blancs de celui-ci, Dorsanne, élancé, svelte, les épaules effacées, sa fine moustache brune, ombrageant sa bouche aux plis un peu attristés avait une extrême allure de jeunesse.

Et Claude pensa :

—Ils sont beaux tous deux, mais si différents !

A quelques mètres du château, elle prit les devants.

—Je vais prévenir Lina.

Conquis par le charme qui se dégageait d'elle, les deux hommes la regardaient en souriant.

—Qu'elle est séduisante, murmura Lothaire.

—Oui, c'est une belle enfant ! et, ce qui est mieux, une bonne et loyale enfant !

—Je l'ai appréciée, croyez-le bien, commandant.

—J'en ai la preuve.

Ce fut la seule allusion faite entre eux aux projets de mariage.

Sur le perron, Lina apparaissait, suivie de Mlle Mirande.

—Le commandant Dorsanne... ma soeur, dit brièvement Lothaire.

Cérémonieusement, l'officier s'inclinait.

—Soyez le bienvenu, dit Mlle Rosenberg, les étrangers, en particulier les Français sont aimés et bien reçus dans la Forêt-Noire.

—Les habitants de cette contrée sont, je le sais, hospitaliers à ceux qui viennent de France ; mais, Mademoiselle, je suis moins qu'un voyageur, je suis un passager.

—Voulez-vous dire qu'il vous faut repartir de suite ?

—Demain, au point du jour.

—C'est bien peu, commandant, encore, aurons-nous au moins le plaisir de vous garder cette nuit sous notre toit ?

—Non, repartit Dorsanne, je ne voudrais pas abuser, j'ai en venant déposé mon léger bagage à l'hôtel du Lion.

—Ce serait nous faire injure, com-

mandant; votre chambre est prête, et l'on ira à Zell prendre votre sac de voyage.

L'officier n'osa résister et, offrant son bras à Lina, tous quatre passèrent dans la salle à manger.

Mais dès qu'ils furent assis autour de la table, une contrainte glaciale sembla peser sur eux : la joie de la réunion s'assombrissait pour Claude de cette gêne singulière qui les étreignait; elle causait avec son tuteur, demandant des nouvelles de l'un, de l'autre; mais sans aucun abandon, et elle aspirait à être seule, avec lui, pour que cette glace qui les enveloppait se fondit entre eux.

—Et ma pauvre nounou, interrogea-t-elle?

—Votre nounou va bien, Claude, mais n'a pu se consoler du départ de sa nourrissonne... Quant à Maria, elle recommence à gronder... Vous étiez le baume adoucissant de ses colères, mon enfant!

Et s'adressant à Lina et au docteur:

—Claude appelle sa nounou un vieux soldat resté à mon service, et qui, effectivement, lui a servi de nourrice.

—Je sais, dit Lina, Claude m'a raconté cela; n'est-ce pas lui qui lui a appris à parler?

—Oui, oui, répondit Claude, emballée par ses souvenirs; et moi, petite orpheline, ce n'est pas papa et maman que j'ai balbutié tout d'abord, mais : Vive la France!

Un froid plus lourd tomba sur les convives, aux paroles étourdies de la jeune fille, sans affectation, Lothaire, détournant la conversation, dit au commandant :

—Mon père, que sa maison de banque, très importante, retient à Bâle, eut beaucoup désiré se rencontrer avec vous ici, mais votre voyage est si rapide qu'il lui serait difficile, même en lui téléphonant, d'arriver avant votre départ.

—Vous lui en exprimerez mes regrets.

—J'ose espérer, commandant, insista Lothaire, que ce premier voyage sera suivi de plusieurs autres?

L'officier ne répondit pas et se contenta de sourire et de s'incliner en signe de remerciement.

Et Lothaire, à la même minute, sentit que cet homme venait pour le combattre; un découragement douloureux le prit: il eut le pressentiment très net que sa bien-aimée allait lui être enlevée; qu'il n'épouserait jamais Claude!

Quand ils furent passés au salon et que le café fut servi, le docteur dit à Mlle Mirande :

—Vous avez mille choses à dire à votre tuteur, Claude, allez à la bibliothèque, vous y serez tranquilles et nul ne viendra vous y déranger.

Il faisait un effort pour prononcer ces mots, et la jeune fille s'approcha de lui :

—Merci, Lothaire, je serai, en effet, très heureuse de causer seule à seul avec le commandant.

Elle lui tendit la main qu'il prit brusquement dans la sienne, et la serra avec force.

—Claude, ne me quittez pas... Claude! il vient vous reprendre! dit-il à voix basse.

—Mais...

—Je vous dis qu'il vient vous reprendre...

Henri Dorsanne ayant quitté Lina, se dirigeait vers eux.

Le docteur lâcha la petite main qu'il avait presque meurtrie sous sa pression passionnée, et Claude pâlie, une lueur de trouble dans les yeux, lui murmura :

—A tout à l'heure, Lothaire.

Dès qu'ils furent dans la bibliothèque, le commandant Dorsanne appela Claude auprès de lui, et la jeune fille leva sur son tuteur son regard empreint d'une interrogation muette.

Instinctivement, elle se serra contre lui.

—Ami, cher et fidèle ami, qu'allez-vous dire à Claude.

—Ma petite fille, commença-t-il d'une voix pénétrante et douce, ma chère petite fille, vous savez que je vous aime, n'est-ce pas? Eh bien! je vais peut-être... je vais sûrement vous faire de la peine...

Elle ne répondit pas, et attendit, palpitante.

—Claude!... Ce mariage... est impossible!

Elle tressaillit toute, une main de fer lui emprisonna la gorge, elle put seulement balbutier :

—Impossible, pourquoi?

Dorsanne eût un grand élan de pitié pour sa faiblesse; il l'entoura affectueusement de son bras; il la sentait trembler près de lui, comme une pauvre petite bête traquée.

—Remettez-vous, Claude, ne tremblez pas de la sorte, ma mignonne, écoutez-moi. Il y a vingt ans, sur la terre d'Afrique, une terre nouvelle conquise par la France, un brave soldat, un officier mourait frappé d'une balle ennemie. C'était mon meilleur ami... C'était votre père, Claude! Prêt à quitter la vie, une angoisse horrible étreignait le lieutenant Mirande: l'avenir de sa fille, un pauvre bébé de quelques mois, en nourrice dans une campagne reculée de l'Est de la France, petit être perdu, sans famille et sans soutien. Telle vous êtes en ce moment sur mon coeur, tel je tenais votre père, dont le dernier souffle, en s'exhalant, fut une parole d'amour pour vous. J'avais juré de vous élever, de vous servir de père, de faire de vous une femme loyale, bonne instruite; de faire de la fille de soldat que vous étiez, une vraie Française... J'avais l'illusion de croire mon oeuvre parfaite... Je me suis trompé, Claude!... Je me suis donc trompé!... puisqu'aujourd'hui vous allez renier votre patrie!

Eperdue, Claude s'affaissa sur elle-même et sanglota :

—Mon tuteur! Mon tuteur!

—N'est-ce pas une trahison, ma petite fille, que de perdre sa nationalité? Ne pleurez pas ainsi, mon enfant, vous me déchirez le coeur! Claude! Claude! l'aimez-vous à ce point?...

—Je ne sais pas, mon tuteur, je ne sais plus rien, guidez-moi.

—Claude! ceux que dans une aberration du sens moral, vous avez entendu dire: "Il n'y a pas de patrie, il y a le

monde!" Ceux-là, mon enfant, blasphèment autant que les insensés qui affirment: "Il n'y a pas de famille: il y a l'humanité..." Que pensez-vous de l'enfant qui désavoue sa mère?... Que pensez-vous de l'être, qui renie sa patrie!... La patrie, le foyer natal; mais c'est ce que nous avons de plus doux, de plus cher au monde; la terre où tous les nôtres ont vécu, qu'ils ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang; la terre qu'ils ont fait prospérer, qu'ils ont défendue, qu'ils ont rendue libre et grande, Claude, cette terre-là, c'est la Patrie! Cette terre où nos ancêtres ont lutté pour nous frayer la route, nous devons y lutter nous-mêmes pour frayer la route aux générations futures, et nous le devons immuablement sur le sol qu'on nomme la Patrie!... Me comprenez-vous, Claude?

Elle releva son visage baigné de larmes :

—Je comprends! je comprends!

—La fille du lieutenant Mirande, la fille du vaillant soldat, élevée par un soldat, ne peut pas devenir Autrichienne! Et notez bien, Claude, que je dis Autrichienne, parce que telle est la nationalité de l'homme que vous aviez choisi; mais s'agirait-il d'un Danois, d'un Italien, ou de tout autre, que je vous tiendrais le même langage. Le mariage, ma chère petite, n'est pas seulement l'union de deux êtres qui s'aiment: Se marier, Claude, c'est faire oeuvre sociale, oeuvre de bon citoyen et de bonne citoyenne!... Qu'allez-vous faire?

Elle baissa à nouveau la tête, courbée par la confusion, et il continua de sa voix, qui se faisait de plus en plus douce, pénétrante et sans éclat :

—Se marier, c'est concourir à la reproduction de sa race, c'est doter sa patrie d'hommes et de femmes, qui la repeuplent à leur tour, contribueront à sa grandeur, à sa prospérité, à sa gloire!... Or, vous n'avez pas le droit, vous Française, de porter à l'étranger les facultés de votre esprit, de votre intelligence, de votre coeur... Vous n'avez pas le droit, oh! vous n'avez

surtout pas le droit, Claude, d'y porter votre fécondité de femme, qui, en vous rendant mère, vous élève jusqu'au sublime!... Voudriez-vous que votre sang coulât dans les veines d'un petit être qui ne fut pas un fils de France?

La jeune fille tomba aux pieds du commandant :

—Pardon, gémit-elle, pardon! emmenez-moi... Et pardonnez-moi!

—Je vous retrouve, ma pauvre petite aimée que nous n'eussions jamais dû laisser partir... Vous ne souffrez pas trop, au moins?

Elle essaya de sourire.

—Non, presque pas, mon tuteur, et je souffre surtout du mal que je vais faire; je vous l'ai écrit, mon affection n'est qu'une tendre et solide amitié... mais lui!...

Le commandant la serra plus étroitement contre sa poitrine.

Lui! elle pensait à lui! Et elle avait vécu des mois et des années auprès d'un amour aussi fort, sûrement plus dévoué: le sien! sans jamais le sentir.

Un soupir puissant gonfla la poitrine de cet homme, comme si l'aveu refoulé tant de fois allait enfin se faire jour; mais d'un effort surhumain, il se dompta :

—Lui! souffrira plus que vous, cela est certain; mais quand vous serez partie, Claude, la blessure se cicatrisera. D'après ce que vous m'avez dit, il a l'âme trop haute pour vous en vouloir, et surtout pour ne pas comprendre le devoir que vous dicte votre conscience. Je vais vous l'envoyer, mon enfant, c'est votre petite main qui portera ce coup à Lothaire.

—Envoyez-le moi... Il vaut mieux en finir de suite.

—Je vais moi-même parler à sa soeur, et vous me retrouverez dans le parc, Claude, nous aurons à régler quelques détails pour votre retour.

Claude alla appuyer son front brûlant contre la vitre de la croisée; elle resta debout, palpitante, les yeux fixés sur la porte où allait paraître Lothaire.

Presque de suite, il arriva, et vint droit à la jeune fille.

—Claude! je vais vous perdre! Claude! vous voulez partir... On ne m'a rien dit, mais j'ai deviné dès que j'ai vu le commandant Dorsanne, j'ai pensé: "Il vient me la prendre!" Pourquoi?... Mais pourquoi?...

Malgré les violents efforts qu'elle faisait, Claude ne pouvait parler; et lentement, les larmes coulaient de ses yeux comme d'une source intarissable.

—Que vous a dit cet homme pour vous détourner de moi? Parlez... le doute me fait plus de mal que vos paroles, si cruelles soient-elles.

—Il m'a dit que j'étais une fille de France, et vous!...

—Moi, l'ennemi, n'est-ce pas?

—Non, Lothaire, il ne m'a pas dit cela, mais ceci: que la fille d'un soldat mort au champ d'honneur n'épousait pas un étranger.

Une expression d'amer découragement se fixa sur le visage du docteur.

—Il a employé le seul argument contre lequel je ne puis me défendre, Claude! S'il fallait plaider ma cause pour affirmer mon amour, je le ferais... mais vous êtes Française... je suis Autrichien... Et tout ce que je pourrais dire n'y changerait rien... Il faut que vous m'ayiez bien peu aimé pour ne pas vaincre un préjugé social qui tend de plus en plus à disparaître.

Elle l'interrompit doucement.

—Lothaire, si en ce moment je mettais ma main dans la vôtre en vous disant: "Venez en France, adoptez ma patrie", le feriez-vous?

Loyalement, il répondit:

—Non, Claude, mais ce n'est pas la même chose!

—Pas la même chose! Quelle singulière erreur... Si, Lothaire, si, quel que soit notre sexe, nous nous devons à notre pays.

—Il poussa un soupir.

—Que vais-je devenir après votre départ, Claude! Je n'ai aimé personne avant vous, je n'aimerai personne après vous! Mon existence sera endeuillé pour toujours de votre perte...

—Ne dites pas cela, Lothaire, mon coeur se brise de vous faire tant de

mal!

—Vous ne m'avez jamais aimé, Claude, vous n'avez pas vu clair en vous-même. Ah! Claude! Claude! vous ne m'aimiez pas et vous croyiez m'aimer, et vous en aimez un autre que vous ne croyez pas aimer!

—Que voulez-vous dire?

—Que vous n'avez pas su lire dans votre coeur, mon amie... Lorsque je vous ai vue tout à l'heure à côté d'Henri Dorsanne, mes yeux se sont ouverts. J'ai compris.

—Lothaire!

—Mon bonheur n'est rien pour moi à côté du vôtre; Claude, vous aimez votre tuteur!!... Mais son amour pour vous, si immense soit-il, ne peut surpasser le mien.

Elle cria, angoissée:

—Ayez pitié de moi, Lothaire!

—Je ne veux pas vous faire souffrir, Claude, donnez-moi votre main, cette petite main que j'aurais voulu garder à tout jamais... Je pense que vous allez partir?

Elle inclina la tête.

—Je ne vous reverrai donc plus, car moi-même je vais quitter le Lasurblandes-Schloss dans quelques instants. Je ne veux pas, je ne me sens pas le courage de me retrouver en face du commandant Dorsanne.

—Oh! Lothaire! C'est lui qui partira de suite.

—Non, mon enfant, il est notre hôte jusqu'à demain, qu'il ne nous fasse pas l'injure de quitter notre toit. D'ailleurs, ce n'est pas seulement lui que je fuis, c'est vous-même. Votre vue me fait mal, ma pauvre petite... Vous ne comprenez pas cela! Vous ne m'aimez pas!

Elle se remit à pleurer doucement, sans un sanglot; et ses larmes ressemblaient à sa douleur, lourde et sans éclat.

—Ne pleurez pas, Claude. Songez parfois à l'ami que j'ai été et que je resterai pour vous... Votre souvenir ne s'effacera jamais du coeur de Lothaire!

Il lui serra la main avec force.

—Adieu, je vous souhaite beaucoup de bonheur, Claude.

Elle dit:

—Adieu! Adieu!

Le visage redevenu de marbre et sans qu'un muscle de sa physionomie tressaillit, Lothaire disparut.

XIV

Dès qu'elle fut seule, Claude monta à sa chambre baigner ses yeux brûlants, elle voulait montrer à son tuteur un visage sinon gai, du moins calme et reposé.

Dès qu'elle eut réparé le désordre de sa toilette, elle descendit avec l'intention de rejoindre Henri Dorsanne dans le parc, mais dans le vestibule un valet de chambre l'arrêta.

—Le commandant Dorsanne m'a prié de dire à Mademoiselle qu'il était sorti hors de la propriété, et ne rentrerait que dans une heure environ.

—Merci, dit-elle.

Malgré tout, elle descendit, voulant achever de se remettre au grand air.

Son esprit troublé s'attachait aux paroles de Lothaire: "Vous aimez votre tuteur!" Et l'incertitude où elle était de ses sentiments lui causait un émoi plein de souffrance.

L'aimait-elle donc d'amour, cet ami protecteur de son enfance et de sa jeunesse?

Etait-ce de l'amour, cette reconnaissance infinie qu'elle lui avait vouée? Cette tendresse profonde qu'elle éprouvait pour lui? Cette douleur aiguë qu'elle avait ressentie en le quittant?

Etait-ce de l'amour, ce sentiment de dépit jaloux qui l'avait lancinée autrefois, lorsqu'elle voyait Henri Dorsanne attentionné et galant auprès d'une autre femme?

A ce souvenir, une rougeur ardente envahit les joues de Claude.

Elle songea:

—Quelle a été mon erreur!

Puis à pas lents, la tête baissée, elle évoqua toute sa vie de France, cette vie aux heures si douces, passée auprès de l'homme généreux et tendre, doux, au

moment présent, elle devinait l'immense et fidèle amour.

Pendant une demi-heure, Claude erra dans les grandes allées, et tout à coup se trouva devant le chalet où d'instinct ses pas l'avaient conduite.

Elle considéra longuement la gracieuse construction où s'enlaçaient les rosiers, les lierres et les glycines; puis, soudain, prise d'une inspiration subite, elle y marcha résolument, entra dans la cuisine et demanda à Hatel:

—Mademoiselle Werner est-elle là?

—Oui, elle est dans sa chambre et achève ses malles.

—Elle part?

—Dans deux jours, Mademoiselle.

—Et vous la suivez?

—Je ne sais pas en quoi cela peut vous intéresser, Mademoiselle, mais vous m'avez l'air d'une bonne personne, vous ne voudriez pas faire de mal à ma maîtresse.

—Dieu m'en garde, Hatel, j'ai de l'amitié pour elle.

—Eh bien! oui, je pars aussi... pourrai-je la laisser abandonnée dans le monde!

—Elle est dans sa chambre, m'avez-vous dit?

—Oui, Mademoiselle, au premier, vous la verrez de suite, la porte est ouverte.

D'un trait, Claude monta l'escalier, et au léger bruit qu'elle fit en entrant, Elisabeth agenouillée devant une malle, tourna la tête, et reconnaissant la visiteuse, se leva précipitamment.

Son accueil fut rien moins que courtois.

—Vous! Que venez-vous faire ici?

—Vous parler, Elisabeth.

Mlle Werner considéra la jeune fille avec attention.

—Vous avez l'air bien nerveuse, Claude?

—Oui, je suis très émue.

Les traits rigides d'Elisabeth se détendirent, elle approcha un fauteuil.

—Asseyez-vous, remettez-vous avant de parler.

Mlle Mirande fit un signe de tête négatif.

—Mais non, inutile, je venais seulement vous dire que je n'épousais pas Lothaire.

Si forte que fut Mlle Werner, pour dompter ses impressions, elle ne put retenir une exclamation qui ressemblait à un cri de triomphe.

—Vous n'épousez pas Lothaire! répétez-le, Claude... Vous ne vous jouez pas de moi!

—Je suis venue exprès pour vous l'apprendre. Je ne l'épouse pas, et je pars.

—Vous ne l'épousez pas!... Pourquoi?

—Pour plusieurs raisons longues à dire, Elisabeth; le temps me manque pour vous les expliquer: au moins, puis-je vous en confier une seule: je n'aime pas Lothaire!

—Vous ne l'aimez pas!

—Non, je ne l'aime pas. J'ai pour lui une sincère amitié, rien de plus. Je m'en suis aperçue aujourd'hui même; et ce n'est pas la seule chose que j'ai découverte. Je n'aime pas Lothaire... mais une autre l'aime.

—Que dites-vous?

Cette autre, c'est vous, Elisabeth.

—Moi! clama Mlle Werner, dont le visage se fit glacé. Moi! Vous savez bien bien...

—Que vous le haïssez?... Non, non, vous l'aimez... Il a été injuste envers vous, il vous a torturée, fait souffrir... Et vous l'aimez!...

—Quand cela serait.

—Je voudrais vous voir heureuse.

—Quelle bonté d'âme, dit Elisabeth, moqueuse.

—Ne raillez pas, c'est tout votre bonheur qui est en jeu.

Mlle Werner poussa un profond soupir, sa contrainte, sa froideur, se fondaient au contact de la chaleureuse et juvénile affection que lui témoignait Claude.

—Je l'aime, soit; mais comme lui ne m'aime pas, le résultat est le même.

—Il vous aimera, parce que l'amour est plus fort que tout: plus fort que l'injustice, plus fort que la haine, plus fort que la mort, dit l'Écriture.

—Lothaire ne saura jamais que je l'aime.

—Il le sentira, Elisabeth ! Mettez avec votre confiance votre main dans la mienne ; dans quelques minutes Lothaire va nous quitter ; ne le laissez pas retourner à Vienne sans lui avoir dit : "Je reste !"

—Mais Claude...

—Il n'y a plus de mais... Je vous entraîne au Lasurblaus-Schloss, et je dis à Lina : "Je vais partir, mais je vous laisse une compagne dévouée et aimante."

Un violent combat se livrait chez Mlle Werner, enfin, elle reprit :

—Claude ! Et si l'on me repousse ! Et si l'on me chasse !

—On ne vous chassera pas : le temps des révoltes et des haines est fini, vous avez tous payé votre dette à la douleur ; c'est le moment de la paix et des pardons !... Croyez-moi, c'est le bonheur qui passe, ne le laissez pas échapper.

—Vous mettez mon orgueil à une rude épreuve.

—Il n'aura pas à en souffrir.

Elisabeth répéta :

—Si l'on me chasse ! Si l'on me chasse !

—Alors, votre destinée s'accomplira et vous partirez !

Mlle Werner eut un geste d'abandon et, résolument, mit sa main dans celle de Claude :

—Emmenez-moi de suite, que je n'aie pas le temps de réfléchir... Dans quelques instants peut être, je ne voudrais plus.

—Allons !

Les deux jeunes filles traversèrent vivement le parc et allèrent droit au petit salon où Claude savait trouver Lina et le docteur. Ce dernier était prêt à partir, et une ombre de contrariété douloureuse passa sur sa figure en voyant entrer Mlle Mirande ; contrariété qui se changea en étonnement en apercevant sa nièce.

Du regard, le frère et la soeur interrogeaient.

Enfin, Claude, tenant Elisabeth par

la main, s'avança vers Mlle Rosenberg.

—Lina, je vais partir... Vous allez être bien seule, mon amie ! Aussi, vous ai-je trouvée une compagne qui me remplacera près de vous et vous aimera... si vous l'aimez !...

Mlle Rosenberg considéra longuement les deux jeunes filles.

—Est-il bien possible, Elisabeth, que vous veniez à moi sans défiance et sans haine ?

—Je viens vers vous avec sincérité, libre à vous, Lina, de m'accueillir ou de me repousser.

—Ah ! dit Mlle Rosenberg, c'est assez de douleurs ! A quoi bon tant souffrir ! Venez m'embrasser, Elisabeth, et que le passé soit mort entre nous.

Lothaire, impassible pendant ce débat, prit la parole :

—Vous voilà rentrée au bercail, Elisabeth, n'en sortez plus.

Elle répondit en le regardant en face :

—C'est mon plus cher désir, mon oncle !

—Bien, je suis heureux de vous laisser unies Lina et vous. C'est une grande joie que vous m'avez donnée, mon enfant.

Il mit un baiser au front de sa soeur, car le moment du départ avait sonné.

En passant près de Claude, il ne lui dit pas à nouveau adieu : les vrais, les seuls adieux, ils les avaient échangés une heure plus tôt ; et sans lui tendre la main, sans la regarder, il lui dit tout bas : "Merci, Claude !"

Le commandant Dorsanne devait partir au point du jour ; et le dîner qui le réunit aux trois femmes fut presque lugubre : Elisabeth, nouvelle venue dans cet intérieur, que si longtemps elle avait dédaigné, gardait ses lèvres closes, et Lina, en parfaite maîtresse de maison, faisait des efforts inouïs pour soutenir avec le commandant une conversation languissante. Quant à Claude, elle essayait de songer ; mais son esprit, fatigué des événements du jour, aspirait au silence et au repos.

Aussi, les quatre convives, d'un commun accord abrégèrent-ils cette pénit-

ble soirée; et dès neuf heures l'officier prit congé de Mlle Rosenberg et d'Elisabeth, qu'il ne devait pas revoir, partant dès l'aube.

Puis il embrassa Claude.

—Au revoir, mon enfant; ne vous levez pas demain pour me dire adieu; dans trois jours, vous rentrerez en France, et Mme de Mauzé elle-même viendra vous prendre à la gare de l'Est. A bientôt, ma petite fille.

Elle dit :

—Au revoir, mon cher tuteur.

Et très vite elle monta dans sa chambre.

Mais le sommeil lui fut rebelle; dix fois elle se leva de son lit pour aller épier à la fenêtre le jour naissant. Enfin, quand quatre heures et demie sonnèrent, elle s'habilla rapidement, car elle voulait une dernière fois voir son tuteur avant son départ; il lui semblait qu'entre eux s'était élevé une ombre, que toute chose n'avait pas été dite: et qu'il fallait que quelque chose fut dit.

Elle trouva Henri Dorsanne à la salle à manger, où il achevait un léger repas.

—Ah! dit-il, en la voyant, pourquoi vous êtes-vous levée, Claude?

—Ne me grondez pas, mon tuteur; je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

—C'est vrai, vous êtes fatiguée, mon enfant.

—Je voulais passer quelques instants encore près de vous.

Il eut un bon sourire.

—Eh bien! mignonne, on me reconduit en voiture, j'ai donc le temps de faire avec vous un tour de parc; nous verrons le soleil se lever. Couvrez-vous, l'aube est toujours fraîche.

Elle prit dans l'antichambre un fichu de laine qu'elle jeta sur ses épaules et suivit le commandant.

Dès qu'ils furent dehors, Henri Dorsanne passa le bras de Claude sous le sien.

—C'est bien entendu, mon enfant, jeudi prochain, à six heures du soir, Mme de Mauzé sera au-devant de vous à Paris, vous rentrerez à Chérizy et vous resterez momentanément chez elle, jusqu'à ce que nous ayons assuré vo-

tre avenir, Claude... Pourquoi soupirez-vous?

—J'ai un grand chagrin de ne pas rentrer sous votre toit.

—Mais, Claude, c'est vous-même qui avez voulu en sortir.

—J'ai voulu!... Il le fallait!

—Je crois que notre résolution, à ce sujet, a été prise bien vite! Le fait étant accompli, vous ne pouvez plus rentrer chez moi.

Une grande tristesse envahit la jeune fille. Elle dit :

—Je vois ma vie grise et embrumée.

—Quelles sottises! nous y sèmerons des roses.

Elle eut un geste las et découragé.

—Je ne crois pas, mon tuteur.

—Nous vous marierons, Claude.

Dorsanne se contraignait à lui parler gaiement; mais il était angoissé profondément de l'abattement de sa petite aimée.

—Je pense que je ne me marierai jamais.

—Quel grand mot! Ah! si vous aviez voulu épouser René d'Arthenay, mon enfant... que de chagrin de moins dans votre vie!

—Oui, mais je n'ai pas voulu et ne le veux pas encore.

—Soit!... Allons, ma petite Claude, il faut nous dire au revoir.

—Vous eussiez pu partir plus tard, il y a un train à midi.

—A quoi bon prolonger mon séjour ici!

—Mon tuteur, je ne voudrais pas que vous partiez!...

Elle s'était adossée à un arbre, pleurante comme pour une séparation éternelle.

—Vous n'êtes pas raisonnable, Claude.

—Non, je ne suis pas raisonnable, je le sais... mon ami, mon cher ami!

Maîtrisant son émotion, le commandant brusqua les adieux et lui mit un baiser au front.

—A bientôt, Claude... Ne me suivez pas, remettez-vous avant de rentrer.

Affaisée le long du gros chêne qui la soutenait, Claude le regardait s'éloi-

gner. Bientôt il allait disparaître ; elle le sentait. Il ne resterait plus rien de leur bonheur passé ! Elle allait rentrer en France ; mais le bonheur ne renaît plus.

Comme une pauvre petite chose morte, il semblait déjà dans le néant.

Et son cœur éclata soudain dans un appel vibrant de détresse :

— Henri ! Henri !

Il se retourna, à ce cri d'angoisse, et la vit accablée, presque couchée à terre, lui tendant ses deux bras.

Rapidement, il revint vers elle et la souleva de terre.

Elle redisait éperdument :

— Henri !... Henri !...

Et ses yeux révélèrent tout l'amour longtemps ignoré, et qui dormait enclous dans son être.

— Claude, serait-ce vrai ? demanda le tuteur.

— C'est vrai que je vous aime !

— Ma petite Claude ! Ma chère petite aimée de toujours !

— J'ai fini de faire souffrir votre cœur ; car il y a longtemps que vous m'aimez et je ne l'ai compris qu'hier.

— Claude ! mais je vous aime depuis votre berceau.

— Ah ! grand, cher ami, qui ne pensiez qu'à mon bonheur, ma vie ne sera pas assez longue pour vous rendre heureux.

— Ne me dites pas de trop douces choses, ayez pitié de ce pauvre cœur qui bat follement contre le vôtre et qui s'effraye de cette joie intense à laquelle il n'est pas habitué... Je ne veux plus vous laisser ici, Claude, j'aurais peur de vous perdre encore. Je recule mon départ de quelques heures, et je vous emporterai avec moi.

Elle sourit :

— Oui, cher Henri, je partirai avec vous.

— En arrivant, je vous confierai à Mme de Mauzé, et dans quelques semaines, je viendrai vous y reprendre pour toujours.

— Vous avez donc pardonné à la méchante Claude ?

— Je l'aime !... Mais vous, ma chère petite fille, n'aurez-vous jamais de regrets ?

— Si, j'en aurai, j'en ai, de ne pas vous avoir deviné plus tôt, car il a fallu que vous veniez à l'étranger me dire...

Il l'interrompit :

— Vous dire, ma chérie, que c'est dans la patrie qu'il faut vivre et mourir.

Elle se souleva sur la pointe des pieds, jusqu'à la hauteur de son baiser, et lui murmura :

— C'est dans la patrie qu'il faut aimer !



AU JOUR DE L'AN



Le bouquet du bien-aimé

CARTES DE VISITE

IL NE faut pas croire que les cartes de visites sont d'invention récente, ni même que leur usage est exclusivement européen. Il y a plus de mille ans, les Chinois les connaissaient et on ne les vit guère se répandre en France qu'au siècle dernier. Mais les cartes de visite chinoises n'ont aucun rapport avec les petits rectangles de papier bristol que nous envoyons à l'approche du nouvel an. En Chine, les cartes sont, la plupart du temps, des pancartes bariolées d'étranges dessins, ayant la prétention d'exprimer toute sorte de souhaits au destinataire. Un usage bizarre veut, en outre, que la grandeur de la carte soit proportionnée au respect et à l'estime que l'on a pour celui auquel elle est adressée. Au dix-septième siècle, un ambassadeur anglais, à Pékin, reçut du gouvernement chinois une carte de dix-huit pieds de long, portée par six hommes.

Plus récemment, en 1844, un diplomate français reçut l'hommage de la carte de visite la plus grande qu'on puisse imaginer. Il s'agit de M. de Lagrené, chargé, par le gouvernement de Louis-Philippe, d'une mission extraordinaire en Chine. Le but de cette mission était de conclure un traité avec le Céleste Empire. M. de Lagrené devait s'occuper, en outre, de l'acquisition d'une île qui pût nous servir d'entrepôt. C'est l'île de Changai qui fut acquise. Les négociations eurent lieu à Macao et notre ambassadeur y fut l'objet de l'accueil le plus sympathique.

Un matin, on apporta à l'hôtel de l'ambassade un gros rouleau de papier de la part du gouverneur de l'île. Cet objet avait 15 à 18 pouces de longueur

et 9 d'épaisseur. Que pouvait contenir ce rouleau? Quelle signification avait cet envoi? Ce ne pouvait être un dossier diplomatique, car l'affaire dont M. de Lagrené était chargé entraînait à peine en cours. Un Chinois, au courant de l'étiquette administrative, apprit au personnel de l'ambassade, qui en demeura ébahi, que ce rouleau représentait... la carte de visite du gouverneur de Macao.

On déroula le cylindre de papier. Ce fut une longue besogne. La feuille de papier couvrit bientôt une partie du parquet: on s'arrêta au cinquantième mètre. On rit d'autant plus de ce procédé d'exquise politesse que M. de Lagrené dut y répondre par l'envoi de son tout petit carré de bristol.

En Europe, ce n'est guère qu'au dix-septième siècle que l'usage des cartes de visite se propagea. On les appelait alors en France des "billets de visite". M. le baron de Bourgoïn et M. le Dr Piogey ont pu constituer, après de longues, patientes et coûteuses recherches, des albums qui retracent l'histoire presque complète de ces billets de visite.

Les Anglais, les Hollandais et les Italiens faisaient usage de ces billets bien avant les Français. C'est sous le règne de Louis XIV qu'ils passèrent dans les usages et dans les relations sociales. Jusque-là, les visiteurs s'étaient bornés à insérer, tant bien que mal, leurs noms sur des registres désignés à cet effet dans les loges des suisses, gardiens des hôtels, ou bien les gens de marque se contentaient d'échanger leurs salutations par l'intermédiaire de leurs laquais, ce qui les li-

vrait absolument à la discrétion de ceux-ci.

C'est à cette époque que se place une innovation qui, malheureusement, ne fut pas suivie. Elles ne tendait à rien moins, en effet, qu'à faciliter singulièrement l'échange des cartes de visite. Certain conseiller du Parlement avait eu l'idée de placer, devant la porte de son hôtel, deux boîtes: l'une vide, l'autre remplie de cartes à son nom. Sur la première, on lisait l'inscription: "Mettez"; sur l'autre: "Prenez". On trouva le procédé spirituel, quelques-uns l'imitèrent, mais bientôt le vieil usage reprit le dessus.

En 1750, on se mit à déposer soi-même des cartes chez les portiers. C'est alors que les dessinateurs les plus en vogue, les maîtres même du plus grand mérite, tels que les Cochin, les Moreau, à cette époque où l'art décoratif français brilla d'un si vif éclat, ne regardaient pas comme indigne de leur talent d'illustrer ces cartes éphémères. Le nom du visiteur paraissait ainsi écrit à la main au milieu des plus ingénieuses compositions, élégantes et légères guirlandes de fleurs, sujets allégoriques, répondant au goût, à la profession ou à la résidence du déposant.

Plus tard, les goûts se modifiant, on versa dans le paysage classique, puis vinrent les ornements étrusques et romains; on en vint ensuite à faire défiler sur les cartes toute une armée de personnages au goût du jour: orfèvres, notaires, gardes françaises, tambours, musiciens, etc., suivant l'état du propriétaire de la carte.

La mode des cartes allégoriques se perpétua jusque sous le premier Empire. Mais vers 1845, l'usage des cartes devint universel et la vulgaire typographie remplaça les illustrations et tout l'arsenal mythologique. Seul, le modèle des cartes varia suivant le caprice du jour. Elles furent d'abord carrées, encadrées d'un filet, puis elles devinrent oblongues. La suprême élégance fut, un moment, de les avoir très grandes, sur un carton excessivement glacé.

En tout temps, il y eut des excentri-

ques qui se distinguèrent par des cartes de visite de dimensions extravagantes. En 1853, Horace Vernet, le peintre, reçut d'un Américain de passage à Paris qui lui avait acheté l'une de ses œuvres, une carte de visite si ridiculement grande que l'artiste en fut choqué. Il prit dans ses cartons une immense feuille de papier à dessin et, de son pinceau le plus fin, traça son nom au centre, en caractères microscopiques: après quoi, cette carte géante, chargée sur le crochet d'un commissionnaire, fut apportée au domicile de l'Américain. Ce dernier, d'ailleurs, ne comprit pas la leçon, et conserva ce document avec orgueil, comme un trophée.

Voulez-vous savoir sous quelle forme le fameux dompteur Bostock, il y a quelques années, envoya sa carte au président Roosevelt? C'était une magnifique peau de tigre royal, longue de 7 pieds, supérieurement préparée et naturalisée. Du côté cuir, se trouvaient tracés ces mots, en pyrogravure: "Le dompteur Bostock au président Roosevelt". Ce dernier l'accueillit avec plaisir, et cette originale carte de visite sert aujourd'hui de descente de lit à l'ancien président.

Des cartes de visite on peut rapprocher les cartes de Noël, ou "Christmas Cards", dont il se fait une si grande consommation en Angleterre. Le roi Georges V, la reine et le prince de Galles observent tous les ans cette coutume et envoient des "Christmas Cards" à leurs amis personnels.

La carte du roi, on l'imagine, est toujours une précieuse œuvre d'art. Les meilleurs artistes tiennent à honneur d'en dessiner l'original dont la reproduction est ensuite rigoureusement interdite. Il y a quatre ans, la carte de la reine représentait saint Jean enfant, d'après une composition de miss H. M. Bennett. Celle du roi reproduisait une œuvre de M. Finnemore, montrant Edouard Ier déposant la pierre du couronnement dans l'abbaye de Westminster.

Il y a 2 ans, la carte du roi représen-

tait une scène de la légende des Chevaliers de la Table Ronde, et celle de la reine, la reine Philippa de Hainaut intercédant auprès d'Edouard III en faveur des bourgeois de Calais.

Ce sont ces cartes qui viennent apporter à tous les souverains les souhaits du roi et de la reine d'Angleterre.

Un détail peu connu, c'est que l'empereur allemand, l'impératrice de Russie, la reine d'Italie et la reine d'Espagne ont adopté la coutume anglaise et envoient à leurs amis des "Christmas Cards", dessinées, gravées et imprimées en Angleterre.

La Femme Blonde

Ce jour-là, Dieu fit la lumière et le soleil.

Et, quand il vit monter l'astre immense, pareil
Dans le ciel flamboyant à quelque apothéose,
Il dit: "Je ferai mieux"; il fit l'aurore rose
Qui se levait au bord du monde radieux;
Il fit le soir et les couchants mystérieux,
Les demi-teintes, les brouillards, ombres, fumées,
Qui descendent parmi les plaines embrumées,
Les nuages de pourpre et la sérénité
Somptueuse des nuits d'étoiles de l'été,
Et, d'un geste, il plaça ces choses dans l'espace.

Or, Adam fut banni de l'Eden et la race
Des hommes envahit le monde et pullula,
Comme l'herbe mauvaise aux champs de Galgala,
Et les uns, plus grossiers et robustes d'épaules,
S'en allèrent jusqu'aux confins glacés des pôles,
Les autres vers les mers et leurs bords plus cléments.

Et les premiers ainsi virent d'âpres tourments,
Plus de ciel clair versant une chaude caresse,
Mais les neiges d'hiver, les brumes, la tristesse
Des jours sombres, des nuits sans fin, des ciels voilés,
Et ces hommes vivaient leur vie, inconsolés.

Or, il est dit que Dieu fut pitoyable, et comme
Il avait, quand il eut fini le premier homme,
Gardé pour l'avenir, en ouvrier prudent,
Un peu de ciel pensif et de soleil ardent,
Joyeux et retroussant sa manche gigantesque,
Pour mettre un rayon d'or aux coins noirs de sa fresque,
Il fit la femme, enfant du Nord déshérité,
Toute blonde d'un peu de soleil de l'été.

ANTOINE YVAN.



LE FESTIN DU ROI-BOIT

Par G. de L.-D.

L'ÉPIPHANIE, appelée aussi la fête des trois rois, se célébrait autrefois le même jour que la Noël, puis elle fut séparée de cette dernière fête. Ce fut alors qu'apparut la fête des Fous, qui durait de Noël à l'Épiphanie. On a supposé que la fête des trois rois était un reste des Saturnales. En effet, il y avait entre elles une analogie bien marquée. Les Saturnales duraient du 15 au 22 décembre. Les pères de famille, la veille de ces fêtes, envoyaient à leurs amis des fruits et des gâteaux; ils venaient les manger avec eux, et l'on élisait un roi pendant le festin. On faisait usage, pour élire ce roi, d'osselets ou de dés, et quelquefois des fèves. Cette habitude avait pris naissance en Orient, d'où elle était passée chez les Grecs, et de là chez les Romains. En Grèce, avant de commencer le repas, on élisait un roi qui était chargé d'indiquer le moment où les convives devaient boire.

Les chrétiens, à l'imitation des Anciens, prirent l'habitude d'élire un roi. L'idée était venue aux fidèles d'avoir, comme les moines, leurs réjouissances à l'Épiphanie, car l'Église avait dramatisé cette fête. La fête des trois rois était précédée d'un jeûne, terminé par un grand festin. C'est au quatorzième siècle que ce "festin du roi-boit" prit naissance chez nos pères. Pour ce festin, on faisait un gâteau dans lequel on mettait une fève! A la fin du repas on coupait le gâteau, et celui dont la part

contenait la fève était proclamé roi. Ce roi pouvait s'adjoindre une reine. Il avait tous les attributs de la royauté; il occupait un siège plus élevé que les autres; il avait le droit de donner des ordres qui devaient être exécutés immédiatement. Si quelqu'un lui manquait de respect, on devait l'expulser tout de suite.

Quand le roi buvait tous les convives devaient s'écrier: "Le roi boit! le roi boit!" et celui qui oubliait de pousser cette exclamation était barbouillé de suie en souvenir de l'un des trois rois mages qui était noir. Dans ces festins, souvent les serviteurs prenaient la place des maîtres. Outre les parts attribués à chacun des convives, on réservait, dans certaines contrées, une part pour les parents absents; on la renfermait en attendant leur arrivée, et si elle se conservait, c'est que l'absent allait revenir en bonne santé. Il y avait aussi deux parts mise de côtés pour Dieu et la Vierge, qui ne manquaient jamais de se présenter sous les haillons d'un pauvre et d'une pauvrese. Parfois, dans la "part à Dieu" se trouvait la fève, et c'était pour tous une cruelle déception. Le festin du roi-boit se célébrait non seulement chez le peuple, dans les campagnes, mais jusque dans le palais des rois.

Dans les campagnes, au moment de tirer les rois, on plaçait sous la table un enfant qui nommait les convives les uns après les autres. Cet usage était

Le Festin du Roi-Boit

assez fréquent en Normandie, dans le Berry, et dans la Beauce. Le plus jeune des enfants se glissait donc sous la table, à la fin du repas. Le chef de famille, plaçant le couteau sur le gâteau, commençait un dialogue moitié français, moitié latin: "Phoebe!" disait-il, après avoir découpé la première tranche. Ce qui voulait dire la fève, ou jeune homme. L'enfant répondait: "Domine" (seigneur).

—La part à qui? demandait le chef.

—La part à Dieu!" répondait l'enfant.

Puis le maître recommençait le dialogue autant de fois qu'il y avait de personnes à table, et l'enfant disait les noms: la part à celui-ci, à cet autre, et... quelquefois la part à Dieu était nommée la dernière. Le pauvre, à qui était destinée la part à Dieu, attendait au dehors. Il ne cessait de réclamer sa part, en psalmodiant des chants qui variaient avec les pays. Dans telle contrée, il chantait:

Avissez donc ce biau gatiâu
Qu'il est dessus la table,
Et aussite ce biau coutiâu
Qui est au long qui l'regarde.
Ah! si vous pouvez
Pas bien le couper,
M'y faut le donner
Le gatiâu tout enquier.

Ailleurs c'était un autre chant:

Salut à la compagnie
De cette maison;
Je vous souhaite année jolie
Et biens en saison.
Je suis d'un pays étrange,
Venu dans ce lieu
Pour demander à qui mange
Une part à Dieu.

C'était encore:

Les Rois! Les Rois! Dieu vous conserve.
A l'entrée de votre souper,
S'il y a quelque part de galette,
Je vous prie de nous la donner.
Puis nous accorderons nos voix,

Bergers, bergères,
Puis nous accorderons nos voix
Sur nos haut-bois.

Pénétrons, maintenant, dans le palais des rois. Ici, on n'élisait qu'une reine de la fève; car il ne pouvait y avoir deux rois sur le même trône. Le lendemain de l'élection le roi la conduisait à la messe, en grande pompe. A l'offrande, le roi présentait trois boules en cire: l'une était couverte d'une feuille d'or; l'autre d'une feuille d'argent; la troisième était enduite d'encens. Ces trois boules représentaient les présents des rois mages. Lorsque le roi, après avoir fait ce don, retournait à sa place, la reine devait l'imiter: elle se levait, saluait le roi, et se rendait comme lui, à l'offrande. Une fois la messe terminée, le roi accompagnait la reine au Louvre.

En 1606, Henri IV et Marie de Médicis se rendaient à Saint-Germain. A Neuilly, il fallut passer la Seine dans un bac; mais les chevaux s'étant emportés, la reine manqua d'être noyée. "Ah! que n'étais-je là! s'écria une marquise en apprenant cette nouvelle, comme j'aurais crié de bon coeur: La reine boit!"

Sous Louis XIII on dressa, dans le grand appartement du roi, à Versailles, quatre tables pour les dames et une cinquième pour les princes. On tira le gâteau. Après la proclamation des rois et des reines, on envoya d'une table à l'autre des ambassadeurs et des ambassadrices pour féliciter Leurs Majestés.

Quelquefois le roi était plus humble. Le duc de Bourbon fit son roi de l'enfant le plus humble de la ville, âgé de huit ans; il lui fit revêtir des habits royaux et le fit dîner avec lui.

Il lui donna pour le gouverner tous ses officiers. Son maître d'hôtel fut chargé de quêter pour le pauvre roi. Le duc lui donna quarante livres, les chevaliers, un franc, et les écuyers un demi-franc. On donnait également aux père et mère de l'enfant pour son entretien et son éducation.

Le festin du roi-boit était, comme on

le voit, très aimé de nos pères. Dans les églises, les prédicateurs y faisaient allusion.

Le bon évêque de Belley, le jour de l'Épiphanie, commença ainsi son discours : "Phoebe domine" (Seigneur de la fève) et il compara le gâteau au royaume de Dieu. Il fit distribuer à chacun des assistants un morceau de gâteau.

Pour montrer jusqu'où allait l'amour de nos pères pour la coutume du roi-boit, rappelons que l'amiral de Châtillon faillit prendre Douai parce que

la garnison s'était enivrée et criait sans armes : "Le roi boit ! le roi boit !"

Les écoliers de Paris, de leur côté, passaient gaîment le jour des rois : la Faculté des arts, qui supprima plusieurs de leurs fêtes, ne supprima pas celle-ci.

La plus grande consommation du gâteau à la fève se faisait à Paris : en 1740, on dut défendre l'usage du gâteau, parce que l'on craignait de manquer de pain pendant le débordement de la Seine.

L'An Nouveau

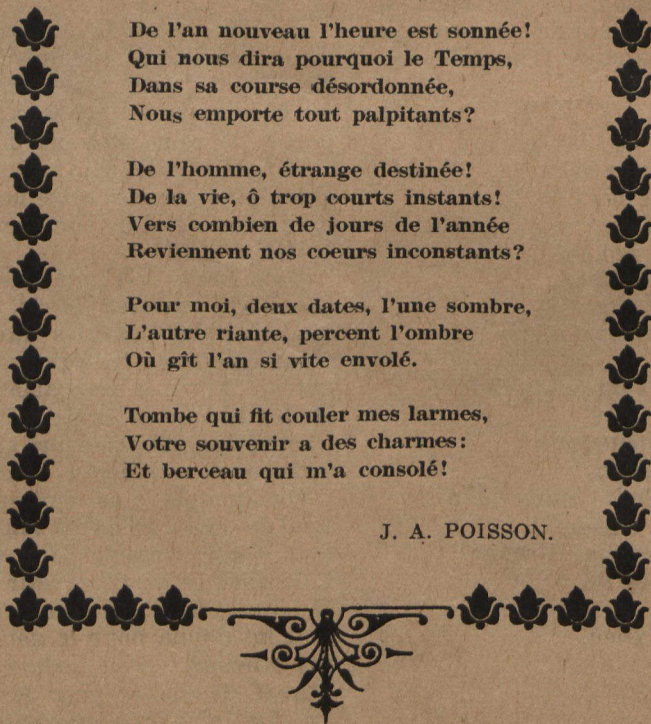
De l'an nouveau l'heure est sonnée !
Qui nous dira pourquoi le Temps,
Dans sa course désordonnée,
Nous emporte tout palpitants ?

De l'homme, étrange destinée !
De la vie, ô trop courts instants !
Vers combien de jours de l'année
Reviennent nos coeurs inconstants ?

Pour moi, deux dates, l'une sombre,
L'autre riante, percent l'ombre
Où git l'an si vite envolé.

Tombe qui fit couler mes larmes,
Votre souvenir a des charmes :
Et berceau qui m'a consolé !

J. A. POISSON.



LE CANADORAMA



UNE PARTIE DE WINNIPEG

DANS LE KLONDIKE

WINNIPEG est la métropole de l'Ouest Canadien Il est à quinze cents lieues de Montréal et éloigné de Vancouver par une distance à peu près égale. C'est une ville qui prospère à une allure qui rappelle les développements de Chicago.

Ses débuts furent assez heureux, mais vers 1884 il y eut dans tout le Manitoba une crise, un krach qui sema la ruine partout, surtout dans cette jeune cité.

La construction du Pacifique Canadien la releva graduellement et avec le peuplement du Nord-Ouest elle entra dans la voie de prospérité inouïe où nous la voyons engagée.

Winnipeg est une ville plate, bâtie sur un vilain cours d'eau, la rivière Rouge, mais le génie humain, secondé par les millions, va rendre celle-ci utile.

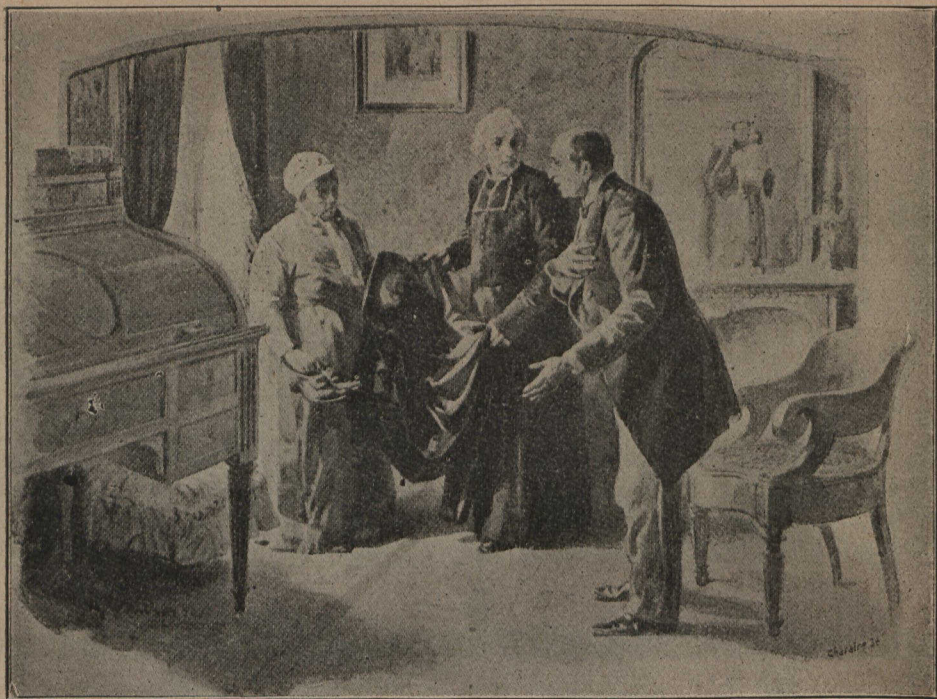
Winnipeg possède de belles rues très larges, de nombreux édifices très remarquables. Il s'y fait presque autant d'affaires qu'à Montréal et c'est un grand centre de chemins de fer.

KLONDIKE! Youkon! deux noms qui résonnent un peu moins bruyamment à nos oreilles depuis quelques années, mais ils n'ont perdu rien de leur étonnant prestige et l'on serait étonné du nombre de gens d'ici qui ont des intérêts là-bas.

Notre gravure représente des mineurs d'or au travail à un endroit qui est à quelque quinze cents milles au nord-ouest de Vancouver, presque dans le cercle arctique, en pleine solitude.

En été le pays est assez agréable, mais en hiver, c'est encore horrible bien que le confort y soit décuplé depuis quelques années de même que les facilités de transport. Tout de même pour se rendre à l'endroit illustré ici, ce sont encore les chiens esquimaux qui rendent le plus de service.

On tire encore beaucoup d'or de la "petite vallée du Klondike", mais il est douteux que ce soit au montant de seize millions comme en 1898, par exemple.



Une Veille du Jour de l'An

—Jeannie, l'oreille du Roi Melchior est-elle recollée?... Monsieur l'abbé, recommandez au petit Pierre de moins bredouiller les répons!... Jeannie, vous donnerez des noix, des pommes rouges et des pruneaux aux Gelynotte et aux Moreau, pour garnir les sabots des petits... "Et in secula seculorum", se reprit à murmurer M. le curé avec ferveur, retombant d'aplomb dans son recueillement, pour achever son bréviaire, sans cesse troublé par les multiples apprêts du lendemain.

Mais il avait beau pencher ses lunettes au ras de son gros livre, il fermait vainement les oreilles; la joie épandue partout, en ce jour béni, montait vers lui, trouait sa méditation, comme les coups de soleil perçaient la brume qui traînait sur les toits. Et il ne pouvait empêcher son cœur paternel de partager l'allégresse innocente des ouailles

qu'il administrait depuis tantôt trente ans.

Les reflets des fourneaux rougeoyaient toutes les fenêtres. L'air s'emplissait de chaudes effluves des pâtisseries, des suaves odeurs du beurre roux, du fumet appétissant des oies dorées, enflées de marrons. Il faisait juste assez froid pour trouver bon le coin du feu, pour désirer se serrer autour de la flamme, en cercle étroit de famille et d'amis. Derrière les nues, tirées en rideaux, le soleil curieux semblait jouer à cache-cache, et elignait, de temps à autre, son oeil guilleret, comme pour dire: Bonjour, mes enfants! je ne suis pas encore mort!... Encore un tour de roue, et je redeviendrai puissant, et j'anéantirai ces coquins de nuages qui me voilent ma vieille amie la terre.

Et quand même le soleil eût boudé, une gaie espérance n'en eût pas moins

éclairé le monde, parce que c'était demain le premier de l'An. Demain! demain! clamaient les grandes voix de bronze des cloches, ébranlant leur cage ajourée. Demain! drelindinaient, comme de folles crécelles, les sonnettes des magasins, agitées à toutes secondes par des gens entrant et sortant, en grande presse. Demain! chantonnait malgré lui le bon curé, pénétré par le bonheur des êtres et des choses... Et pour tous, pour les plus misérables, pour les plus indignes, il voulait que ce jour laissât un riant souvenir.

Cette année-là, pour la première fois de sa vie, M. Lamier allait célébrer le premier janvier avec une joie moins franche, un cœur moins léger... Un souci l'irritait, troublait sa sereine bienveillance, arrêtait les flots de sa miséricorde... Ces comédiens, installés en face du presbytère, à l'hôtel du Dauphin, de l'autre côté de la place—quelle épreuve pour le vieux curé!—Depuis dix jours qu'ils étaient là, Soulaire paraissait pris de fièvre. A tous les coins de rues s'étaient des affiches multicolores, devant lesquelles stationnaient des groupes, commentant le spectacle de la veille et celui du soir prochain. Les rues, assoupies d'ordinaire dès neuf heures du soir, bourdonnaient encore à minuit passé. Du haut en bas de la petite ville, on ne s'entretenait plus que des acteurs et de leurs mérites respectifs.

—Ah! monsieur le curé, quel artiste que cet Artémon! avait osé dire, au pasteur lui-même, la femme du notaire, une délurée qui donnait le branle à la société de Soulaire. Si vous le voyiez dans le rabbin David, de l'« Ami Fritz », il vous arracherait des larmes comme à moi!

Arracher des larmes... un prêtre juif!... M. le curé frémit d'horreur devant tant de dépravation inconsciente! Parfois, il lui arrivait, au tournant d'une ruelle, de croiser un de ces hommes pervers, englouti jusqu'au bout du nez dans le col de fourrure râpée d'un ulster verdi,—ou, chose pire encore! une de ces femmes éhontées, secouant

au vent ses cheveux d'or broussailleux et ses éclats de rire en cascade!... L'âme ingénue de l'abbé Lamier s'effarouchait alors au souvenir de Néron, de Marie l'Égyptienne et d'Hérodiade,—et il gémissait, dans la tristesse du scandale!... Ses nuits étaient troublées d'insomnies et de cauchemars, où il voyait ses chers paroissiens entraînés à la perdition éternelle par cette engeance d'histrions et de baladins!

Vainement, au tribunal de pénitence, il grondait, menaçait, suppliait. On promettait... mais on savait qu'il eût découvert des circonstances atténuantes à Belzébuth lui-même—et, assurés du pardon final, tous succombaient à la tentation d'entendre jouer les « Pattes de Mouche » ou la « Cagnotte ».

Enfin, cette veille de l'An nouveau, le curé était à peu près tranquille, ayant beaucoup ramonné d'âmes, comme il disait, ce matin, et se croyant assuré de leur ferme propos... Il ne se préoccupait plus que d'expédier, avec une pieuse hâte, la fin de son bréviaire, la brume tombant, et la plus rude besogne lui restant pour le soir, où il devait confesser encore le boucher, l'apothicaire, le notaire et le sacristain—sans compter Mathieu, le voiturier, le plus grand ivrogne du pays.

Rran plan plan, rran plan plan, rran!!! M. Lamier sursauta, à ce roulement de tambour éclatant sous la fenêtre. Et la voix nasillarde du père Onésime, crieur public et garde champêtre, arriva distinctement, criant, du même ton que le bonhomme invitait d'ordinaire ses concitoyens à tuer les vers blancs ou à museler leurs chiens:

« Troupe Hochary, théâtre de Soulaire (halle aux grains); ce soir, pour la première fois, le grand succès: l'abbé Constantin, comédie de Ludovic Halévy, de l'Académie française.—M. Artémon (du Châtelet) remplira le rôle de l'abbé Constantin; Mlle Valérie (des théâtres de Brest et d'Alger) interprétera celui de Bettina.—Prix des places ordinaire. »

Rran plan plan plan!

« Par égard à la messe de Minuit de

l'An nouveau, le rideau sera levé dès sept heures et demie du soir!"

Un nouveau ban ferma la parenthèse, et le père Onésime s'éloigna, entouré de son auditoire de petits polissons, tandis que le vieux prêtre, terrassé par tant d'iniquité, ramassait, d'une main tremblante, son bréviaire, écrasé sur le carreau, au milieu de ses belles images à dentelle, éparpillées.

Drin drin, clic elac!!!... Maintenant la diligence, arrivant au chef-lieu, débouchait sur la place, à grand bruit de clinquailles, sautant sur les pavés pointus—et toutes les femmes se précipitèrent comme une nuée de guêpes, assourdissant le voiturier.

—Toujours en retard, Mathieu! Vite, mon homard!—Mathieu, mon manchon neuf!—Mathieu, le cheval mécanique de Totor!

Et Mathieu, sa grosse figure enluminée encadrée dans les oreillettes de sa casquette, plongeait, entre deux jurons, sous la capote de l'impériale, gonflée comme un ballon, retirant paquets ou boîtes.

—Allons, Mathieu! la soutane neuve de M. le curé! réclama Jeannie, hausant son verbe autoritaire.

—Mathieu! et ma soutane à moi, l'avez-vous? cria soudain, d'une fenêtre du "Dauphin", un personnage qui se montra, une joue couverte de savon, une serviette autour du cou et un blaireau à la main.

Le conducteur s'introduisit de nouveau sous la bâche, retourna barils, caisses et ballots, dans un remue-ménage infernal, et reparut au jour avec deux colis inégaux.

—Voilà pour vous, mademoiselle Jeannie!... Et voici, monsieur Artémon, tout ce que m'a donné pour la "compagnie" de M. Hochary!...

Et, du faite de la diligence, il tendit un carton long et étroit au comédien, penché en dehors de la croisée. Mais, dans ce voyage aérien, le couvercle insuffisamment fixé, glissa à terre, et une longue queue de cheveux jaunes, rattrapée au vol par Artémon, se déploya et flotta au vent comme un drapeau, à la

grande jubilation du rassemblement.

—Les cheveux de Bettina! exclama l'acteur agité, ce n'est pas ma soutane! Ma soutane, la soutane de l'abbé Constantin, où diantre l'avez-vous fourrée, pendarde?

—Parole d'honneur! j'ai rien autre chose! affirma Mathieu, écartant ses mains vides.

—Mais c'est inouï, pharamineux! Il y a erreur! Mademoiselle! mademoiselle! cria-t-il désespérément à Jeannie qui s'éloignait majestueuse, êtes-vous bien sûre que cette soutane soit pour vous?

—Sacripant! proféra la hautaine gouvernante, pressant le pas pour se soustraire à ces apostrophes qui lui paraissaient d'irrévérencieuses facéties.

Incontinent, M. Artémon dégringola quatre à quatre l'escalier et se précipita, avec fracas, dans la salle où était réuni le reste de la troupe. Cette entrée à effet fit sauter tout le monde en l'air.

—Mes amis! déclara-t-il, tragiquement essouffé comme Thérémène, un désastre!... Il faut changer l'affiche ou faire relâche!... Je ne puis jouer ce soir l'"Abbé Constantin".

Mlle Valérie lâcha la robe blanche d'ingénue qu'elle rapiécrait habilement sous le bras. L'épouse de M. Hochary, qui repassait le rôle de Mme Scott tout en allaitant son héritier, suspendit brusquement le repas de l'intéressant enfant qui se mit à pousser des cris de révolte, et M. Hochary, attablé devant un apéritif copieusement baptisé, manifesta sa surprise par une convulsion de longues jambes, invraisemblablement grêles, avec lesquelles, tant à la ville qu'au théâtre, il avait coutume de traire ses états d'âme.

—Artémon! fit-il d'une voix caverneuse, que signifie ce caprice? Et la location à rembourser? Et les frais de programmes et d'annonces? Vous savez bien que nous sommes au bout du rouleau, car nous n'avions eu que des fours dans notre dernière étape! Ne faites pas votre Coquelin!

—Mais je n'ai pas de soutane! articula le malheureux Artémon, laissant tomber ses bras avec accablement.

Tous échangèrent des regards consternés.

—Ne peut-on en improviser une avec une robe noire ou un manteau de ces dames? hasarda Hochary, perplexe.

—Ces dames sont beaucoup trop petites et trop sveltes! gémit Artémon, qui jouissait d'une imposante corpulence.

—Quant à moi, je ne possède qu'un costume de Figaró, un pantalon péruvien, un habit noir, un Pierrot, et une robe de chambre à ramages! se remémora le directeur pensif. De grâce, mesdames, aidez-nous de vos lumières! Il faut jouer à tout prix.

La situation était critique pour les pauvres artistes, chargés de dettes, ruinés en pleine saison par la banqueroute d'un directeur malhonnête, et qui avaient eu l'idée de courir la province en associant leurs misères, jusqu'à ce que chacun d'eux eût trouvé un engagement. Plus d'une fois déjà, ils s'étaient tirés,—par leur verve et leur aplomb,—des passes difficiles où les jetait la pénurie des décors et des accessoires.

Cette fois, la difficulté paraissait insurmontable. Le jeune premier proposa de galoper jusqu'à la ville, dût-on crever le cheval. Mais ce moyen à la d'Artagnan—aussi bien que les autres projets—fut reconnu impraticable.

—Et pas un seul "gens de robe" dans ce maudit trou! répétait Hochary, dans la rage de l'impuissance.

Tout à coup, Artémon se frappa violemment le front, ce qui dénote le passage d'une inspiration géniale.

—Ah! mes amis! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée... quel espoir insensé!... Tant pis! je tente l'aventure!... C'est notre seule branche de salut!...

En quelques mots, il s'expliqua.

—Viens dans mes bras, mon fils! s'écria M. Hochary, mettant sa jambe au port d'armes, enthousiasmé. Je te vote un vin d'honneur si tu réussis!

Et Artémon, suivi par les vœux de toute la troupe, courut achever sa barbe, endossa sa redingote la plus noire,

et se dirigea vers la cure.

Heureusement pour l'acteur, la sévère Jeannie mettait la dernière main à la décoration de l'église; ce fut un petit enfant de choeur qui, en son absence, ouvrit innocemment la sainte porte du presbytère à l'acteur et l'introduisit dans la salle où le curé s'acharnait à terminer son bréviaire. A cette apparition, M. Lamier resta droit sur place, comme la statue du Sacré-Coeur qui décorait la cheminée. Sa bonne figure rose, si épanouie d'ordinaire, s'enflamma jusque sous sa couronne de cheveux blancs, légers et duvetés comme des plumes de eygne, et, instinctivement, il serra son livre sur sa poitrine ainsi qu'un égide protectrice.

Cependant, le suppôt de Satan s'inclinait avec déférence:

—Monsieur le curé, commença Artémon du ton retenu qui convient à un exorde, le but de ma visite va vous paraître bizarre... Je crains même qu'il ne vous choque... Et cependant, c'est votre charité bien connue que je viens intercéder pour dix pauvres diables d'artistes qui attendent le résultat de ma démarche avec la plus cuisante impatience.

Impressionné à son insu par cette réserve, sous laquelle palpitait une émotion dignement contenue, le curé, sans trouver encore de la voix, désigna, du geste, un siège à son visiteur, et s'assit en face de lui.

—Trompés par une canaille de directeur qui a filé sans nous donner un sou, reprit Artémon, installant ses longues basques, nous allons, de bourg en village, à l'exemple de notre glorieux ancêtre Molière, montrer aux populations rurales les beautés du répertoire moderne. Dame! nous sommés loin de rouler sur le Pactole, et les deux bouts légendaires refusent obstinément de se nouer!... La représentation de ce soir s'annonçait comme fructueuse, et par la faute d'un stupide voiturier, tout va manquer. Nous allons en être pour nos frais, pour les avances déboursées, et nous restons à la côte, si vous ne dai-

gnez venir à notre secours. Vous seul, monsieur le curé, pouvez nous tirer d'anxiété.

M. Lamier, subjugué par cette voix savamment modulée, tendait son oreille un peu dure, étudiait la figure glabre posée devant lui, avec l'étonnement de n'y découvrir ni cynisme, ni vulgarité, mais une bonasserie mêlée de finesse qui se jouait dans le sourire de la bouche souple, dans l'étincelle de l'œil mobile.

—Oh! la plus usée, la plus vieille, celle que vous mettriez au rebut! se hâta de dire Artémon. Mais je joue ce soir l'«Abbé Constantin», et je ne puis représenter mon personnage sans une tenue conforme à son pieux caractère et à sa dignité sacerdotale.

M. Lamier bondit à un pied de son fauteuil de paille.

—Vous n'y pensez pas, monsieur, fittil, étranglé de surprise—refoulant son



Aux derniers mots, le vieux curé crut comprendre qu'il s'agissait d'un secours d'argent, et sa main s'achemina vers sa poche.

Artémon l'arrêta d'un signe.

—Non, monsieur le curé, nous ne vous demandons point d'aumône. Prêtez-moi seulement votre soutane!...

—Ma soutane!... balbutia l'abbé Lamier abasourdi, vous voulez ma soutane?...

indignation prête à tonner, avec l'appréhension de se livrer à la colère un tel jour!—profaner une robe qui servit au culte!... et me faire le complice de ces amusements... blâmables!... Votre ignorance des saintes choses de la religion est votre excuse!...

—Pardon, monsieur le curé, riposta l'acteur un peu interdit, mais résolu à lutter coûte que coûte, en désespéré, ce ne serait pas la première fois que la re-

ligion prêterait son aide à l'art dramatique. Rappelez-vous les mystères célébrés dans les cathédrales mêmes, au moyen âge!... J'ai d'ailleurs été élevé dans un petit séminaire, et c'est là que m'est venue la vocation... en jouant "Athalie", pour la fête du supérieur.

M. Lamier, sans désarmer encore, envisagea l'acteur avec une considération naissante. Si ce malheureux homme avait suivi la mauvaise voie, le point de départ avait du moins été bon. Son coeur ne devait pas être gangrené jusqu'au fond... et peut-être parviendrait-on à lui montrer l'inconvenance de sa conduite...

—Comment alors, observa l'abbé avec amertume, comment vous avisez-vous de jouer un soir où je veux tout mon monde?

—Hélas! monsieur le curé, fit simplement Artémon, il faut manger... ce soir-là, comme d'autres...

M. Lamier fut atteint en plein coeur par cette réplique navrée. Ce pauvre garçon!... Une angoisse étreignait le bon prêtre: il se sentait affreusement malheureux de refuser quoi que ce fût.

—Enfin! gémit-il, lamentable dans sa rigueur forcée et regardant plaintivement Artémon, ne pouviez-vous choisir une autre pièce... plutôt que d'exposer le simulacre d'un serviteur de Dieu à des risées sacrilèges... et de dissiper les âmes préparées à la ferveur?...

—L'abbé Constantin!" se récria vivement Artémon, reprenant courage, car la douceur d'accent du curé amollissait la sévérité de ses reproches, mais il n'est point de spectacle plus édifiant! Vos paroissiens sont assurés d'y conserver toutes leurs pieuses dispositions, beaucoup mieux qu'en restant chez eux... Combien (vous le savez!) n'auraient pu se garder de faire un tour au cabaret ou de fredonner quelque refrain gaillard!... tandis que nous vous les renverrons attendris, émus par l'onction, la bénignité de l'excellent abbé qui ne peut manquer de leur rappeler le saint pasteur... qui les administre depuis tant d'années... et que j'étudie depuis un quart d'heure.

—O Satan! Satan! pensa M. Lamier épouvanté, baissant les yeux à ces éloges en coup droit, vais-je pécher par vanité maintenant!...

Et comme il aspirait deux prises, coup sur coup, pour débrouiller ses idées, Artémon se rapprocha confidentiellement:

—Voyons, monsieur le curé, vous n'êtes donc jamais allé au théâtre?

—Mais!... bien certainement non! bégaya l'abbé, effaré de cette supposition étourdissante.

—C'est pour cela que vous vous en faites une idée si noire!... Mais le bon théâtre est une école de morale... qui seconde celle de la chaire... Nos drames sont la mise en action des sermons. Point de pièce où la vertu ne soit célébrée, le vice flétri, l'hypocrisie flagellée!... Le spectateur le plus inculte en sort meilleur, capable—ne serait-ce que pour un instant—d'actions chevaleresques, comme les héros qu'il vient d'applaudir... Ah! c'est une noble tâche que celle du bon comédien pour qui sait la comprendre!

—Quel dommage que cet Artémon ne soit pas prédicateur! pensait M. Lamier fasciné... Vraiment ce large visage rasé, aux joues dominicaines, eût fait merveille dans l'encadrement d'une chaire, avec une voix si insinuante et un geste si ample à son service.

—Et parmi nous, j'ose le dire, que de braves gens! poursuivit Artémon tout à fait emballé. Les ménages unis, les bonnes mères de famille, les bons citoyens foisonnent dans notre corporation!

Et il citait des exemples: Mlle Valérie, une enfant de la balle, soutien de ses parents... M. et Mme Hochary, modèles accomplis de tendresse conjugale. Et tous ayant le coeur sur la main, ne marchandant pas un service à un camarade, ne refusant jamais de concourir à une bonne oeuvre...

—Et vit-on jamais un acteur sur la sellette des prévenus... sinon pour dettes?... fit le comédien pour conclure son chaleureux panégyrique. C'est vrai! nous sommes, pour la plupart, des cigales errantes... et les cigales, je

le vois, n'ont pas plus de chance aujourd'hui qu'au temps de La Fontaine!

Ce disant, découragé par l'immobilité du curé, il se leva et, brossant son chapeau avec une sombre énergie :

—Allons! soupira-t-il avec abattement, nous seuls, passerons une triste soirée pendant que tout le monde sera en liesse... Monsieur le curé, je vous demande pardon d'avoir abusé de vos instants...

Et il se dirigea vers la porte.

—Le vieux prêtre sortit d'un rêve profond. L'éloquence convaincue du comédien l'avait ébranlé, mais il se défiait de son propre jugement; il lui était si facile de tomber dans l'erreur, connaissant si imparfaitement le monde et ses pièges... Artémon avait peut-être dit vrai... il ne demandait qu'à le croire!—mais, malgré la candeur de son âme, le bon abbé se rappelait certains yeux trop veloutés, aperçus entre des frisures d'or et la fourrure d'un boa—et des paroles de blâme et de sévérité lui brûlaient les lèvres... Mais, dans le bréviaire qu'il feuilletait machinalement, son regard tomba sur une image colorée qui représentait la femme Samaritaine, écoutant le Seigneur, assis près du puits—et, comme frappé d'un avertissement céleste, il inclina humblement le front devant Celui qui trouvait des pardons pour toutes les faiblesses, des consolations pour toutes les misères.—Serait-il plus inflexible que son divin Maître?

Vivement, il accrocha le comédien par le bras :

—Jeannie, cria-t-il à haute voix dans l'exaltation de sa charité triomphante, montez tout de suite ma soutane neuve!

—Ah! monsieur le curé! put seulement dire le pauvre acteur, tout étourdi de ce succès imprévu et pressant les mains du prêtre avec effusion.

Et comme Jeannie entrait, la soutane en grands plis sur le bras, son maître la gourmanda, l'accusant de lenteur.

—Maintenant, apportez mes souliers à boucles d'argent et un rabat. Courez vite! Une douillette ferait bien aussi, n'est-ce pas monsieur le comédien? Et

un chapeau, vous faut-il un chapeau?

—Quoi! fit Jeannie, hérissée, c'est pour la comédie que vous prêtez vos effets, monsieur le curé!... Et votre soutane neuve, encore!... Vous qui vouliez l'étréner ce soir!

—Vraiment! je ne demande pas tant! protestait Artémon, confus, pendant que le curé lui empilait un chargement sur les bras. Une soutane hors de service ferait mon affaire... Je vous en prie, ne vous privez pas...

—Y pensez-vous! se récria M. Lamier, dans la soif du sacrifice. Sous le surplus, on ne verra pas la mienne! tandis que la vôtre, ajouta-t-il victorieusement, doit affronter "les feux de la rampe!" Et si les reprises paraissaient, ce serait pitoyable... Il ne faut pas que l'abbé Constantin prête à rire...

—Comment pourrions-nous jamais reconnaître!... répétait l'acteur, les yeux humectés, remerciant jusque sur les degrés de la porte.

—Mon cher enfant! fit en hésitant beaucoup le curé, tremblant de paraître mettre un prix à son obligeance, faites vite votre séance... le plus vite possible... et venez ensuite à l'office de nuit... Le bon Dieu sera content... Et moi aussi!...

...Ce soir-là, Artémon, vibrant d'émotion, se surpassa. Il lui semblait un devoir de reconnaissance de représenter son personnage sous les traits les plus touchants. Comme il l'avait promis, il édifia tous les spectateurs, et l'on trouva que l'abbé Constantin ressemblait, comme un frère, au bon desservant de Soulaire.—De cette manière imprévue, la comédie ouvrit les coeurs les plus endurcis, et les prépara aux impressions religieuses de la nuit. La grâce prend mille chemins entre le ciel et la terre...

...Et quand, de l'autel glorieusement illuminé, le bon pasteur ouvrit avec amour ses bras au-dessus de la foule prosternée, il tressaillit de joie en apercevant, au bas bout de la nef, parmi les artisans et les laboureurs, un groupe d'hommes et de femmes aux traits fatigués, aux toilettes bariolées, qui courbaient respectueusement la tête

Une Veille de Jour de l'An

sous sa bénédiction... Les pauvres gens avaient même ménagé une petite surprise à leur bienfaiteur, et la voix frêle, mais expressive de Valérie, chanta, avec élan, un cantique, soutenue par l'harmonium.

... Quel que fût leur passé, quel que dût être leur avenir, pour une heure, un rayon de Dieu éclairait ces âmes, ramenées à la douceur des meilleurs souvenirs de leur enfance.

Et l'abbé Lamier, dans l'extase de la miséricorde et de l'amour, levant ses yeux éblouis vers la voûte, crut voir, en cet instant sacré, parmi des ailes d'anges frissonnantes et des scintillements d'étoiles, le sourire lumineux du Sauveur qui marchait sur les routes de Samarie et de Galilée, entouré de miséreux et de gens de rien, et dont la femme pécheresse essuyait les pieds meurtris avec sa longue chevelure d'or.

A Propos de l'An Nouveau

Comme une lampe se consume,
L'An caduc s'éteint, épuisé,
Faisant place au bébé rosé
Qui se dégage de la brume.

Et, délaissant ce moribond
Qui ne promet plus de frairies,
Nos regards et nos flatteries
Se tournent vers cet enfant blond.

Ingratitude? Non pas! Rêve,
Soif d'Avenir et d'Inconnu
Désir vivace et continu
De l'heure où le souci fait trêve.

Car l'An neuf, ainsi qu'un drageoir,
Nous offre, de ses doigts d'aurore,
Le divin coffret de Pandore
Où gît notre éternel Espoir.

Berthe DANGENNES.

Dans le Rang du Bord de l'Eau

La Tournée de l'Enfant-Jesus

Par Mistigris

—Pan! Pan!

—Tiens, tiens! Ustache... Entrez-vous asseoir.

—S'cusez si j'ai cogné avec ma patte. Vous comprenez, avec les bras entrepris de paquets comme je les ai, je pouvais pas m'ingérer autrement.

—C'est des emplettes tout ça?

—Ma foi! c'en est et pis c'en est point. C'est-à-dire, pour parler sans fafnages, que c'est les étrennes du Rang pour vous. Y a toutes sortes de boustifailles là-dedans, à partir d'un p'tit cochon de laite pour finir par les respèques de toute la gang, même de Larpignière le serré.

—Vous êtes bien trop bons tous ce que vous en êtes. Le bedeau Bolduc est-il venu avec vous?

—Pas de danger! Quand il a r'soud de vous emporter vot' oie, l'année dargnière, il était si plein que M'sieu le curé a fini par s'en apercevoir. Ah! le Bolduc... Il était pas encore refrédi pour la tournée de l'Enfant Jésus et ça été blagues par-dessus blagues. Et comme c'était not' curé nouveau, ça s'est trouvé pire. Encore, si ç'avait été le révérend feu M'sieu Parent... Y avait pas de gêne ni de simagrées avec lui. Un coup de plus ou de moins y faisait semblant de rien voir. Il commençait par sortir sa blague à tabac longue de dix-huit pouces et savatée comme un pied de bas qui a servi pendant toute une récolte au même gas. Et pis marche! et pis ouo! ouo! Mais avec un jeune curé tout imbibé de magnières rares et de talogie, à ce qui paraît, c'était pus la même chose. Ah! le Bolduc!

—On va aller prendre un verre et on

se rendra à la maison pour dîner. Vous me conterez ça.

—All rête! Le temps de rapailler mes paquets et ça y est.

—Merci, M'ame Mistigris, j'en ai jusqu'au gargoton. Une bouchée de plus, faudrait que je l'avalerais par le nez. Merci! Pour en revenir à Bolduc et la tournée de l'Enfant Jésus, v'là, comment que ça s'est passé, pas toute, comme de vrai, ça serait trop long. Faut vous dire que le Rang se trouvait dans les honneurs pisque c'est Prosper qui était le marguillier dont auquel que le curé sortait avec et que c'était moé qui menais. Pas besoin de vous dire que j'avais un grément pas mal sprouce. Et pis je venais de bargainer mon brun pour la grise; vous savez la grise à Johnny Paquet? une bête dépareillée pour le prix. Je commence par aller qu'ri Prosper qui étrennait des pieds à la tête et avait pas mal de misère avec son col à épérons. Mais, par exemple, à jeun comme une croix de tempérance. Seulement, ça la chocotait pas mal tout ce temps à passer avec un curé nouveau et pas mal gêneux. Sa femme lui remontait le tempérament quand je sus-t-arrivé.

—Créyez-vous, Ustache, qu'a me dit, créyez-vous que depuis le matin, je passe mon temps à l'atteler, pis à l'émouvoir. Y a peur d'être gêné. Comme j'y dis: c'est p'tet ben lui, le curé, qui sera le plus figé. Y a pas l'air embardeux, le saint homme! Toujours les yeux baissés, même quand y parle au monde dans la sainteristie. Et pis Bol-

due sera avec vous autres, et s'il est en air le moindrement, c'est pas ni toé ni Ustache qui auront le plus à jaser.

Autant vous le dire tout de suite, M'sieu Mistigris, Bolduc était en air; en air, dépareillé! A part la lichette de vin que y smogle tous les matins et qui était double ce jour-là, notre bedeau avait suiffé quèques coups dans le village. Il était donc, comme dit le notaire, sous vapeur, quand on vint le prendre; même qu'il était grand temps qu'on arrive.

—Ouo! ouo! que je lâche, on dirait que la Grise fait exprès à matin; alle est pas arrêtable.

V'là Bolduc qui se met à faire l'inspection pour voir si on est arrimé dignes de sortir avec un curé. Après avoir reniflé sur les peaux de carriole et sur le col à Prosper, le v'là qui dit que la Grise, c'est anne sorte de bêtes qui cassent en route à moins qu'on leur-z-administre une dose de frène piquant sur le matin. Et un tas d'autres remarques invétérées du même genre. Toujours est-il qu'on va chercher le curé. On ôte nos casques, il nous les fait remettre et moi j'y dis comme c'était mon devoir:

—Embarquez, M'sieu le curé, pis excusez le grément. C'est pas comme en ville, vous savez, sans compter qu'il faut se tasser un p'tit brin et que...

Mais Bolduc me coupa la parole:

—Tate! tate! qu'y dit, M'sieu le curé est pas ben épais, y trouvera ben à se loger, surtout que Prosper a un capot qui l'étripe et l'émincit. Je vous dirai ben, par exemple, comme bedeau je trouve que ça va mieux à un curé d'avoir un peu plus de corporance que moins. Ça fait pas de tort à la r'nommée d'une paroisse. Mais en voyage, surtout dans les carrioles du Rang du Bord de l'Eau, ça fait pas de dommages d'être plutôt sur la minceur.

Le curé peut pas s'empêcher de plisser comme on dit en souriant et d'y faire une remarque:

—Vous avez l'air d'avoir été matinal, Bolduc, et de...

—Pardon! que fait Bolduc, mais

c'est pour annoncer que nous v'là arrivés à not' première station, Isaïe Gervais, des avaricieux à se manger les sueurs, mais du bon monde pour le reste. Ouoooo!

On débarque, et Bolduc, qui a pris les devants, ouvre la porte en criant: "Hé, là! les Gervais, c'est m'sieu le curé qu'arrive. Par terre toute la gang pour recevoir sa bénédiction, après ça vous sortirez vot' petit change pour l'offrande. C'est le programme, mes vieux." Vous parlez d'anne arrivée! Après la bénédiction, on s'assit et v'là Isaïe qui sort ses coppes et qui se met à geigner:

—Ah! oui, on n'a besoin de bénédictions. Pas de neige, la terre gelée jusqu'au coton, les vaches en galagne. Ah! c'est pas drôle le règne ousqu'on est!

Bolduc s'ingère pour y dire que si ça se présente mal au printemps, les gens auront qu'à faire chanter un peu plus de grand'messes, mais Isaïe le laisse pas continuer.

—Toé, Bolduc, qu'y y répond, tu pourrais mettre tous nos biens en messes. Ça fait ton affaire, t'es bedeau. Comme de vrai, j'sus pas contre les prières et c'est pas moi qui chenique quand on fait la tournée pour. Mais, je vous en parsouède, m'sieu le curé, si le roule d'aujourd'hui change pas, j'cré que les habitants auront pas de quoi vous acheter du sel pour trimer vot' eau bénite.

Voyant que le parlement prend un mauvais bord, m'ame Gervais va vite qu'ri quèque chose à boire et à manger, comme c'est la façon dans le Rang. Le curé et nous autres on se lance dans les liqueurs douces, mais Isaïe et le bedeau y fonce sur le fort. Après quoi on rembarque pendant que not' curé espère tout haut que Bolduc est pas pour nous faire des entrées pareilles partout où on va acrocher.

—Craignez rien, que répond Bolduc, j'connais tout le monde de par icite comme si je les avais élevés et je sais ce qu'est bon pour leur rhume. Avec les Gervais, faut pas mettre des gants

de fil. Ah! les serpents de clôture ! Mais là où on va à cette heure, chez les Gignac, c'est un autre refrain. C'est bon, c'est bonasse que les enfants en mangeraient si on y avait pas l'oeil. Mais c'est donneux et de sarvice tant qu'on veut. Ouooo!

Bolduc prend encore les devants et crie aux Gignac de plier les pattes de devant et de pas perdre connaissance, que le curé les mangera point. Après la petite cérémonie du commencement, on s'assit et v'là Gignac qui s'arrache quelques paroles du corps malgré sa gêne :

—Manquablement, m'sieu le curé, que vous êtes dans vos visites? Etiez-vous prêtre avant de venir par icite?

Bolduc dit :

—Tu veux savoir s'il était curé ailleurs avant qu'il soye le nôtre? Eh ben non. Il était professeur au grand séminaire. Ben, oui, professeur... Tu sais pas de quoisse que c'est? C'est les ceusses qui montrent aux ceusses qui sont pour entrer dans les ordres. Faut ben qu'y en aye pour trimer les jeunes.

Tout le monde ayant fini par comprendre et Gignac ayant dit : "Bolduc est ben crapaud!" v'là M'ame Gignac qui sort les provisions. Y en avait en masse. Et de quoi boire, jusqu'à des drinks fanneecés, des magnières de sirops. On se tape dedans pendant que Gignac et Bolduc s'envoyent sur le rye. Le curé avait beau faire hum ! hum ! au bedeau, il a avalé quatre cinq coups en ayant l'air d'être ben occupé à parler du temps qu'on aurait pour la St-Jean-Baptiste. Toujours est-il qu'on finit par décoller. Bolduc était gai sans bon sens et pour rempirer les choses, c'était plein de cahots, ce qui raugmentait sa boisson.

—A c'te heure, qu'y dit, c'est sus Philémon qu'on va, le mari à la veuve Rochette. C'est à peu près ce qu'on a de mieux dans le Rang, surtout quand lui met son surtout et qu'a se fignole un peu. Pis pas mal instruits. Si vous voulez sortir vos belles phrases, m'sieu le curé, c'est le temps. Ouooo!

On n'a pas le temps de débarquer que la porte se rouvre et que Philémon et sa femme viennent jusqu'en bas du perron. Et pis des ci et pis des ça ! La bénédiction se donne quasiment sur la neige, et pis à peine entrer Bolduc déclare que c'est icite qu'on dîne. Dans le temps de le dire nous v'là décapotés et installés dans le salon avec des cigâres, des liqueurs avec des amertumes dedans pour ouvrir l'appétit. Bolduc fait rien qu'un rond, va dans la cuisine donner un coup de main, revient essayer unne autre liqueur, va voir au poêle, propose de se mettre en manche de chemise et un tas de miemacs pareils. Tout le monde est de bonne humeur, le curé peut pas s'empêcher de rire aux éclats, Philémon sort trois quatre grands mots et la veuve se rappelle qu'elle a vu not' nouveau curé quand il aidait à monseigneur à confirmer les enfants. Toujours est-il qu'on se met à table. Un vrai snack de banquet. Y avait de toute. On était servi dans les principes, parce que la femme à Philémon, souquecée en cachette par le bedeau quelques jours avant, avait engagé la petite Brindamour qui a été waiteuse en ville avant de venir modiste au village. Au dessert, v'là Bolduc qui veut absolument qu'on chante comme aux noces. On a mille misères à y faire comprendre la raison. Pis le v'là qu'y fige p'tit à p'tit et qu'y s'endort avec son couteau dans la bouche. M'sieu le curé donne le signaux de se lever sans faire de train, on se r'habille et après avoir r'marrier pour les politesses, on continue not' tournée jusqu'à la brunnante. Philémon a ramené le bedeau dans la soirée. Ça été là not' aventure l'année dargnière. Pour c'te année, Bolduc est sur la black-list. Le curé sera accompagné par deux mardillers et ce sera encore moé qui va mener. Mais pour ça y faut que je m'en aille. Je vous la souhaite donc d'avance bonne, heureuse, le Paradis à la fin de vos jours, et oubliez pas qu'on vous attend pour les Rois, sans manquement ni excuses.

Augmentation
Considérable

Le Samedi

porté à quarante pages
par numero.

Mais restant au même prix

LE NUMERO

5 cents

LE NUMERO

C'est là une aubaine pour les
amateurs de belle littérature,
de choses spirituelles et de
gravures égayantes.

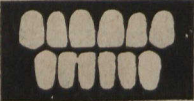
Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Propriétaires,
200, Blvd. St-Laurent, Montréal.

DEVELOPPEZ

VOTRE BUSTE

50c Paquet Gratis.
Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359C
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Americaln, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

Nous payerons

les plus hauts prix

du marché pour

Peaux Vertes

de toutes sortes et garantissons

Assortiment Correct et

Prompt Paiement.

REVILLON FRERES

MAISON FONDÉE EN 1723

Les "Leaders" dans le commerce de la fourrure dans le monde entier.
ENVOI GRATIS de notre Liste de Prix

134 et 136 rue McGill, Montreal.

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

Pour 1911

Illustré, Augmenté, mais Maintenu au même prix

10 cents l'exemplaire

L'Almanach du "Samedi" pour 1911 comporte un plus grand nombre de pages que celui de 1910. Ses pages de renseignements sont plus considérables; on y trouve entre autres choses un

Calendrier Pour 50 années passées et 50 années à venir.

Quant à la partie des lectures variées, il n'y a pas un almanach qui puisse rivaliser avec lui. Il y en a sur à peu près tous les sujets imaginables et pour tous les goûts possibles.

☞ En vente dans les premiers jours de décembre, au prix de 10 cents, dans tous les dépôts du Canada et des Etats-Unis, ou aux bureaux des éditeurs,

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Boul St-Laurent,

Montréal.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction assurée

Perruques et Toupets
pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes
les couleurs, coiffures pour
Bals et Soirées.



SANS

Toujours en mains un assorti-
ment complet de Perruques, Tou-
pets, Tresses et Boucles en che-
veux naturels.
Importateur direct de Paris,
Londres et New-York.



Tél. M. 6106



AVEC

Aussi Peignes et Ornements de
tous genres pour cheveux, ainsi
que les articles de toilettes des
meilleures marques pour l'Em-
bellissement du Teint et Conser-
vation de la Chevelure.

8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.

POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A

La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGAZINE MENSUEL "A L'AMERICAINE" QUI SOIT PUBLIÉ
EN LANGUE FRANCAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.
Il publie un roman complet
dans chaque numéro.
Il contient un choix superbe
d'articles instructifs et amu-
sants.
Il donne 116 pages de texte
et de gravures par mois.
Il ne coûte qu'un dollar par
année ou 50c par six mois.
Si vous désirez passer d'a-
gréables moments procurez-
vous cette publication.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Props.

COUPON D'ABONNEMENT

..... 1910
Ci-contre veuillez trouver la somme de.....
..... pour mois d'abonne-
ment à la Revue Populaire.
Nom

Adresse.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes
demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal
excepté.)

200, Blvd. St-Laurent.

Pour nos Lectrices

Veritable aubaine

Patrons d'automne et d'hiver

(1910-1911)

En nous envoyant le coupon ci-dessous et 50 cts, vous aurez droit à DEUX GROS CAHIERS de mode en FRANÇAIS, grand format 14 x 10—160 pages de patrons avec descriptions en FRANÇAIS.

12 SUPPLEMENTS DE 8 PAGES en couleur paraissant le 1er de chaque mois.

AVIS IMPORTANT:—Chaque gros cahier de mode contient un COUPON PRIME à échanger contre des articles de fantaisie. 1 CAHIER SEUL 20 cents par la poste.

ADRESSE: LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour DEUX CAHIERS DE MODE et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom

Adresse

Adressez, Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

**626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.**

LA PHARMACIE CHIC

Au centre des beaux quartiers

La Pharmacie Moisan est reconnue comme la pharmacie chic du centre de la ville. Le site est admirable, le service distingué et les produits ultra select.

Les Capsules Anti-Chill pour l'Influenza (la grippe), frissons, accès de fièvres sont sans rivaux devraient aussi être employées comme Préventifs. En vente partout. Si votre pharmacien ne les a pas adressez-vous à la Pharmacie Moisan.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir: il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

Sous le titre :

A Travers la Vie,

le spirituel Mistigris donne chaque semaine, dans

Le Samedi

2 pages de souvenirs personnels ou de dissertations humoristiques. Outre cela, il faut lire les Coups de Pitons et la Nouvelle Sentimentale qui paraissent aussi dans chaque numéro.

Suivez notre conseil : procurez-vous **LE SAMEDI**
IL REND LA VIE AGREABLE.

Les Diners de Famille

Sont d'actualité, au début de l'Année Nouvelle; toute maîtresse de maison cherche, naturellement, à offrir à ses hôtes une table bien servie. Voici une liste de Produits de Choix dont nous recommandons et garantissons absolument la haute qualité:

Conserves de Légumes "Soleil"

Petits Pois "Soleil"

Flageolets "Soleil", Asperges "Soleil"
Haricots Verts "Soleil", Fonds d'Artichaut
"Soleil"

Macédoines de Legumes "Soleil", et les Fa
meuses Soupes "Soleil", au Cerfeuil,
aux Pois, Soupes Julienne et Soupes
aux Tomates "Soleil"

Champignons F. Lecourt, Paris.

COGNAC PH. RICHARD, Ph. Richard. Cognac.
SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.
IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.
WHISKY CANADIEN, J. P. Wisner & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

Kunkelman &
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS, Bordeaux
CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.
VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.
VINS DU RHIN, Frédéric Krote, Coblenz.
VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.
VINS DE PORT, Réal Companhia Vinicola, Portugal.
VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la Frontera.
VIN DE MALEGA, GARRETT & CO., Malaga.
VIN DE BANYULS, Soc. des Vins Banyuls Bartissol, Banyuls-sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.